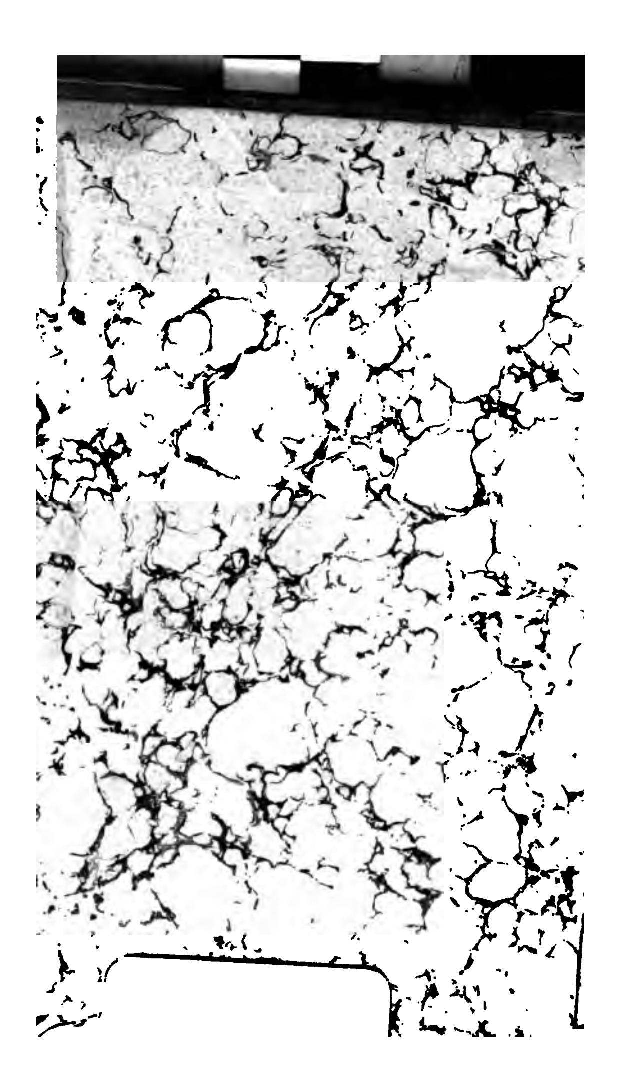
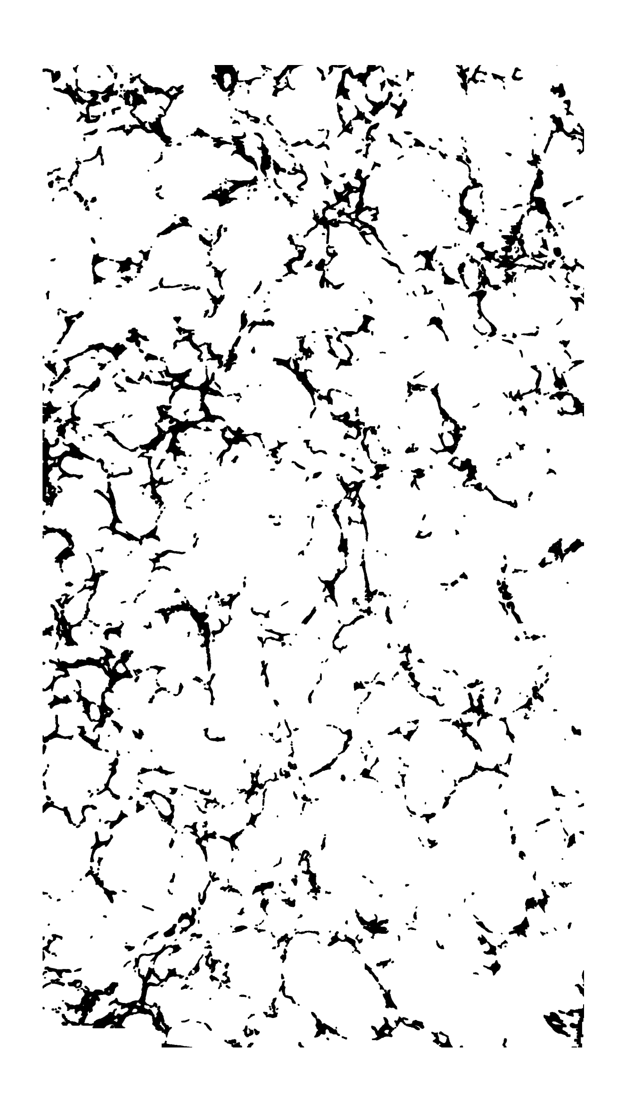






[redacted]

ŒUVRES

COMPLETES

DE BERQUIN.

TOME VI.

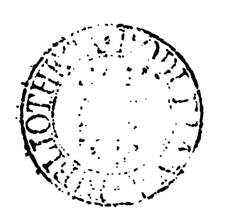


ŒUVRES

COMPLETES

DE BERQUIN.

TOME VI.




BIBLIOTHECA BODLEIANA



Le Payfan bienfaiteur de fon Pays.

A. Borel, Del. 1787 F. Huot, Sc.

L'AMI
ES ENFANS,

PAR BERQUIN;

OUVELLE ÉDITION,
rangée dans un meilleur ordre.

TOME VI.



A PARIS
ANT. AUG. RENOUARD.
XI. — 1803.

L'AMI DES ENFANS.

LE TEMPS PERDU ET REGAGNÉ.

Les parens de Lucien étoient engagés dans des affaires de commerce si considérables, qu'il leur fut impossible de s'occuper eux-mêmes de son éducation. Ils avoient entendu parler d'une école célèbre, d'où il étoit sorti un grand nombre de jeunes gens distingués par les connoissances qu'ils y avoient acquises, et par les principes d'honneur qu'on leur y avoit inspirés. Quoiqu'elle fût éloignée d'environ cent lieues de sa demeure, le père de Lucien y envoya son fils, en le recommandant avec les plus vives instances au directeur. Celui-ci, qui regardoit chacun de ses élèves comme son propre enfant, n'épargna rien pour le corriger de ses défauts, l'exciter au travail, et faire naître en son ame des sentimens élevés. Les personnes qu'il avoit associées à ses travaux, cherchè-

rent aussi, de tout leur pouvoir, à le seconder dans ces louables dispositions.

Des soins si tendres n'eurent pas le succès qu'on en devoit espérer. Lucien étoit d'un caractère inquiet et volage, qui lui faisoit oublier dans l'instant même les sages conseils qu'on lui donnoit. Pendant les heures destinées à l'étude, il laissoit tellement égarer ses pensées, qu'il ne lui restoit aucune attention pour les leçons de ses maîtres. Tous ses devoirs étoient sacrifiés aux plus frivoles amusemens. Il apportoit la même négligence dans le soin de sa personne et de ses livres. Ses vêtemens étoient toujours en désordre ; et malgré l'agrément de sa figure, on ne pouvoit l'approcher qu'avec un mouvement de dégoût.

Il est aisé de sentir combien cette légéreté fut nuisible à son avancement. Tous ses camarades le laissoient loin derrière eux dans leurs progrès. Il n'y avoit pas même jusqu'aux plus petits, reçus long-temps après lui dans l'école, qui ne l'eussent bientôt surpassé, et qui ne le regardassent avec mépris. Lorsqu'il venoit quelques étrangers de distinction, on avoit grand soin de l'écarter de leurs yeux, de peur qu'il ne fît tort à ses

camarades par son air sauvage et sa malpropreté. Jamais il n'avoit paru dans les exercices que l'on fait ordinairement en public à la fin de l'année. Son ignorance eût suffi pour décréditer la pension.

Toutes ces disgraces humiliantes ne faisoient aucune impression sur lui. C'étoit toujours la même inconséquence, la même dissipation et le même désordre.

Ses précepteurs ne le voyoient qu'avec une tristesse secrète, et leur zèle pour son avancement se refroidissoit de jour en jour. Ils se disoient souvent l'un à l'autre : Le pauvre Lucien ! combien il se rend malheureux ! Que vont dire ses parens, en le voyant revenir dans la maison paternelle avec si peu de connoissances et tant de défauts !

Deux années entières s'étoient ainsi écoulées sans le moindre fruit pour son éducation, lorsqu'il reçut un paquet fermé d'un cachet noir. Il l'ouvrit, et y lut la lettre suivante :

« Mon cher fils,

« Tu n'as plus de père. Le ciel vient de « le ravir à notre amour. J'ai perdu dans mon « époux mon protecteur et mon ami. Il n'est « plus maintenant que toi sur la terre qui

« puisse apporter quelque soulagement à ma
« douleur, par des sentimens dignes de ma
« tendresse. Mais si tu trompois mon attente,
« s'il falloit renoncer à la douce espérance de
« voir revivre un jour dans ton cœur les
« vertus de celui que j'ai perdu, je n'aurois
« plus qu'à mourir de mon désespoir. Je t'en-
« voie le portrait de ton père, et je te conjure
« de le suspendre au chevet de ton lit. Re-
« garde-le souvent, pour t'exciter à devenir
« aussi honnête homme que lui. Je te lais-
« serai passer le reste de cette année dans
« ta pension, afin que tu achèves de t'ins-
« truire et de te former. Songe que tu tiens
« en tes mains le destin de ma vie, et que
« ta tendre mère ne peut plus avoir un mo-
« ment de bonheur que par toi ».

La dissipation de Lucien n'avoit pas étouffé en lui les sentimens de la nature. Cette lettre les réveilla tous à-la-fois dans le fond de son ame. Il fondit en larmes, se tordit les mains, et s'écria d'une voix entrecoupée de mille sanglots : Ah ! mon père, mon père, tu m'es donc ravi pour toujours ! Il prit le portrait, le porta sur son cœur et sur sa bouche, et lui adressa ces paroles : O cher auteur de ma vie, tu as fait tant de dépenses pour mon

instruction, et je n'en ai pas profité! Tu étois un si brave homme, et moi.... Non, je ne suis pas digne de me nommer ton fils.

Il passa toute la journée à pousser ces plaintes amères. Le soir il se mit au lit; mais il eut beau se tourner d'un côté et de l'autre, le sommeil ne vint point fermer ses yeux. Il lui sembloit voir l'image de son père, qui lui disoit d'une voix terrible : Indigne enfant, j'ai sacrifié mon repos et ma vie pour te rendre heureux, et tu déshonores mon nom par ta conduite!

Il pensoit ensuite à sa mère, et à la tristesse qu'il alloit lui causer, au lieu de la consolation qu'elle s'attendoit à recevoir de son retour. Lorsque je paroîtrai devant ses yeux, et que je n'aurai que de tristes témoignagnes à lui présenter de mes instituteurs! Lorsqu'elle voudra se faire honneur dans le monde de l'éducation qu'elle m'a donnée, et que je la forcerai de rougir! Lorsqu'elle voudra m'aimer, et que je ne mériterai que sa haine! O ciel! ma pauvre mère! je serai peut-être la cause de sa mort! Ah! si j'avois mieux profité des instructions qu'on m'a prodiguées! si je pouvois reprendre le temps précieux *qui m'est échappé*!

C'est ainsi qu'il se tourmentoit : c'est ainsi que toute la nuit il baigna son lit de ses larmes.

Aussi-tôt que le jour eut commencé à paroître, il se leva précipitamment, courut à la chambre du directeur, se jeta à ses pieds, et lui dit : Oh ! monsieur, vous voyez le plus malheureux enfant qui soit au monde. Je ne vous ai pas écouté; je n'ai rien appris de ce que je devrois savoir. Prenez pitié de moi. Je ne veux pas faire mourir ma mère de douleur.

Le directeur fut vivement attendri par ces paroles touchantes. Il releva Lucien et l'embrassa. Mon cher ami, lui dit-il, puisque vous sentez votre faute, vous pouvez encore la réparer. Vous éprouvez combien il est cruel d'avoir des reproches à se faire. Avant d'en être si bien persuadé, vous n'étiez que blâmable ; vous seriez désormais criminel. Deux années entières ont été perdues pour vous, et il ne vous reste que six mois pour les regagner. Jugez combien d'efforts vous aurez à faire. Il ne faut pas cependant vous décourager : il n'est rien dont on ne puisse venir à bout avec de la constance. Commencez dès ce moment. Venez me trouver chaque jour ; il ne tiendra pas à mon zèle que

vous ne soyez bientôt aussi content de vous-même, que vous avez sujet d'en être mécontent aujourd'hui.

Lucien ne put le remercier qu'en lui baisant les mains, et en sautant à son cou.

Il courut de ce pas s'enfermer dans sa chambre pour répéter sa leçon. Il en fut de même les jours suivans. Ses maîtres, étonnés d'une application si soutenue, se mirent, dès ce moment, à cultiver avec plus de soin ses dispositions naturelles. Ses camarades, auxquels il avoit inspiré tant de mépris, furent bientôt obligés de concevoir pour lui de l'estime. Encouragé par tous ces succès, Lucien redoubloit chaque jour de vigilance et d'ardeur. Ce n'étoit plus cet enfant qui abandonnoit ses devoirs pour se livrer à de folles dissipations ; il falloit maintenant l'arracher à l'étude, pour lui faire goûter quelque délassement. L'ordre et la propreté succédèrent à la négligence. Il lui survenoit bien quelquefois des retours vers ses premiers défauts ; mais il n'avoit besoin que de jeter un coup-d'œil sur le portrait de son père, pour reprendre toute la fermeté de ses résolutions.

Les six mois que sa mère lui avoit accordés pour *perfectionner* ses études s'avan-

çoient vers leur terme ; et il les voyoit s'écouler avec une extrême rapidité , parce qu'il savoit en remplir tous les instans.

Enfin le moment de partir arriva. Le changement qui s'étoit opéré dans son caractère lui avoit attaché si tendrement ses amis , que l'idée d'une cruelle séparation fit naître dans tous les cœurs les regrets les plus sensibles. Ses maîtres avoient de la peine à voir s'éloigner un sujet qui commençoit à faire tant d'honneur à leurs soins ; et il n'en avoit pas moins à s'éloigner de ses maîtres, dont les sages conseils avoient si bien soutenu ses dispositions. Le directeur , en particulier, qui se félicitoit de ses progrès comme de son propre ouvrage, ne pouvoit se consoler de son départ ; et ce sentiment se répandit avec abondance dans la lettre qu'il écrivit à la mère de Lucien , pour lui rendre le compte le plus avantageux de la conduite de son fils.

Pendant tout le voyage , Lucien ressentit les émotions les plus vives. Son cœur agité s'élançoit vers la maison paternelle. Il ne craignoit plus tant de se présenter aux yeux de sa mère , parce qu'il pouvoit se rendre *témoignage* que depuis six mois il n'avoit

rien négligé pour son instruction. Cependant il se disoit toujours : Insensé que je suis ! ne pouvois-je pas faire la même chose il y a deux ans ? Je serois aujourd'hui bien plus avancé. Combien de choses que j'ignore, n'aurois-je pas apprises dans cet intervalle ! Ah ! je me serois épargné bien des chagrins et des regrets !

Sa mère étoit allée à sa rencontre. Quelle joie pour elle de le revoir ! Les lettres du directeur l'avoient instruite de son heureuse réforme. Celle qu'il lui apportoit étoit encore plus flatteuse. Une mère ne demande qu'à se composer de nouvelles raisons d'aimer davantage son fils. Elle les trouvoit dans l'idée qu'il n'avoit entrepris de se corriger que par un sentiment de tendresse pour elle ; et le plus doux avenir se dévoiloit à ses regards maternels.

Lucien ne démentit point cette espérance. Après avoir employé les premiers jour à visiter ses parens et ses amis, il se remit au travail avec une nouvelle ardeur. L'habitude de s'occuper ayant développé son esprit, il eut bientôt acquis les connoissances dont il avoit besoin pour se mettre à la tête des affaires de sa maison. Elles avoient un

peu décliné depuis la mort de son père. Leur poids étoit au-dessus des forces d'une tendre veuve déjà trop accablée de sa douleur. Son activité, son exactitude et son intelligence les eurent bientôt rétablies. Un riche établissement qu'il forma, et l'ordre avec lequel il sut le conduire, le mirent en état de travailler lui-même à l'éducation de ses enfans nombreux. Il s'attacha sur-tout à leur faire bien sentir le prix inestimable du temps, pour leur épargner, par son expérience, le regret de l'avoir mal employé.

LES OIES SAUVAGES.

Le jeune Raimond voyoit un jour une troupe d'oies sauvages qui traversoient les airs à demi-cachées dans les nues, et il admiroit la hauteur et l'ordre de leur vol.

M. de Laval étoit en ce moment près de lui : Mon papa, lui dit Raimond, vous prenez soin de faire nourrir les oies que nous avons dans notre basse-cour ; mais les oies sauvages, qui les nourrit ?

M. DE LAVAL.

Personne, mon ami.

RAIMOND.

Comment font-elles donc pour vivre ?

M. DE LAVAL.

Elles cherchent elles-mêmes leur nourriture. N'ont-elles pas des ailes ?

RAIMOND.

Celles de notre basse-cour en ont aussi. D'où vient qu'elles ne savent pas voler ?

M. DE LAVAL.

C'est que toutes les bêtes apprivoisées sont des animaux dégénérés, qui ont perdu en partie l'usage de leurs forces et de leur instinct.

RAIMOND.

Elles ne doivent pourtant pas se trouver plus à plaindre, puisque Marguerite leur fournit abondamment tout ce qu'il leur faut.

M. DE LAVAL.

Il est vrai, mon fils, qu'on les nourrit avec soin; mais tu sais dans quelles vues, pour les manger aussi-tôt qu'elles seront engraissées. Les autres ne craignent pas ce malheur. En se procurant toutes seules leurs alimens, elles peuvent jouir de tous les droits de la liberté. Il en est ainsi dans la

vie sociale. Un homme qui seroit assez lâche pour se reposer entièrement sur les autres du soin de sa subsistance, perdroit toute l'énergie de son esprit, et seroit obligé de se vendre pour un morceau de pain. Celui qui se sent au contraire assez de courage pour pourvoir de lui-même à ses nécessités, jouit d'une noble indépendance, et ne perd rien de la vigueur de son ame. Ce n'est pas que chacun de nous doive vivre à part uniquement occupé de lui-même. Ces oiseaux, dont je te propose l'exemple, forment entre eux des sociétés fort bien réglées. On les voit couver les œufs et soigner les petits des mères qui perdent la vie par quelque malheur. Ils se soutiennent aussi mutuellement, lorsqu'ils sont fatigués dans leur vol. Chacun se met à son tour à la tête de la troupe pour guider les autres, et leur faciliter le voyage. Raimond, ces deux espèces d'oiseaux n'en formoient qu'une originairement. Tu vois quelle différence a mise entre eux leur manière de vivre.

RAIMOND.

Oh! mon papa! ne me parlez pas de ramper dans une basse-cour. Vive ceux qui savent fendre les airs!

RELATION D'UN NAUFRAGE SUR L'ILE ROYALE,

autrement dite le CAP-BRETON.

AVERTISSEMENT.

LA relation qu'on va lire, est rédigée sur
e journal de M. S. W. Prenties, en-
eigne dans le 84e régiment, infanterie,
qu'il publia, pour la première fois, à Lon-
lres en 1782, et dont il s'est fait cinq édi-
ions en dix-huit mois. En conservant avec
ine scrupuleuse exactitude le fonds his-
orique des disgraces qu'il a éprouvées,
'ai cru devoir chercher à leur prêter un
iouvel intérêt, par une narration plus
ive des événemens, et par un tableau plus
nimé des situations où il a fait éclater tant
e force d'esprit et de courage. Il seroit à
esirer qu'un écrivain philosophe choisît

dans la foule immense des voyageurs ceux dont les aventures seroient les plus propres à donner du caractère à la jeunesse, en frappant fortement son imagination et sa sensibilité. C'est par des traits d'industrie, de constance, et quelquefois même d'une heureuse audace, qu'il faudroit lui montrer les ressources que l'homme trouve toujours en lui-même dans les positions les plus désespérées. Cette lecture, en la préparant de bonne heure aux plus étranges accidens qui peuvent troubler le cours de la vie humaine, lui en donneroit, en quelque sorte, la première expérience, et l'animeroit par une noble émulation à les soutenir avec fermeté.

Mes jeunes lecteurs seront bien aises sans doute d'apprendre que, sur les témoignages du lord Dalrymple, aide-de-camp du général Clinton, et par les bons offices de M. Fischer, alors sous-secrétaire du département de l'Amérique, M. Prenties a obtenu tous les dédommagemens qu'il pouvoit desirer, pour les souffrances et les pertes qu'il a essuyées.

RELATION

d'un naufrage sur l'île Royale, autrement dite le Cap-Breton.

Chargé des dépêches que le général Haldimand, commandant en chef du Canada, m'avoit confiées pour le général Clinton, je m'embarquai le 17 novembre 1780, sur un petit brigantin qui faisoit voile de Québec vers New-Yorck. Nous allions de conserve avec une goëlette destinée pour le même endroit, et qui portoit un duplicata des dépêches. Après avoir descendu le fleuve Saint-Laurent jusqu'au havre appelé le Trou-de-Saint-Patrice, dans l'île d'Orléans, nous fûmes retenus dans ce port par un vent contraire qui dura six jours. L'hiver faisoit déjà sentir ses premiers frimas; et la glace se forma bientôt à une grande épaisseur sur tous les bords du fleuve, par l'âpreté d'un froid rigoureux. Plût au Ciel qu'il eût duré quelques jours de plus! En fermant absolument notre marche, il nous auroit sauvé des malheurs dont le récit va commencer avec *celui de notre* navigation.

Avant de parvenir à l'embouchure du fleuve, on s'étoit apperçu que le brigantin faisoit une légère voie d'eau. A peines fûmes-nous entrés dans le golfe, que cette voie devint plus considérable; et les deux pompes, malgré leur travail continuel, laissoient toujours deux pieds d'eau dans la cale. D'un autre côté, le froid avoit augmenté sa rigueur, et les glaces s'amonceloient autour du vaisseau jusqu'à nous faire craindre d'en être entièrement environnés. Nous n'avions à bord que dix-neuf personnes, dont six passagers, et les autres, mauvais matelots. Quant au capitaine, de qui nous devions attendre des secours dans une position si fâcheuse, au lieu de veiller à la conservation du navire, il passoit le temps à s'enivrer dans sa chambre, sans s'occuper un moment de notre sûreté.

Le vent continuant de souffler avec la même violence, et l'eau s'étant élevée dans la cale jusqu'à la hauteur de quatre pieds, le froid et la lassitude jetèrent le découragement parmi les gens de l'équipage. Tous les matelots, de concert, prirent la résolution de ne plus manœuvrer. Ils abandonnèrent les pompes, en témoignant une profonde

indifférence sur leur destin, aimant mieux, disoient-ils, couler à fond avec le vaisseau, que de s'épuiser d'un travail inutile dans une situation désespérée. Il faut convenir que depuis plusieurs jours leurs fatigues avoient été excessives, et sans aucun intervalle de délassement. L'inaction du capitaine achevoit encore de les abattre. Cependant à force d'encouragemens et de promesses, et par une distribution de vin que j'ordonnai fort à propos pour les réchauffer, je parvins à vaincre leur répugnance. L'interruption du travail avoit fait entrer un pied d'eau de plus dans la cale : mais leur activité se ranimant par la chaleur de la boisson que je leur faisois donner toutes les demi-heures, ils soutinrent avec tant de constance l'effort de la manœuvre, que l'eau fut bientôt réduite à moins de trois pieds.

Nous étions au 3 décembre. Le vent sembloit de jour en jour s'irriter, au lieu de s'adoucir. Les fentes du vaisseau alloient toujours en s'agrandissant, tandis que les glaçons attachés à ses côtés augmentoient son poids et gênoient sa marche. Il falloit continuellement casser cette croûte de glace

qui menaçoit de l'envelopper. La goëlette qui nous suivoit, loin de pouvoir nous prêter aucune assistance, se trouvoit dans un état encore plus déplorable, ayant donné sur des rochers devant l'île de Coudres, par l'ignorance du pilote. Une neige épaisse qui vint alors à tomber, nous déroba sa vue. Un coup de canon que nous tirions tour-à-tour de demi-heure en demi-heure, formoit toute notre correspondance. Bientôt nous eûmes la douleur de ne l'entendre plus répondre à ce signal. Elle périt avec les seize personnes de son équipage, sans qu'il nous fût même possible d'appercevoir leur désastre, pour chercher à les recueillir.

La pitié que nous inspiroit un sort si funeste, fut bientôt détournée sur nous-mêmes, par l'appréhension d'un nouveau danger. La mer étoit fort grosse, la neige très-épaisse, le froid insupportable, et tout l'équipage abattu. C'est dans cet état que le contre-maître s'écria que nous ne devions pas être éloignés des îles Madeleine, amas confus de rochers, dont les uns élèvent leur tête sur la mer, et dont les autres cachent sous sa surface des pointes déjà fatales à plusieurs vaisseaux. En moins de deux

heures nous entendîmes les vagues se briser à grand bruit sur ces roches; et bientôt après nous découvrîmes l'île principale, appelée *l'Homme-mort*, qu'une manœuvre pénible nous fit éviter. Le sentiment du péril n'en devint que plus vif au milieu d'une foule d'écueils, dont il y avoit peu d'apparence que nous pussions échapper avec le même bonheur, l'épaisseur redoublée de la neige nous permettant à peine d'étendre notre vue d'un bout à l'autre du vaisseau. Il seroit difficile de peindre la consternation et l'effroi dont nous fûmes saisis dans toute la longueur de ce passage. Mais lorsque nous l'eûmes franchi, un rayon d'espoir rentra dans le cœur des matelots, qui ne doutèrent plus que la Providence ne s'intéressât à leur salut, en considérant le danger dont ils venoient de sortir; et ils reprirent leurs efforts avec une ardeur nouvelle.

La mer devint plus agitée pendant la nuit; et le lendemain vers cinq heures du matin, une grosse houle fondit sur le vaisseau, enfonça nos faux sabords, et remplit d'eau la cabane. L'impétuosisé des vagues ayant écarté l'étambord, nous cherchâmes à boucher les ouvertures avec du bœuf coupé

par tranches ; mais ce foible expédient demeura sans effet, et l'eau continua de nous gagner plus rapidement que jamais. L'équipage effrayé, avoit suspendu un moment l'exercice des pompes. Lorsqu'il voulut le reprendre, il les trouva si fortement gelées, qu'il étoit désormais impossible de les faire jouer.

Nous perdîmes dès ce moment l'espérance de conserver long-temps le navire ; et tous nos vœux se bornoient à ce qu'il n'enfonçât pas du moins jusqu'à ce que nous fussions à la portée de l'île Saint-Jean, ou de quelque autre île dans le golfe, où nous pourrions aborder à l'aide de notre chaloupe. Abandonnés à la merci du vent, nous n'osions entreprendre aucune manœuvre, de peur de causer au vaisseau quelque effort dangereux. Le nouveau poids d'eau qu'il prenoit de minute en minute, ralentissoit sa marche; et les vagues plus rapides dont il brisoit la course, se redressoient furieuses, et venoient se déborder sur le tillac. La cabane où nous nous étions réfugiés ne nous présentoit qu'un bien foible abri contre le souffle du vent, et nous garantissoit à peine de la violence des houles glacées. A chaque

instant nous craignions de voir emporter nôtre gouvernail, et notre mât se briser. Les mouettes et les canards sauvages que nous entendions voltiger autour de nous, témoignoient, il est vrai, que la côte ne devoit pas être éloignée; mais ses approches même étoient un nouveau sujet de terreur. Comment échapper aux brisans dont elle pouvoit être entourée, dans l'impuissance où nous étions de les éviter par aucune manœuvre, et même de les appercevoir à travers le voile de neige dont nous étions enveloppés ? Telle étoit, depuis quelques heures, notre déplorable situation, lorsque le ciel s'étant tout-à-coup éclairci, nous découvrîmes enfin la terre à trois lieues de distance.

Le sentiment d'allégresse dont nous pénétra son premier aspect, fut bien modéré par une vue plus distincte des roches énormes qui paroissoient s'élever à pic le long de la côte, pour nous en repousser. Le vaisseau venoit encore d'essuyer des lames violentes qui l'auroient submergé, si sa charge eût été moins légère. Chaque nouvelle secousse nous faisoit craindre de le voir s'entr'ouvrir. Notre *chaloupe* étoit trop petite

pour contenir tout l'équipage, et la m
d'ailleurs trop furieuse pour lui confier u
si foible bâtiment. Il sembloit que nous n'
tions parvenus devant cette terre fatale
que pour la rendre témoin de notre pert
Cependant nous en approchions toujours d
plus près. Nous n'en étions plus éloignés qu
d'un mille, lorsque nous découvrîmes ave
transport, au détour de ces roches mena
çantes, une plage sablonneuse, vers laquell
notre cours se dirigeoit, sans que l'eau per
dît assez sensiblement de sa profondeur pou
nous défendre d'en approcher de cinquant
à soixante verges avant d'échouer. Le sor
de nos vies alloit se décider dans quelque
minutes. Enfin le navire donna sur le sabl
avec une violente secousse. Le premier cho
fit sauter le grand mât, mais sans aucun ac-
cident; et le gouvernail fut démonté d'un
telle rudesse, que la barre faillit tuer un de
matelots. Les vagues mutinées qui battoien
de tous côtés le navire, forcèrent la poupe;
en sorte que n'ayant plus d'abri dans la ca-
bane, nous fûmes obligés de monter sur le
pont, et de nous tenir accrochés aux hau-
bans, de peur d'être renversés dans la mer.
Au bout de quelques instans, le vaisseau se

relcva tant soit peu, mais la quille étoit brisée, et la carcasse sembloit prête à se disperser. Ainsi toutes nos espérances furent réduites à la chaloupe, que j'eus une peine infinie à faire mettre à la mer, tant elle étoit hérissée au-dedans et au-dehors de larges glaçons, dont il falloit la débarrasser. La plupart des gens de l'équipage s'étant pris de vin, pour tâcher de se délivrer de l'effroi dont ils étoient saisis, je fis avaler un verre d'eau-de-vie à ceux qui étoient restés sobres, et je leur demandai s'ils vouloient s'embarquer avec moi dans la chaloupe pour gagner la terre. La mer étoit si houleuse, qu'il paroissoit impossible que notre frêle esquif pût la tenir un moment sans être englouti. Il n'y eut que le contre-maître, deux matelots et un jeune passager qui résolurent d'en courir le hasard. Dès le premier instant de péril, j'avois mis mes dépêches dans un mouchoir noué autour de ma ceinture. Sans m'occuper alors de mes autres effets, je saisis une hache et une scie, et me jetai dans le canot, suivi du contre-maître et de mon domestique, qui, plus avisé que moi, sauvoit de mes coffres une bourse de cent quatre-vingts guinées. Le passager ne s'étant pas

[redacted]

élancé assez loin, tomba dans la mer; et peu s'en fallut que nos mains engourdies par le froid, ne fussent incapables de lui prêter le moindre secours. Lorsque les deux matelots furent descendus, ceux qui avoient le plus obstinément refusé de tenter la même fortune, nous supplièrent de les recevoir; mais le poids d'un si grand nombre de personnes, et le tumulte de leurs mouvemens me faisant craindre de chavirer, je donnai l'ordre de s'éloigner du bord du vaisseau. Je ne tardai pas à m'applaudir d'avoir étouffé un sentiment de pitié qui leur auroit été funeste à eux-mêmes. Quoique la terre ne fût éloignée que d'environ cinquante verges, nous fûmes accueillis, à moitié chemin, d'une grosse lame qui remplit à demi le canot, et qui l'auroit infailliblement renversé, si sa charge eût été plus pesante. Une seconde vague nous jeta violemment sur le rivage.

La joie de nous trouver enfin à l'abri des périls qui nous avoient tenus si long-temps en de cruelles alarmes, nous fit oublier un moment que nous n'étions échappés d'un genre de mort, que pour en souffrir probablement un autre plus terrible et plus douloureux. En nous tenant embrassés dans nos

premiers transports, pour nous féliciter sur notre salut, nous ne pouvions être insensibles à la détresse de nos compagnons que nous avions laissés sur le navire, et dont les cris lamentables se faisoient entendre au milieu du bruit sourd des flots. Ce qui redoubloit la douleur où nous plongeoit ce sentiment, étoit de ne pouvoir leur prêter aucune espèce de secours. Notre canot, jeté sur le sable par les vagues courroucées, témoignoit assez l'impossibilité de rompre leur impulsion pour retourner au vaisseau.

La nuit s'approchoit à grands pas, et nous n'eûmes pas resté long-temps sur cette plage glaciale, avant de sentir que nous allions être engourdis par le froid. Il fallut nous traîner à travers la neige qui s'enfonçoit sous nos pieds, jusqu'à l'entrée d'un petit bois, environ à deux cents verges du rivage, dont l'abri nous défendit un peu du souffle perçant du nord-ouest. Cependant il nous manquoit du feu pour réchauffer nos membres transis, et nous n'avions aucun moyen d'en allumer. La boîte d'amadou que nous avions eu la précaution de prendre dans la chaloupe, avoit été baignée par la dernière houle que *nous venions* d'essuyer. Il n'y

avoit que l'exercice qui pût nous garanti
de la gélée, en tenant notre sang en circu
lation. Mieux instruit que mes compagnon
de la nature de ces âpres climats, je leur recom
mandai de se livrer à un grand mouvemen
pour repousser le sommeil. Mais le jeun
passager, dont les habits trempés des eau
de la mer s'étoient roidis en glaçons sur so
corps, ne put résister à la sensation assou
pissante que donne toujours le froid ex
trême qu'il éprouvoit. Vainement j'em
ployai tour-à-tour la persuasion et la forc
pour le faire tenir sur ses pieds. Je fus oblig
de l'abandonner à son assoupissement. Aprè
avoir marché pendant une demi-heure, sai
moi-même d'une si forte envie de dormir
que je me sentois prêt à chaque instant d
me laisser couler à terre pour la satisfaire
je revins à l'endroit où ce jeune homm
étoit couché. Je mis la main sur son visage
et le sentant tout froid, je le fis toucher a
contre-maître. Nous crûmes l'un et l'autr
qu'il étoit mort. Il nous répondit d'une voi
foible qu'il ne l'étoit pas; mais qu'il sen
toit sa fin s'approcher, et il me supplia,
je lui survivois, d'écrire à son père à New
Yorck, et de l'instruire de son malheu

Au bout de dix minutes, nous le vîmes expirer sans aucune souffrance, ou du moins sans de vives convulsions. J'ai rapporté cet incident pour montrer l'effet d'un froid violent sur le corps humain pendant le sommeil, et pour faire voir que cette mort n'est pas toujours accompagnée d'un sentiment de douleur aussi vif qu'on a coutume de le supposer.

Cette leçon effrayante ne fut pas capable d'engager les autres à combatre le penchant qui les entraînoit au sommeil. Trois d'entre eux se couchèrent en dépit de mes exhortations. Voyant qu'il étoit impossible de les faire tenir debout, j'allai couper deux branches d'arbres, dont je donnai l'une au contre-maître; et toute notre occupation, pendant le reste de la nuit, fut d'empêcher nos compagnons de dormir, en les frappant aussi-tôt qu'ils fermoient la paupière. Cet exercice ne nous fut pas inutile à nous-mêmes, en même temps qu'il préservoit les autres du danger presque certain de mourir.

La lumière du jour que nous attendions avec une si vive impatience, parut enfin. Je courus avec le contre-maître sur le ri-

vage, pour tâcher de découvrir quelques traces du vaisseau, quoiqu'il nous en restât à peine une foible espérance. Quelle fut notre surprise et notre satisfaction de voir qu'il s'étoit conservé, malgré la violence du vent, qui sembloit avoir dû le briser en mille pièces pendant la nuit! Mon premier soin fut de chercher comme je pourrois faire venir à terre le reste de l'équipage. Le vaisseau, depuis que nous l'avions quitté, avoit été poussé par les vagues beaucoup plus près de la côte; et l'espace qui l'en séparoit, devoit encore se trouver plus petit à la basse marée. Lorsqu'elle fut venue, je criai aux gens du vaisseau d'attacher une corde à son bord, pour s'y glisser tout du long l'un après l'autre. Ils adoptèrent cet expédient. En veillant d'un œil attentif le mouvement de la mer, et saisissant bien le temps de glisser au moment où la vague se retiroit, ils descendirent tous sans péril, à l'exception du charpentier. Celui-ci ne jugea pas à propos de se hasarder de cette manière, ou peut-être se trouvoit-il incapable d'aucun mouvement, ayant usé pendant la nuit un peu trop librement de sa bouteille. Le salut général étoit attaché

à celui de chacun de nous en particulier ; et je me réjouis doublement de voir autour de moi un si grand nombre de mes compagnons d'infortune, que je croyois tous engloutis dans les ondes peu d'heures auparavant.

Le capitaine, avant de descendre, s'étoit heureusement chargé de tous les matériaux nécessaires pour allumer du feu. La troupe se mit alors en marche vers la forêt, et les uns s'employèrent à couper du bois, les autres à ramasser des branches sèches, dispersées à terre. Bientôt une flamme brillante qui s'éleva d'un large bûcher, nous fit pousser mille cris joyeux. Si l'on considère le froid extrême que nous avions souffert si long-temps, aucune jouissance ne pouvoit être égale à celle de la chaleur d'un bon brasier. C'étoit à qui s'en approcheroit de plus près pour ranimer ses membres engourdis. Mais cette jouissance fut suivie, pour la plupart, des douleurs les plus cruelles, aussi-tôt que l'ardeur de la flamme pénétra les parties de leurs corps mordues par par la gelée. Le contre-maître et moi étions les seuls qu'elle eût respectés, à cause de l'exercice que nous avions fait dans la nuit

Tous les autres en avoient été plus ou moins attaqués, soit dans le vaisseau, soit à terre. Les mouvemens convulsifs qu'arrachoit à ces malheureux la violence des tortures qu'ils éprouvoient, seroient trop horribles à exprimer.

Lorsque nous vînmes à faire la revue de notre troupe, j'observai qu'il manquoit un passager, nommé le capitaine Green. J'appris qu'il s'étoit endormi à bord du vaisseau, et il avoit été gelé mortellement. Nos inquiétudes se renouvelèrent au sujet du charpentier resté sur le navire. La mer roulant toujours avec la même fureur, il étoit impossible d'envoyer la chaloupe à son secours. Nous fûmes obligés d'attendre le retour de la basse marée, et nous lui persuadâmes enfin de venir à terre de la même manière que les autres; ce qu'il ne put faire qu'avec une extrême difficulté, réduit comme il l'étoit à la plus grande foiblesse, et gelé dans presque toutes les parties de son corps.

La nuit vint, et nous la passâmes un peu mieux que la précédente. Cependant, malgré le soin que nous prenions d'entretenir *toujours un grand* feu, nous avions beau-

coup à souffrir de la rigueur du vent qui souffloit à découvert sur nous. L'épaisseur des arbres pouvoit à peine nous défendre de la neige, qui sembloit se précipiter à grands flots sur notre feu pour l'éteindre. En pénétrant nos habits d'humidité du côté exposé à la flamme, elle nous formoit sur le dos une couche épaisse, qu'il falloit continuellement secouer avant qu'elle se durcît en glaçon. Le sentiment aigu de la faim, nouvelle misère que nous avions jusqu'alors ignorée, vint encore se joindre à celui du froid, que nous avions tant de peine à soutenir.

Deux jours s'écoulèrent, pendant lesquels chaque instant ajoutoit au souvenir cruel de nos maux passés, la terreur d'un avenir plus affreux. Enfin, le vent et la mer qui s'étoient accordés pour nous interdire l'approche du vaisseau, renouvelèrent leur efforts réunis pour le briser. Nous en fûmes avertis par le bruit qu'il fit en éclatant. Nous courûmes vers le rivage, et nous vînes dejà flotter une partie de la cargaison, que l'impétuosité des ondes entraînoit hors de ses flancs entr'ouverts. Par bonheur la marée portoit une partie des débris sur la plage. *Armés de longues* perches et des ra-

mes de notre canot, nous allions le long du sable, attirant tout ce qui s'offroit de plus utile à notre portée. C'est ainsi que nous parvînmes à sauver quelques barils de bœuf salé, et une quantité considérable d'ognons, que le capitaine avoit pris à bord pour les vendre. Nos soins se portèrent aussi sur les planches qui se détachoient du vaisseau, et qui pouvoient servir à nous construire une cabane. On en recueillit un grand nombre, qui furent traînées dans le bois pour être aussi-tôt employées à leur destination. Cette entreprise n'étoit pas aisée. Il étoit peu d'entre nous qui fussent en état d'y travailler. Cependant l'heureux succès de la journée animant notre courage, et la nourriture que nous avions prise soutenant nos forces, l'ouvrage se trouva fort avancé à la chute du jour. La lueur de notre feu nous mit en état de le continuer dans les ténèbres; et vers les dix heures du soir, nous eûmes une cabane longue d'environ vingt pieds, et large de dix, assez solide, graces aux arbres qui la soutenoient de distance en distance, pour résister à la force du vent; mais pas assez close pour nous mettre entièrement à l'abri de la froidure.

La journée suivante, et celle du surlendemain, furent employées, soit à perfectionner notre édifice, soit à recueillir, pendant la haute marée, ce qu'elle nous apportoit du vaisseau, soit à dresser l'inventaire de nos provisions, pour en répartir l'usage entre nous sur une juste mesure. Il n'avoit pas été possible de sauver du biscuit, entièrement détrempé dans l'eau de la mer. Il fut décidé que chaque personne en santé ou malade, seroit réduite à un quart de livre de bœuf et à quatre ognons par jour, aussi long-temps que ceux-ci pourroient durer. Cette foible ration, à peine suffisante pour empêcher de mourir de faim, étoit tout ce que l'on pouvoit se permettre dans l'incertitude du temps qu'il faudroit peut-être passer sur cette côte déserte.

Le 11 décembre, sixième jour de notre naufrage, le vent s'adoucit, et nous laissa la liberté de mettre notre chaloupe à flot, pour aller chercher ce qui pouvoit rester dans le navire. Une grande partie de la journée fut perdue à briser, à coups de hache, la glace épaisse qui couvroit le pont, et qui fermoit les écoutilles. Le lendemain, nous réussîmes à retirer un petit barril contenant cent vingt

livres de bœuf salé, deux caisses d'ognons, trois bouteilles de baume de Canada, une de patates, une bouteille d'huile, qui nous devint très-utile pour les plaies des matelots, une seconde hache, un grand pot de fer, deux marmites, et environ douze livres de chandelles. Cè renfort précieux nous mit en état, le jour suivant, d'ajouter quatre ognons de plus à notre ration journalière.

Nous retournâmes encore à bord le 14, pour chercher les voiles, dont une partie nous servit à couvrir notre cabane, et à la rendre impénétrable à la neige. Ce même jour, les plaies de ceux qui avoient le plus souffert de la gelée, et qui avoient négligé de se frotter de neige, commencèrent à se mortifier. Leurs jambes, leurs mains, et toutes les autres parties de leurs membres affectées, se dépouillèrent de leur peau, avec des douleurs intolérables. Le charpentier, qui étoit descendu le dernier à terre, avoit perdu la plus grande partie de ses pieds, et dans la nuit du 14, le délire le prit. Il resta dans le même état jusqu'au lendemain, où la mort le délivra de sa misérable existence. Trois jours après, notre second contre-maître mourut de la même manière,

ayant été en délire quelques heures avant d'expirer; ce qui arriva également le surlendemain à un matelot. Nous couvrîmes leurs cadavres de neige et de branches d'arbres, n'ayant ni pioche, ni bêche pour leur creuser une fosse ; et quand nous en aurions été pourvus, la terre étoit durcie à une trop grande profondeur pour céder à ces instrumens.

Toutes ces pertes, qui réduisoient notre troupe à quatorze personnes, nous causèrent un médiocre chagrin, soit pour eux, soit pour nous-mêmes. En considérant notre déplorable condition, la mort nous paroissoit un bienfait plutôt qu'une disgrace : et lorsqu'un sentiment naturel nous ramenoit à l'amour de la vie, chacun de nous en particulier ne pouvoit regarder ses compagnons que comme autant d'ennemis armés par la faim pour lui ravir sa subsistance. En effet, si quelques-uns n'avoient payé le tribut à la nature, nous aurions été bientôt dans l'horrible nécessité de périr de faim, ou de nous égorger et de nous dévorer les uns les autres. Sans en être encore réduits à cette affreuse alternative, notre situation étoit si misérable, qu'il sembloit impossible qu'au-

cune nouvelle calamité pût en accroître l'horreur. Le sentiment continuel d'un froid rigoureux et d'une faim pressante, la douleur des plaies de la gelée irritées par le feu, les plaintes des souffrans, le désordre et la malpropreté qui nous rendoient un objet de dégoût pour nous-mêmes autant que pour les autres, toutes les images du désespoir rassemblées autour de nous, et dans la perspective, une mort lente et cruelle, au milieu d'une région désolée, loin des consolations du sang et de l'amitié; telle est la foible peinture des maux que notre cœur ressentoit à chaque instant des longs jours et des éternelles nuits.

Nous étions souvent sortis, le contre-maître et moi, pour voir si nous pourrions découvrir quelques vestiges d'habitation dans la contrée. Nos courses ne pouvoient être longues, et n'avoient jamais été suivies d'aucun succès. Nous résolûmes un jour de nous avancer plus avant dans le pays, en remontant les bords d'une rivière glacée. Il s'offroit de temps en temps à nos yeux des traces d'orignal et d'autres animaux, qui nous faisoient sentir vivement le regret d'être dépourvus d'armes et de poudre pour les chas-

ser. Un léger espoir vint flatter un moment nos esprits. En suivant la direction de quelques arbres entamés du même côté par la hache, nous arrivâmes dans un endroit où des Indiens devoient avoir passé depuis peu, puisque leur wigwam y restoit encore, et que l'écorce qu'on y avoit employée, paroissoit toute fraîche. Une peau d'orignal que nous trouvâmes tout près suspendue au bout d'une perche, confirmoit mes conjectures. Nous parcourûmes avec empressement tous les environs; mais, hélas! sans aucun fruit. Il nous resta cependant quelque satisfaction de penser que cet endroit avoit eu ses habitans ou ses voyageurs, et qu'ils pourroient bientôt y revenir. Frappé de cette idée, je coupai une longue perche; et l'enfonçant sur le bord de la rivière, j'y attachai un morceau d'écorce de bouleau, après l'avoir taillé en forme de main, avec le doigt indicateur étendu et tourné vers notre cabane. Je crus aussi devoir emporter la peau d'orignal, afin que les sauvages, à leur retour, pussent comprendre que quelques personnes étoient passées en cet endroit depuis qu'ils l'avoient quitté, et démêler, à la faveur de notre signal, la route qu'elles avoient sui-

vie. L'approche de la nuit nous força de r
prendre le chemin de notre habitation,
nous redoublâmes le pas, pour communi
quer plutôt à nos compagnons de si agréabl
nouvelles. Quelque foibles que fussent l
espérances qu'il étoit raisonnablement pe
mis de concevoir de cette découverte, je v
que mon récit leur donnoit une vive cons
lation, tant un instinct bienfaisant de la n
ture porte les malheureux à saisir tout ce q
peut adoucir le sentiment de leurs peines!

Plusieurs jours s'écoulèrent dans l'atten
de voir à chaque instant paroître les Indie
devant notre cabane. Peu à peu ces douc
idées s'affoiblirent; elles ne tardèrent p
enfin à s'évanouir. Quelques-uns de nos m
lades, entr'autres le capitaine, avoient com
mencé, dans cet intervalle, à recouvr
leurs forces, et nos provisions diminuoie
à vue d'œil. Je proposai le dessein où j'éto
de quitter l'habitation avec tous ceux q
seroient en état de manœuvrer dans la cha
loupe, pour aller à la découverte le long de l
côte. Ce projet reçut une approbation généra
le; mais lorsqu'il fallut s'occuper des moyen
de l'exécuter, une nouvelle difficulté se pré
senta; c'étoit de pouvoir réparer le canôt

battu par la mer contre le sable avec une telle furie, que toutes les jointures s'étoient écartées. On avoit bien assez d'étoupes pour boucher les fentes ; malheureusement le goudron manquoit pour les recouvrir. Et le moyen d'y suppléer ! Il ne s'en présentoit aucun à notre esprit, lorsque j'imaginai tout-à-coup de faire servir à cet usage le baume de Canada que nous avions sauvé. L'épreuve étoit facile. J'en versai quelques bouteilles dans notre pot de fer, que j'exposai sur un grand feu. En la retirant fréquemment pour la laisser refroidir, j'eus bientôt réduit la liqueur à une juste consistance. Mes compagnons, pendant ce temps, avoient retourné le canot, et l'avoient bien débarrassé du sable et des glaçons. Je fis remplir d'étoupes toutes les crevasses, je les enduisis de mon calfat, et j'eus le plaisir de voir qu'il produisoit à merveille l'effet que j'en avois attendu.

Ce premier succès nous anima d'une ardeur plus vive pour continuer nos préparatifs. Un morceau de toile ajusté sur une perche dressée de manière à pouvoir se lever ou s'abattre à volonté, nous promit une voilure assez forte pour soulager, dans un vent doux

et favorable, le travail de nos rameurs. Parmi les gens de l'équipage, il y en avoit peu d'assez bien rétablis pour soutenir les fatigues que nous devions prévoir dans cette expédition. On me choisit pour la conduire avec le capitaine, le contre-maître, deux matelots et mon domestique. Ce qui restoit de vivres, fut divisé, selon le nombre de personnes, en quatorze parts égales, sans que l'excès des travaux que nous allions entreprendre pour la cause commune, pût nous faire adjuger une portion plus forte qu'à ceux qui devoient rester paisiblement dans la cabane. C'est avec cette misérable ration d'un quart de livre de bœuf par jour pour six semaines, un frêle esquif revêtu d'un enduit incertain, que la moindre vague, le moindre souffle de vent pouvoit renverser, le moindre écueil mettre en pièces; c'est au milieu des masses énormes de glaces flottantes, sur une plage inconnue, semée de rochers, et pendant la saison la plus rigoureuse de l'année, qu'il falloit tenter une entreprise dont un désespoir aveugle avoit pu seul inspirer le projet. Mais nous en étions à ce point, qu'il étoit moins téméraire d'affronter tous les dangers possibles,

à la plus foible lueur d'espérance, que de s'exposer, par une lâche inaction, au danger presque inévitable de périr, abandonnés de la nature entière.

L'année 1781 venoit de s'ouvrir. Notre dessein étoit de partir le jour suivant, 2 janvier. Un vent fougueux de nord-ouest nous retint jusqu'à l'après-midi du 4. Son impétuosité s'étant alors abattue, nous embarquâmes nos provisions, avec quelques livres de chandelle, ainsi que tous les petits effets qui pouvoient nous être utiles; et nous prîmes congé de nos compagnons, dans l'incertitude cruelle si ce ne seroit pas nos derniers adieux. Nous n'avions guère couru plus de huit milles, lorsque le vent tournant au sud-est, contraria notre marche, et nous contraignit d'aborder, à force de rames, dans une large baie, qui nous présentoit un asyle favorable pour la nuit. Notre premier soin fut de débarquer nos vivres, et de transporter la chaloupe assez avant sur la plage, pour que la mer ne pût l'endommager. Il fallut ensuite allumer du feu, et couper du bois pour l'entretenir jusqu'au lendemain. Les branches de pin les plus menues *furent* employées à former no-

tre lit, et les plus grosses, à nous construi
à la hâte une espèce de wigwam, pour no
mettre, de notre mieux, à l'abri des inju
de l'air.

En faisant notre petit repas, je rema
quai sur le rivage quelques pièces de b
que le flux y avoit jetées, et qui paro
soient avoir été taillées par la hache.
voyois aussi de longues perches façonn
autrefois de main d'homme. Cependant a
cune autre marque d'habitation ne se mo
troit à nos regards. Il s'élevoit à deux mil
de distance, une colline dépouillée d'a
bres, avec quelques traces de défricheme
J'engageai deux de mes compagnons à n
suivre avant la fin du jour, pour pouv
embrasser, de sa hauteur, un horizon pl
étendu. En marchant le long de la bai
nous reconnûmes un bâteau de pêcheur
Terre-Neuve à demi-brûlé, dont les res
étoient ensevelis dans le sable. Cet ob
nous donna de nouvelles espérances, et nc
fit redoubler de vîtesse pour gravir la c
line. Parvenus au sommet, quelle ne fut p
notre satisfaction d'appercevoir de l'au
côté quelques édifices éloignés d'un mi
tout au plus! L'intervalle qui nous en sé

it fut bientôt franchi, malgré notre lassi-de. Nous arrivâmes palpitans d'espoir et joie; mais ces douces émotions furent au ìme instant dissipées. En vain nous par-ırûmes tous les bâtimens; ils étoient dé-ts. C'étoient des magasins pour la prépa-ion de la morue, qui, selon les apparences, ɔient été abandonnés plusieurs années au-:avant. Le triste fruit de cette course fut ›endant de nous confirmer toujours dans .ée de trouver quelques habitations, en ıtinuant de tourner autour de l'île.

Le vent qui avoit repassé au nord-ouest, ıt le lendemain nous retenir par la crainte choc des glaçons qu'il poussoit dans les ırans. Depuis trois jours, il régnoit avec même fureur. M'étant réveillé dans la .t, je fus étonné d'entendre ses sifflemens us, sans que la mer y joignît, comme à ·dinaire, le bruit sourd de ses vagues. ıterrompis le sommeil du contre-maître, ır lui faire part de ce phénomène. Cu-ıx d'en connoître la cause, nous courû-s vers le rivage. La lune nous éclairoit de rayons. Aussi loin que notre vue put s'é-dre, leur funeste clarté nous fit apperce-r la surface des eaux immobiles sous les

chaînes de la glace, qui s'élevoit à divers endroits en monceaux d'une prodigieuse hauteur. Comment vous peindre le sentiment de tristesse qui s'empara de nos cœurs à cet aspect ? Ne pouvoir pousser plus loin notre course, ni regagner notre première cabane, qui nous auroit mieux défendus de l'âpreté redoublée du froid. Jusqu'à quand devoit durer cette funeste situation ! Deux jours s'écoulèrent au milieu de ces réflexions désolantes. Enfin le 9, le vent tomba. Il se releva le lendemain au sud-est, et souffla d'une telle force, que toutes les glaces qui nous bloquoient dans la baie, se brisèrent à grand bruit, et furent balayées dans la haute mer, en sorte qu'il n'en restoit plus le long de la côte vers les quatre heures de l'après-midi.

En rompant les chaînes qui nous arrêtoient, le tyran des airs nous en forgeoit d'autres par sa violence. Ce ne fut qu'au bout de deux jours qu'elle se modéra. Une brise légère soufflant alors le long du rivage, notre chaloupe fut mise à la mer, notre voile dressée ; et déjà nous nous étions avancés d'un cours assez favorable, lorsque nous apperçûmes, à quelques lieues dans le lointain,

une pointe de terre extrêmement élevée. La côte jusque-là paroissoit ne former qu'une ceinture si continue de rochers escarpés, qu'il étoit impossible de tenter aucun débarquement, avant d'avoir atteint ce cap éloigné. Cependant il étoit dangereux de risquer une aussi longue course. La chaloupe venoit de faire une voie d'eau, qui occupoit constamment deux hommes à la vuider. Ainsi nous ne pouvions employer que deux rames; encore la foiblesse où nous étions réduits par nos chagrins, et par le défaut de nourriture, nous permettoit à peine de soutenir cette légère manœuvre. Qu'allions-nous devenir, si le vent venoit à tourner au nord-ouest? Il devoit infailliblement nous briser contre les rochers. Heureusement le danger n'étoit plus pour nous un objet digne de considération; et le vent seconda si bien notre constance, que nous parvînmes au cap environ à onze heures de la nuit. La place ne s'étant point trouvée commode pour aborder, nous fûmes encore obligés de longer la côte jusqu'à deux heures du matin, lorsque le vent devenu plus fort, nous ôta la liberté de choisir un endroit favorable. Il fallut descendre, ou plutôt gravir, avec mille peines, sur une

plage pierreuse, sans qu'il fût possible de mettre notre chaloupe à l'abri des flots qui menaçoient de la briser contre les rochers.

L'endroit où nous étions débarqués, étoit une baie peu profonde, renfermée du côté de la terre par des hauteurs inaccessibles, mais ouverte sur la mer au vent du nord-ouest, dont rien ne pouvoit nous garantir. Le vent qui s'éleva le 13, jeta notre chaloupe sur un banc rocailleux, l'endommagea dans plusieurs parties. Cet accident ne fut qu'un léger prélude à de nouvelles misères. Environnés de rochers insurmontables, qui nous empêchoient d'aller chercher un abri dans les bois; réduits, pour toute couverture, à notre voile hérissée de glaçons; ensevelis durant plusieurs jours sous un déluge de neige qui s'étoit amoncelée autour de nous à la hauteur de trois pieds; nous n'avions, pour alimenter notre feu, que des branches et des débris de troncs d'arbres, qui se trouvèrent par hasard jetés sur le rivage. Cette déplorable situation dura jusqu'au 21, où le temps se radoucit: mais il n'étoit plus en notre pouvoir d'en profiter. Comment réparer notre chaloupe ouverte de plusieurs crevasses? Après avoir médité les divers moyens

qui se présentèrent à notre esprit, et les avoir rejetés comme impraticables, toutes nos pensées se tournèrent à chercher notre salut d'un autre côté.

Quoiqu'il fût impossible d'escalader le mur de rochers qui nous entouroit de toutes parts, cependant si nous étions dans la nécessité de renoncer à l'usage de notre chaloupe, il nous vint dans l'idée que nous pourrions du moins nous avancer le long du rivage, en marchant sur la glace, devenue assez forte pour supporter notre poids. Je résolus avec le contre-maître d'en faire l'épreuve. Nous partîmes aussi-tôt; et au bout de quelques milles, nous parvînmes à l'embouchure d'une rivière bordée d'une plage sablonneuse, où nous aurions pu conserver notre chaloupe, et vivre avec beaucoup moins de désagrémens, si notre bonne fortune nous y eût d'abord conduits. Cette découverte, en faisant naître nos regrets, n'étendoit pas bien loin nos espérances. Il étoit à la vérite facile de pénétrer de là dans les bois; mais falloit-il s'enfoncer au hasard en des lieux sauvages pour aller à la recherche d'un canton habité? Par quels moyens diriger notre course à travers la noire épaisseur de la fo-

rêt? et sur-tout comment traîner ses pas su: la neige, dont la terre étoit chargée à la hau teur de six pieds, et que le moindre dége pouvoit ramollir? Après avoir tenu consei à notre retour, il fut décidé que notre seul ressource étoit de charger sur notre dos c qui nous restoit d'effets utiles et de provi sions, et d'aller le long de la côte, où i étoit plus naturel d'espérer qu'il se trouve roit enfin quelques familles de pêcheurs o de sauvages. Le temps paroissoit devoir en core tenir à la gelée, et le vent ayant balay dans la mer la plus grande partie de la neig qui couvroit les glaces de ses bords, nou pouvions nous flatter de faire environ di: milles par jour, même dans l'état de lan gueur où nos forces étoient tombées.

Cette résolution ayant été arrêtée d'un voix unanime, nous eûmes bientôt fait no préparatifs. Notre projet étoit de partir l 24 au matin; mais dans la nuit qui le pré céda, le vent tourna tout-à-coup au sud est, accompagné d'une grosse pluie; en sort que peu d'heures après, cette croûte de neig qui, la veille, paroissoit si solide, fut en tièrement fondue, et toute la lisière de gla çons détachée du rivage. Plus de chemin

ouverts pour sortir de cette plage désastreuse, où nous étions renfermés. Dans ces cruelles réflexions, nos regards se tournoient quelquefois vers la chaloupe, que nous avions été souvent tentés de mettre en pièces pour entretenir notre feu, n'osant plus en attendre aucun autre service. Il nous restoit encore assez d'étoupe pour remplir les nouvelles crevasses; mais le baume de Canada avoit été tout-à-fait épuisé par nos réparations journalières, et rien ne s'offroit à notre imagination pour le remplacer.

Cependant le froid revint le surlendemain. Sa rigueur, dans la nuit, me fit concevoir une idée que je me hâtai d'essayer aussi-tôt que le jour parut. C'étoit de répandre de l'eau sur l'étoupe qui bouchoit les fentes, et de l'y laisser geler en forme d'enduit d'une certaine épaisseur. Mes compagnons se moquoient de mon entreprise, et ne se prêtoient qu'avec répugnance à me seconder. Un moyen aussi simple me réussit cependant au-delà de mon espoir. Toutes les ouvertures se trouvèrent par-là si bien fermées, qu'on en vint à croire que l'eau ne pourroit y pénétrer aussi long-temps que la gelée seroit aussi *forte* que dans ce moment.

Nous en fîmes une heureuse expérienc
le lendemain 27. Quoique la chaloupe fû
devenue fort lourde, et très-difficile à ma
nier, par la quantité de glace dont elle étoi
revêtue, elle avoit fait dans la journée en
viron douze milles du lieu de notre départ
Ce nouveau service nous la rendit plus pré
cieuse; et nous eûmes le soin de la trans
porter sur nos rames dans l'endroit le plu
favorable à sa sûreté. Une épaisse forêt qu
s'élevoit dans le voisinage, nous offroit deu
biens dont nous avions été privés duran
tant de nuits, un léger abri contre le souffl
glacial du vent, et du bois en abondanc
pour entretenir un grand feu, qui nous ré
chauffât dans notre sommeil. Cette doubl
jouissance fut pour nous le comble des vo
luptés. Notre provision d'amadou étan
presque consommée, je fus obligé de la re
nouveler en brûlant une partie de ma che
mise, la même que j'avois toujours porté
depuis la perte de mes équipages.

Le lendemain, une ondée de pluie fond
malheureusement toute la glace de notr
chaloupe; et nous eûmes le chagrin de per
dre l'avantage d'une journée favorable, q
auroit pu nous avancer de plusieurs mill

dans notre course. Il fallut se résoudre à attendre le retour de la gelée ; et ce qui augmentoit notre impatience et nos regrets, c'est que nos provisions se trouvoient maintenant réduites à deux livres et demie de bœuf pour chacun.

La gelée n'ayant repris que dans l'après-midi du 29, la longueur inévitable de nos préparatifs ne nous permit pas de faire plus de sept milles avant la nuit. Un vent très-fort qui nous surprit le jour suivant, dans le commencement de notre route, nous obligea de relâcher, sans avoir fait plus de deux lieues. Le dégel nous retint à terre jusqu'au surlendemain, 1er février, où un froid excessif nous fournit l'occasion de réparer notre chaloupe ; mais les glaçons flottans étoient si considérables, qu'ils occupoient sans cesse l'un de nous à les briser avec une perche ; et ce ne fut que par le travail le plus fatigant que nous vînmes à bout de faire cinq milles avant la chute du jour.

Notre navigation fut plus heureuse le 3. Le vent souffloit dans une direction aussi favorable que nous aurions pu le desirer. Quoique la chaloupe fît une voie d'eau, qui employoit une partie de nos bras à la tarir,

nous courûmes d'abord quatre m
heure avec le secours de nos rames,
tôt cinq avec notre seule voile. V
heures de l'après-midi, nous eûme
ment en vue un cap très-élevé, qu
notre estime, ne devoit être éloign
trois lieues. Sa prodigieuse haute
trompoit sur sa distance. Il étoit
nuit, lorsque nous parvînmes à l'at
En le doublant, notre course pren
direction différente de ce qu'elle a
dans la journée, en sorte qu'elle no
gea de baisser la voile, et de pren
rames. Le vent se trouvoit alors so
côté de la terre. Nos efforts étoient l
bles pour le combattre; et sans un
venant du nord-est, qui nous sou
peu contre son impulsion, nous cou
risque d'être emportés pour jamais
haute mer.

La côte, hérissée de rochers, ét
cet endroit trop dangereuse pour
cendre, il nous fallut ramer avec
périls dans les ténèbres et le long des é
jusques à cinq heures du matin. Inc
alors de soutenir une plus longue man
par l'épuisement de nos forces, nô

se fermèrent sur les dangers du débarquement; et le Ciel le fit réussir, sans autre accident que d'avoir notre chaloupe jetée à demi-pleine d'eau sur le rivage. L'entrée des bois n'étoit pas éloignée ; cependant nous eûmes beaucoup de peine à nous y traîner, et à dresser du feu pour nous dégourdir et pour sécher nos habits. Tel étoit l'accablement où nous avoient plongés la fatigue et l'insomnie, qu'il nous fut impossible de résister au sommeil, lorsque notre feu commençoit à s'allumer. Nous étions obligés de nous éveiller tour-à-tour pour l'entretenir, de peur qu'il ne s'éteignît pendant que nous serions tous endormis à-la-fois, et que la gelée ne nous frappât de mort dans cet assoupissement. A mon réveil, j'eus occasion de me convaincre, par les observations que je fis sur le rivage, de ce que j'avois soupçonné pendant la route; savoir, que cette pointe de terre élevée que nous venions de doubler, étoit le Cap-Nord de l'île Royale, qui, avec le Cap-Roy sur l'île de Terre-Neuve, marque l'entrée du golfe Saint-Laurent.

La douce certitude de nous trouver sur *une île habitée*, nous auroit flattés de l'es-

pérance de rencontrer enfin du secours en continuant notre voyage, si nous avions eu de quoi pourvoir à notre subsistance pendant tout le temps qu'il pouvoit durer. Mais nos provisions étoient près de finir ; et cette perspective nous jetoit dans le désespoir. Il ne se présentoit à notre esprit que des idées d'une mort prochaine, ou des moyens affreux pour la reculer. En tournant les yeux les uns sur les autres, il sembloit que chacun fût prêt à marquer la victime qu'il falloit dévouer à la faim de ses bourreaux. Déjà même quelques-uns d'entre nous étoient convenus d'en remettre le choix à la décision aveugle du sort. Heureusement l'exécution de cet affreux projet fut remise à la dernière extrémité.

Pendant que mes compagnons s'occupoient à vuider la chaloupe du sable dont la marée l'avoit remplie, et à boucher ses fentes, en versant sur l'étoupe de l'eau qu'ils y laissoient geler, j'allai le long du rivage avec le contre-maître, pour chercher des huîtres, dont on appercevoit une quantité d'écailles dispersées. Il ne s'en trouva par malheur aucune de pleine. Nous aurions regardé comme une grande fortune de ren-

contrer quelques cadavres de bêtes sauvages à demi-dévorés par des oiseaux de proie; mais tous ces débris étoient ensevelis sous la neige. Rien qui pût nous offrir les plus vils alimens. C'étoit peu que la destinée nous eût jetés sur une côte déserte, il falloit, pour combler notre misère, qu'elle eût choisi la plus affreuse saison, lorsque non-seulement la terre refusoit ses productions naturelles à notre subsistance, mais encore lorsque les animaux qui peuplent les deux élémens nourriciers de l'homme, s'étoient réfugiés dans leurs grottes ou dans leurs repaires, pour se préserver du froid rigoureux qui désole ces inhospitables climats.

Je craindrois de porter un sentiment trop pénible dans les ames à qui notre situation a pu inspirer, jusqu'à ce moment, une tendre pitié, si je peignois, dans toute leur horreur, les maux que nous eûmes à souffrir les jours suivans. Réduits, pour seule nourriture, à des fruits secs d'églantier déterrés sous la neige, et à quelques chandelles de suif que nous avions réservées pour notre dernière ressource; oppressés de fatigue au moindre effort; contrariés dans notre navigation *par les glaces*, les pluies ou les vents;

animés quelquefois d'une légère espérance, pour retomber bientôt après dans un plus cruel désespoir; navrés des sensations douloureuses de toutes ces détresses, réunies pour nous accabler de leur poids insupportable à chaque instant du jour et de la nuit; voilà quel fut notre état jusqu'au 17, où, succombant de foiblesse, nous descendîmes à terre pour la dernière fois, résolus de périr en cet endroit, si le Ciel ne nous envoyoit quelque secours imprévu. Mettre notre chaloupe en sûreté sur la plage, auroit été une entreprise trop au-dessus de notre pouvoir. Elle resta livrée à la fureur des vagues, après que nous en eûmes retiré tristement nos outils, et la voile qui nous servoit de couverture. Nos dernières forces furent employées à balayer la neige de la place que nous avions choisie, à la relever tout autour en talus, pour y planter des branches de pin, destinées à nous former un abri; enfin, à couper et à mettre en pile autant de bois qu'il nous fut possible, pour entretenir notre feu, dans la crainte d'être bientôt hors d'état de faire usage de nos instrumens.

Quelques poignées de fruits d'églantier bouillis dans de la neige fondue, furent,

pendant les premiers jours, l'unique soutien de notre vie. Ils vinrent à nous manquer ; et nous regardions comme un bonheur de pouvoir y suppléer par des plantes marines qui croissoient sur le rivage. Après les avoir fait bouillir plusieurs heures de suite, sans qu'elles eussent perdu beaucoup de leur dureté, je mis fondre dans le jus une des deux seules chandelles qui nous restoient. Ce bouillon dégoûtant et ces herbes coriaces assouvirent d'abord notre faim ; mais peu d'instans après, nous fûmes saisis d'un vomissement terrible, sans avoir la force de pouvoir débarrasser notre estomac. Cette crise dura environ quatre heures, au bout desquelles nous fûmes un peu soulagés, mais pour tomber dans un épuisement absolu.

Il fallut cependant recourir le lendemain à la même nourriture, qui opéra comme la veille, seulement avec un peu moins de violence. Nous avions employé notre dernière chandelle. Nous fûmes réduits, pendant trois jours, à nous contenter de ces herbes dures et grossières, qui nous causoient des nausées chaque fois que nous les portions à la bouche. Dans le même temps, nos jambes

commencèrent à s'enfler. Cette bouffissur s'étendit à tel point sur tout le corps, que malgré le peu de chair que nous avions con servé, nos doigts, par la moindre pressior s'enfonçoient à la profondeur de plus d'u pouce sur notre peau, et l'empreinte e subsistoit encore une heure après. Nos yeu semblolent comme ensevelis dans des ca vités profondes. Engourdis par la dissolutio intérieure de notre sang, et par les âpre frimas qui nous enveloppoient, à pein avions-nous la force de ramper tour-à-tou pour aller attiser notre feu presque éteint ou ramasser quelques branches dispersée sur la neige. C'est alors que le souvenir d mon père, qui m'avoit toujours suivi au milieu des plus pressans dangers, vint s'of frir avec un nouvel attendrissement à mon cœur, en se mêlant à l'idée de mon trépas Je me le représentois, ce tendre père, in quiet d'abord sur mon compte, dans la pre mière attente de mes nouvelles, accablé en suite de chagrin, lorsque le temps s'écou leroit sans lui en apporter; enfin, condamn à pleurer, pendant tous les jours de sa vieil lesse, sur la perte de son fils. Je pleurois *moi-même* de mourir si loin de ses bras;

sans recevoir sa dernière bénédiction. A ces touchantes pensées, interrompues par les gémissemens poussés autour de moi, succédoient des projets barbares, que l'instinct naturel de la vie m'inspiroit pour la soutenir. Ces malheureux compagnons de mon infortune, dont les travaux m'avoient jusqu'alors secouru, ne me paroissoient plus qu'une proie pour assouvir ma faim. Je lisois les mêmes sentimens dans leurs regards avides. Je ne sais où nous auroient conduits ces féroces dispositions, lorsque tout-à-coup les accens d'une voix humaine se firent entendre dans la forêt. Au même instant nous découvrîmes deux Indiens armés de fusils, qui ne sembloient pas nous avoir encore apperçus. Cette apparition subite ranimant notre courage, nous donna la force de nous lever et de nous avancer vers eux avec toute la promptitude dont nous étions capables.

Aussi-tôt que nous fûmes en leur présence, ils s'arrêtèrent, comme si leurs pieds eussent été cloués à la terre. Ils nous regardoient fixement, immobiles de surprise et d'horreur. Outre l'étonnement où devoit naturellement les jeter la rencontre imprévue de six étrangers dans ce coin de l'île

déserte, notre seul aspect étoit bien capabl de glacer le plus intrépide. Nos habits traînans en lambeaux, nos yeux éteints sous l bouffissure de nos joues livides, l'enflur monstrueuse de tous nos membres, notr barbe hérissée et crépue, nos cheveux flottans en désordre sur nos épaules, tout devoi nous donner une apparence effrayante. Cependant à mesure que nous avancions, mill sentimens heureux se peignoient sur no traits. Les uns versoient de douces larmes les autres sourioient de joie. Quoique ce signes paisibles fussent propres à rassurer u peu les Indiens, ils ne témoignoient pas encore la moindre inclination à nous approcher; et certes le dégoût répandu sur tout nos personnes, justifioit assez leur froideur Je pris donc le parti de m'avancer vers celu qui se trouvoit le plus près de moi, en lu tendant une main suppliante. Il la prit, e la secoua très-cordialement, façon de salue employée parmi ces sauvages.

Ils commencèrent alors à nous donne quelques marques de compassion. Je leur fi signe de venir vers notre feu. Ils nous accompagnèrent en silence, et s'assirent auprès de nous. L'un d'eux, qui parloit u

françois corrompu, nous pria, dans cette langue, de l'informer d'où nous venions, et quel hasard nous avoit amenés en cet endroit. Je me hâtai de lui rendre un compte aussi succinct qu'il me fut possible des infortunes et des souffrances que nous avions éprouvées. Comme il me parut assez vivement touché de mon récit, je lui demandai s'il pourroit nous fournir quelques provisions. Il me répondit qu'oui; mais voyant notre feu prêt à s'éteindre, il se leva brusquement et saisit notre hache, qu'il fut un moment à considérer en souriant, j'imagine, du mauvais état où elle se trouvoit. Il la rejeta d'un air de mépris, pour prendre celle qui étoit à son côté. En un clin-d'œil il eut abattu une grande quantité de branches, qu'il jeta sur notre feu : puis il ramassa son fusil; et sans dire un seul mot, il s'en alla avec son compagnon.

Une retraite si soudaine auroit pu donner de l'inquiétude à ceux qui ne connoissent pas l'humeur des Indiens : mais je savois que ces peuples parlent rarement, lorsqu'ils n'y voient pas une nécessité absolue. Ainsi je ne doutai point qu'ils ne fussent allés nous chercher des provisions; et j'assurai

[redacted]

ma troupe alarmée que nous ne tarderions guère à les revoir. Malgré le besoin que nous devions avoir de nourriture, la faim n'étoit pas, du moins pour moi, le plus pressant. Le bon feu que nous avoient fait les sauvages remplissoit, en ce moment, tous mes desirs, ayant passé tant de jours à souffrir d'un froid rigoureux, auprès de la flamme languissante de notre misérable foyer.

Trois heures s'étoient écoulées depuis le départ des Indiens ; et mes compagnons désolés commençoient à perdre l'espérance de les revoir , lorsqu'enfin nous les apperçûmes au détour d'une pointe de terre avancée , qui ramoient vers nous dans un canot d'écorce. Bientôt ils descendirent sur le rivage, chargés d'une grosse pièce de venaison fumée, et d'une vessie pleine d'huile de poisson. Ils firent bouillir la viande dans notre pot de fer avec de la neige fondue ; et lorsqu'elle fut cuite, ils eurent l'attention de ne nous en donner qu'en très-petite quantité , avec un peu d'huile, pour prévenir les suites dangereuses qu'auroit pu avoir notre voracité, dans l'état de foiblesse où notre estomac se trouvoit réduit.

Ce léger repas étant fini, ils me firent em-

barquer avec deux de mes compagnons dans leur pirogue, trop petite pour nous emmener tous à-la-fois. Leur habitation n'étoit éloignée que de cinq milles. Nous fûmes reçus, en débarquant, par trois Indiens et une douzaine de femmes ou enfans qui nous attendoient sur le bord de la mer. Tandis que ceux de la pirogue retournoient chercher le reste de notre troupe, les autres nous conduisirent vers leurs cabanes, ou wigwams, qui s'élevoient au nombre de trois, pour le même nombre de familles, à l'entrée de la forêt. Nous fûmes traités par ces bonnes gens avec la plus douce hospitalité. Ils nous firent avaler d'une espèce de bouillon, mais sans vouloir nous permettre, malgré nos prières, de manger de la viande, ou de prendre aucun autre aliment trop substantiel.

Je ressentis une joie bien vive, lorsque la pirogue revint, et nous ramena nos trois compagnons. Nous goûtions à nous trouver réunis parmi ces sauvages, même après une séparation si courte, les sentimens qu'éprouvent des amis de l'enfance, qui, après avoir long-temps gémi, éloignés l'un de l'autre, se retrouvent au sein de leur patrie. Cette hutte nous paroissoit un lieu de délices. Les

transports que nous faisions éclater, intéressèrent en notre faveur une femme très-âgée, qui témoigna beaucoup de curiosité d'apprendre nos aventures. Je fis un détail plus circonstancié que le premier à l'Indien qui pouvoit entendre le français. Il le rendit aux autres dans son langage. Pendant le cours de son récit, j'eus occasion d'observer que les femmes en étoient vivement affectées ; et je fondai sur cette impression, l'espoir d'un traitement favorable pendant notre séjour.

Après avoir satisfait aux premiers besoins, nos pensées se tournèrent vers les malheureux que nous avions laissés à l'endroit de notre naufrage. La détresse sous laquelle nous avions été près de succomber, me faisoit craindre pour eux un sort plus funeste. Cependant, quand un seul d'entr'eux auroit survécu, j'étois résolu de n'omettre aucune tentative pour son salut. Je tâchai de bien désigner aux sauvages le quartier de l'île où nous avions été jetés, et je leur demandai s'il ne seroit pas possible d'y porter des secours.

Sur la description que je leur fis du cours de la rivière la plus voisine, et d'une petite

île que l'on découvroit à peu de distance de son embouchure, ils répondirent qu'ils connoissoient à merveille cette place, qu'elle étoit éloignée d'environ cent milles, par des routes très-difficiles dans les bois; qu'il y avoit des rivières et des montagnes à franchir pour y pénétrer, et que s'ils entreprenoient le voyage, ils devoient s'attendre à quelque récompense pour leurs fatigues. Il n'étoit pas raisonnable d'exiger qu'ils suspendissent leur chasse, le seul moyen qu'ils ont de faire subsister leurs femmes et leurs enfans, pour entreprendre une course pénible par un pur motif de bienveillance envers des inconnus. Quant à ce qu'ils disoient de la distance, elle ne me paroissoit pas exagérée, puisque j'estimois, par mes propres calculs, que nos courses le long des rivages, n'avoient été guère au-dessous de cent cinquante milles. Je leur dis alors, ce dont il ne m'étoit pas encore venu dans l'esprit de leur parler, que j'avois de l'argent, et que s'il étoit de quelque prix à leurs yeux, j'en emploierois une partie à les payer de leurs peines. Ils semblèrent fort contens de cette proposition, et me demandèrent à voir ma bourse. Je la pris des mains de mon domesti-

que pour leur montrer les cent quatre-
guinées qu'elle contenoit. J'observai su
traits, à la vue de cet or, des sentime
j'étois bien loin d'attendre d'un peup
vage. Les femmes sur-tout le regar
avec une extrême avidité; et lorsque
eus fait présent d'une guinée à chacu
les vis pousser un grand éclat de rire;
est le signe dont les Indiens exprim
mouvemens extraordinaires de leur j

Quelqu'exorbitantes que pussent êtr
prétentions, je n'avois rien à ménage
sauver mes compatriotes, s'il en restoi
qu'un en vie. Nous conclûmes un a
par lequel ils s'engageoient à se met
route dès le jour suivant, et moi à leu
ner vingt-cinq guinées à leur départ
même somme à leur retour. Ils s'occu
aussi-tôt à faire des souliers propres
cher sur la neige, soit pour nos m
qu'ils devoient ramener, soit pour eu
mes; et le lendemain de bonne heure i
tirent, après avoir reçu l'argent don
étions convenus.

Dès le moment où les sauvages eur
de l'or dans mes mains, ma situation
tous les charmes qu'elle devoit à leur h

ls devinrent aussi avides qu'ils avoient
ısqu'alors généreux, exigeant dix fois
leur des moindres choses qu'ils nous
issoient à mes compagnons ou à moi.
mblois d'ailleurs que cette passion ex-
e pour l'argent, qu'ils avoient prise
eur commerce avec les Européens, ne
rtât à nous dépouiller, et à nous lais-
ıns la déplorable situation dont nous
sortis par leurs secours. Le seul mo-
lequel je fondois l'espérance d'un trai-
ıt plus humain, étoit la religion qu'ils
nt embrassée, ayant été convertis au
ianisme par les jésuites français, avant
ette île nous fût cédée avec le Canada.
moignoient l'attachement le plus vif
leur foi nouvelle; et souvent ils nous
lissoient dans la soirée par leur triste
odie. C'étoit sur mon domestique qu'ils
ıt réuni toutes leurs affections, parce
étoit catholique irlandois, et qu'il se
it à leurs prières, quoiqu'il n'en en-
t pas un seul mot. Je doute fort s'ils
ıt en état de s'entendre eux-mêmes;
urs chants, ou leurs hurlemens, pour
dire, étoient dans un jargon confus,
de mauvais français, et de leur idiome

sauvage, avec quelque bout de plu
nes, qu'ils avoient retenues de la b
leurs missionnaires.

Ces insulaires ont dans la figur
les mœurs des traits généraux de
blance avec les sauvages du cont
l'Amérique. Cependant leur langag
différent de celui de toutes les n
tribus que j'ai connues. Ils en diffè
dans l'usage de laisser croître leur cl
ce qui est particulier aux femm
parmi les Indiens du continent. Ils
leurs pour les liqueurs spiritueuse
violent, si universel parmi les sa

Nous passâmes bien des jours enc
de recouvrer nos forces, et de pou
rer quelque nourriture substant
seule que les Indiens fussent en éta
procurer, étoit de la chair d'origr
l'huile de veau marin, dont ils vi
quement pendant la saison de l
Quoique le souvenir de tant de mi
sèçs dût nous faire bénir le chang
notre situation, et prêter des ag
notre séjour parmi les sauvages, je
tois fort empressé de les quitter
des dépêches que l'on m'avoit co

qui pouvoient être de la plus grande importance pour le service de l'état; d'autant plus que je ne pouvois ignorer que le duplicata s'étoit perdu dans le naufrage de la goélette. Cependant j'étois encore dans une telle langueur, qu'il me fut impossible, pendant quelque temps, de faire le moindre exercice; et j'éprouvai, ainsi que les compagnons de mes disgraces, combien une atteinte si rude à la constitution étoit difficile à réparer.

Après une absence d'environ quinze jours, les Indiens revinrent avec trois de nos gens, les seuls que la mort eût épargnés parmi les huit personnes que j'avois laissées dans la cabane. Ils nous apprirent qu'après avoir consommé toutes les provisions, ils avoient subsisté, pendant quelques jours, de la peau d'orignal que nous avions dédaigné de partager avec eux; que cette dernière ressource étant épuisée, trois étoient morts de faim, et que les autres avoient été dans l'horrible nécessité de se nourrir de leurs cadavres, jusqu'à l'arrivée des Indiens; que l'un des cinq qui restoient s'étoit livré avec tant d'imprudence à sa voracité, qu'il étoit mort au bout de quelques heures en des tourmens

inexprimables; enfin, qu'un autre s'étoit tué par accident, en maniant les armes d'un sauvage. Ainsi notre troupe, composée d'abord de dix-neuf personnes, se trouvoit alors réduite à neuf; et j'admire, toutes les fois que j'y pense, qu'une seule en eût pu réchapper, après avoir eu à combattre durant l'espace de trois mois, toutes les misères combinées du froid, de la fatigue et do la faim.

Le délabrement de nos forces nous retint en ce triste lieu quinze jours encore, pendant lesquels je fus contraint, comme auparavant, de payer le prix le plus excessif pour notre nourriture et pour nos moindres besoins. Au bout de ce temps, ma santé se trouvant un peu rétablie, et ma bourse presqu'épuisée, je me crus obligé de sacrifier mes convenances personnelles au devoir de mon service; et je résolus de porter mes dépêches au général Clinton, avec toute la diligence dont j'étois capable, quoique ce fût la saison de l'année la moins propre à voyager En conséquence, j'engageai deux Indiens à me conduire dans Hallifax, moyennant quarante guinées que je leur payerois en y arrivant. Je me chargeois de plus de leur fournir

sur la route toutes les provisions et tous les rafraîchissemens convenables dans chaque partie habitée où nous pourrions passer. D'autres Indiens devoient conduire le reste de notre troupe à un établissement sur la *Rivière espagnole*, où ils resteroient jusqu'au printemps, pour attendre une occasion de gagner par mer Hallifax. Je fournis au capitaine tout l'argent nécessaire à sa subsistance et celle de ses matelots, pour une lettre-de-change qu'il me donna sur son armateur à New-York. Celui-ci ne rougit point dans la suite de m'en refuser le paiement, sous prétexte que le navire étant perdu, ni le capitaine, ni l'équipage n'avoient plus rien à prétendre.

Je partis le 2 avril, accompagné de deux Indiens, de mon domestique et de M. Winslow, jeune passager de notre vaisseau, l'un des trois qui avoient survécu dans la cabane. Nous emportions chacun quatre paires de souliers indiens, une paire de souliers à neige, et des provisons pour quinze jours. Nous arrivâmes le soir dans un endroit que les Anglais nomment *Broad-Oar*, où une chute orageuse de neige nous retint tout le jour suivant. Nous repartîmes le 4; et après une

marche d'environ quinze milles, nous]
vînmes sur les bords d'un très-beau lac s
nommé le lac Saint-Pierre, dont l'extrén
va communiquer en pointe avec la mer.
cet endroit nous fîmes la rencontre de d
familles indiennes qui alloient à la chasse
leur achetai pour quatre guinées un ca
d'écorce, mes guides m'ayant prévenu q
nous seroit souvent nécessaire pour trav
ser quelques parties du lac qui ne gêlent
mais. Comme nous devions en d'autres p
ties voyager sur la glace, je fus obligé d
cheter aussi deux traîneaux pour y pla
le canot, et le tirer après nous.

Après avoir goûté deux jours de rep
et nous être munis de nouvelles provisio
nous reprîmes notre marche le 7, en la di
geant pendant quelques milles le long c
bords du lac; mais la glace étant mauvais
il nous fallut quitter cette route, pour
prendre une dans les bois. La neige s'y tro
voit élevée de six pieds. Un dégel mêlé
pluie qui survint le lendemain, la rend
si molle, qu'il nous fut impossible de ma
cher plus long-temps sur sa surface. No
fûmes donc obligés de nous arrêter. U
grand feu, un wigwam commode et d

provisions abondantes, nous aidèrent à supporter ce contre-temps fâcheux, sans dissiper toutefois nos inquiétudes. L'hiver étoit trop avancé pour espérer de voyager long-temps sur la neige, sans le retour fortuit de la gelée; et si elle ne devoit plus revenir, le seul parti qui nous restoit, étoit d'attendre que le lac fût entièrement débarrassé de ses glaçons; ce qui pouvoit nous retenir encore quinze jours ou trois semaines. Notre situation, dans ce cas, devenoit aussi malheureuse que celle où nous avions été réduits par notre naufrage, excepté que la saison étoit moins rude, que nous étions un peu mieux pourvus de munitions, et que nous avions au moins des armes pour les renouveler.

Heureusement la gelée revint le 12, et nous crûmes devoir profiter de cette faveur dès le lendemain. Notre marche fut, ce jour-là, de six lieues, tantôt sur les glaces flottantes, et tantôt dans notre pirogue. Le 14, nos provisions étant presque toutes consommées, je proposai d'aller à la poursuite du gibier, qui me paroissoit abonder en ce canton. Les sauvages en général ne songent guère qu'aux besoins du jour, sans se

mettre en peine de ceux du lendemain
Cette prévoyance pouvoit cependant êtr
bien essentielle, puisqu'une fonte soudain
de la neige nous eût empêchés de sortir
J'allai dans les bois avec un de mes guides
et nous fûmes bientôt sur la trace d'un ori
gnal, que mon Indien atteignit au bou
d'une heure de chasse. Il l'ouvrit avec beau
coup d'adresse, recueillit le sang dans l
vessie, et dépeça le corps en grands quar
tiers dont une partie fut portée sur no
épaules jusques à la pirogue. Nous envoyâ
mes chercher le reste par l'autre Indien
mon domestique et M. Winslow. Cette ex
pédition nous valut un renfort de provi
sions assez considérable pour n'avoir plu
la crainte d'en manquer, dans le cas où u
dégel subit nous eût empêchés de continue
notre route sur le lac ou dans les bois
Le 15 au matin nous partîmes de très-bonn
heure, et nous fîmes six lieues dans la jour
née; ce qui abattit tellement nos force
déjà épuisées par de longues souffrances
qu'il nous fut impossible de nous remettr
en marche le lendemain. La fatigue nou
retint encore jusqu'au 18, où nous reprî
mes notre voyage de la même manière

c'est-à-dire, partie sur les glaces flottantes, et partie sur la pirogue, dans les endroits où le lac n'étoit pas gelé. J'eus alors occasion d'observer les beautés de ce lac, l'un des plus beaux que j'aie vus en Amérique; quoique cette saison de l'année ne fût pas propre à le faire paroître avec tous ses avantages. Il est couvert d'un nombre infini de petites îles, répandues çà et là sur sa surface, qui lui donnent un air de ressemblance avec le célèbre lac de Killarney, et d'autres lacs d'eau douce en Irlande. On n'a jamais formé d'établissemens sur ces îles. Cependant le sol en paroît très-fertile, et leur séjour devroit être délicieux en été, si l'on pouvoit s'y procurer de l'eau douce, dont elles manquent absolument; ce qui est sans doute la raison pour laquelle elles ne sont pas habitées. Si les glaces du lac eussent été continues et plus solides, nous aurions pu nous épargner bien du temps et des peines, en marchant directement d'une pointe à une pointe, et d'une île à l'autre, au lieu que presque à chaque baie, nous étions obligés de nous enfoncer en de longs détours.

Le 20, nous arrivâmes à un endroit ap-

pelé Saint-Pierre, où se trouve un établissement de quelques familles angloises et françoises. Je dois à la reconnoissance de faire ici mention de M. Cavanaugh, négociant anglois, dont nous fûmes reçus avec toutes sortes de politesses, et qui, sur le récit de mes malheurs, eut la confiance de m'avancer deux cents livres sterling, pour une lettre-de-change que je lui donnai sur mon père, quoique notre nom lui fût entièrement étranger.

J'aurois pris à Saint-Pierre un bâtiment de pêcheur pour me rendre à Hallifax, sans la crainte de tomber entre les mains des corsaires américains, dont ces parages étoient alors infestés. Le lac, en cet endroit, n'étant séparé de la mer que par une forêt d'environ un mille de largeur, il ne fut question que de traîner notre pirogue à travers cet espace, pour gagner le rivage, et nous embarquer. Après nous être arrêtés les jours suivans en divers endroits peu remarquables, nous arrivâmes le 25 à Narrashoc, où nous fûmes accueillis avec la même hospitalité qu'à Saint-Pierre. Nous en partîmes le 26 dans notre pirogue, pour nous rendre à l'île Madame, située presque au milieu du passage

du Canceau, par lequel l'île du Cap-Breton est séparée de l'Acadie, ou Nouvelle-Ecosse.

Mais à la pointe de cette île, nous découvrîmes une si grande quantité de glaces flottantes, qu'il eût été de la dernière imprudence d'y hasarder notre fragile nacelle. Nous retournâmes donc à Narrashoc, où je frétai un bâtiment plus capable de leur résister. Je fis mettre à bord la pirogue; et le 27, à l'aide du vent le plus favorable, nous franchîmes en trois heures le passage, et nous débarquâmes au Canceau, qui lui donne son nom. Ensuite, après une navigation de dix jours le long des côtes, notre pirogue nous porta jusques dans le port d'Hallifax.

Les Indiens ayant reçu le prix dont nous étions convenus, et les présens par lesquels je crus devoir satisfaire ma reconnoissance envers ceux à qui j'étois redevable du salut de ma vie, nous quittèrent au bout de quelques jours, pour s'en retourner dans leur île. Comme il me fallut attendre longtemps encore l'occasion d'un vaisseau, j'eus la satisfaction, pendant cet intervalle, de voir arriver mes compagnons d'infortune, que les autres *Indiens* s'étoient chargés de

conduire par la *Rivière espagnole*. Enfin, après deux mois d'attente, je m'embarquai sur le vaisseau nommé le *Chêne Royal*, et j'arrivai à New-Yorck, où je remis au général Clinton mes dépêches tardives dans l'état le plus délabré.

LETTRE

de Julie de Mersan *à* Émilie de Beaumont.

Ma chère Émilie,

As-tu donc oublié la parole que tu m'avois donnée, de venir nous trouver à la campagne aux premiers jours du printemps? Peut-être les gens de la ville imaginent-ils qu'il n'est pas encore de retour? Je conçois cette méprise. Il n'est que le soleil qui puisse les en avertir; et ils se tiennent toujours si claquemurés dans leurs appartemens, qu'ils ne songent guère à le consulter. Pour nous, nous jouissons déjà de ses faveurs. La campagne, si triste pendant quelques mois, a repris

tous ses charmes. Les arbres ont secoué les frimas qui les enveloppoient, pour revêtir leurs habits de verdure. Les oiseaux revenus en foule de tous les côtés, forment les plus agréables concerts, en cachant leurs nids sous l'épaisseur du feuillage Que fais-tu donc à la ville? Quand tu passerois la journée à respirer de ta fenêtre l'air doux qui se fait sentir, croirois-tu jouir du printemps? Lève les yeux, tourne-les autour de toi, que vois-tu? Un ciel obscurci par la fumée, des rues fangeuses, les mêmes objets que tu as vus dans la triste saison. Les toits, il est vrai, ne sont plus couverts de glaçons et de neige; mais comme le soleil pâlit sur vos sombres ardoises! Vois-tu, comme moi ses rayons naissans se jouer avec les feuilles agitées, qu'ils colorent de pourpre et d'or? Le vois-tu perler un moment la rosée avant de la dissiper, et tout-à-coup inonder un vaste horizon d'un torrent de lumière? Je veux croire que vos paresseux, retenus si long-temps au coin de leurs foyers, commencent à se hasarder dans les rues, tout grelotans encore du froid qu'ils ont senti; mais regarde-les bien, tu les trouveras vieillis d'un hiver. Ici, au *contraire*, tout semble ra-

jeuni. Les ruisseaux ont nettoyé leurs e
bourbeuses, les prairies s'émaillent de fle
nouvelles, l'aubépine qui blanchit, tap
tous les chemins; il n'est pas jusqu'au p
vieux espalier qui ne se pare de bouqu
pour déguiser son grand âge. Tout par
comme nous, dans la fraîcheur de la j
nesse. Quel plaisir, après le morne sile
qui régnoit dans la nature, d'entendre
bêlemens des troupeaux qu'on voit gra
sur le penchant des collines, et les cris
joie des enfans qui se répandent dan
campagne pour sarcler les bleds, ou p
essayer leurs forces au labourage! No
maison est bâtie sur une hauteur, expo
aux premiers traits du soleil. Je pourro
de mon lit, attendre sa visite; mais j'ai
mieux me lever avec l'aurore, pour
offrir moi-même mon hommage sur le so
met du coteau, et j'y reviens le soir p
lui faire mes adieux à son coucher. Ce sp
tacle magnifique est toujours nouveau p
moi. Voilà, ma chère Emilie, un petit
tail des plaisirs que je goûte; mais je s
qu'il me manque une amie pour les par
ger. Hâte-toi donc de venir. Ne crois pas q
ce temps soit perdu pour ton instructi

J'apprends ici tous les jours mille choses que je me trouve bien honteuse d'avoir ignoré jusqu'à présent. Je suis sûre que nos petits talens y gagneront aussi. Les doux chants du rossignol nous engageront à cultiver avec plus de soin notre voix. Les agneaux qui bondissent autour de leurs mères, nous feront chercher à mettre dans nos mouvemens leur aisance, leur grace et leur légèreté, tandis que les charmans paysages, qui se varient à chaque pas, nous feront exercer nos crayons pour les représenter comme la nature. Notre vanité sera peut-être humiliée par ces rivaux; mais ils n'en sont point orgueilleux, et on leur pardonne. Tâche d'engager ta maman à venir avec toi. Nous vous attendons l'une et l'autre avec la plus vive impatience. Adieu, ma chère Emilie. Du moment où je compterai que ma lettre peut être parvenue dans tes mains, j'irai me poster au bout de l'avenue pour te voir venir. Il seroit fort mal à toi de m'y laisser long-temps gémir avec les tourterelles. Adieu encore une fois. Je t'embrasse de toute l'amitié que je t'ai vouée pour la vie.

JULIE DE MERSAN.

Réponse d'Émilie de Beaumont à Julie de Mersan.

Je n'ai pas oublié, ma chère Julie, la promesse que tu me rappelles ; et si je ne l'ai pas remplie, je suis sûre, lorsque je t'en aurai dit la raison, que tu ne me croiras plus si digne de tes reproches. J'ai mieux aimé te paroître les mériter par mon silence, que de porter mes inquiétudes dans ton cœur. Je m'empresse de t'en faire part aujourd'hui qu'elles sont dissipées. Tu sais avec quelle tendresse j'aime ma digne maman. Eh bien! ma chère amie, je me suis vue presque sur le point d'en être séparée pour jamais ; et ce n'est qu'en frémissant encore que je songe au danger que j'ai couru. Depuis la perte de mon papa, j'avois toujours vu décliner sa santé : mais je me flattois que le séjour de la campagne, les amitiés de ta maman, la douceur de me voir heureuse dans ta société, pourroient la distraire un peu de sa douleur, et rétablir ses forces. C'est dans cette espérance que je te parlois avec tant de joie cet hiver de nos plaisirs du printemps. Les premiers instans de cette charmante saison

avoient réveillé dans mon esprit les idées les plus riantes. Je m'occupois l'autre jour de mes préparatifs, et maman secondoit mon ardeur de toute sa complaisance, lorsqu'en faisant elle-même ses paquets, le recueil des lettres qu'elle a conservées de mon père tomba sous sa main. C'étoit le soir. Elle me renvoya, pour pouvoir les relire en silence. J'ai su depuis qu'elle y avoit passé toute la nuit. Il faut que cette lecture lui eût causé des émotions bien fortes, puisque le lendemain au matin la fièvre se déclara avec la plus grande violence, et la réduisit en deux jours à la dernière extrémité. Juge de ce que j'ai dû souffrir, en la voyant dans un délire continuel, en l'entendant prononcer, d'une voix éteinte, le nom chéri de mon papa. Je tremblois à chaque instant qu'elle ne me fût ravie comme lui. Que serois-je devenue sur la terre, privée de cette chère maman, qui paroît ne tenir plus à la vie que par son amour pour moi? Ses bontés m'avoient toujours pénétrée; mais en ce moment combien j'ai senti s'accroître ma tendresse et ma reconnoissance! Quoique son état la rendît insensible à mes soins, je me plaisois à ces tristes devoirs, comme si elle m'en eût payée

par ses caresses. Il me sembloit q
papa, dont l'image se peignoit si vi
à mon souvenir, m'en remercioit p
Je ne l'ai pas quittée une seule mi
je jouis aujourd'hui de sa convalesc
ne puis te dire combien cette révo
développé de sentimens dans mo
Je sens que les noms de mère et
ont pris encore pour moi une douce
velle. Tout ce qui me retrace les
liens de la nature, excite en mon
mouvemens plus affectueux. J'en
une épreuve qui restera long-temps
mémoire. Maman me mena passer la
à la campagne, chez madame De***
avoit témoigné, pendant sa maladie
vif intérêt. J'avois toujours entend
de cette dame avec des expressions t
tes d'attachement et de considératio
la légèreté de mon âge m'avoit emp
faire des remarques bien suivies sur
ractère. Je résolus de l'étudier avec
soin. Nous la trouvâmes, à notre
au milieu de vingt personnes, dont
lui étoient unies par l'amitié, et les
simples connoissances, en liaison d
avec son mari. Sa physionomie toujc

mée par le sourire de la candeur et de la beauté, mettoit les étrangers mêmes à leur aise avec elle. J'admirois comme elle savoit tenir tour-à-tour à chacun le langage qui lui convenoit, n'oublier personne dans cette foule, et parmi tant de soins embarrassans, veiller encore sur sa jeune famille, sans avoir l'air de s'en occuper. Le soir, quand la compagnie se retira, maman se rendit aux aimables instances que lui fit son amie pour jouir plus long-temps du plaisir de se retrouver avec elle. Madame De*** venoit de recevoir d'heureuses nouvelles de deux de ses fils qui voyagent dans l'étranger. Son mari revenoit le même jour d'un petit voyage dans la province. Ces deux circonstances mettoient son cœur dans une situation délicieuse; et son bonheur se peignoit également par le sourire errant sur ses lèvres, et par les douces larmes qui rouloient dans ses yeux. Il sembloit que cette ame aimante craignît de jouir seule en elle-même et voulût se répandre dans tout ce qui l'environnoit, pour l'associer à sa joie. Le charme en étoit si doux, qu'on s'en laissoit pénétrer comme d'une félicité personnelle. Sa sensibilité produisoit le même effet que l'aspect

touchant d'une belle soirée, où la nat
plaît à verser dans tous les cœurs l
cheur qu'elle respire. Une gaîté vive
gère succéda bientôt à son premier
drissement. De ce ton noble, de ce car
de sagesse et d'élévation, si naturel
idées, et qu'elle avoit su soutenir ave
d'avantage dans la conversation géné
l'après-midi, je la vis descendre a
même grace au badinage le plus affal
à la familiarité la plus intime. Mama
touchée de la part affectueuse qu'e
voyoit prendre au retour de sa san
l'étois aussi des témoignages flatteurs
tié que je recevois de sa bouche; mai
sais où elle trouvoit le secret de nous
encore plus sensibles à ses propres jo
ces. Tantôt par des caresses, elle anir
fille à déployer devant son père les no
talens acquis en son absence; tantôt pa
génieuses agaceries elle lutinoit l'e
ment et la vivacité de son esprit p
faire jaillir mille traits pleins de se
délicatesse. Aimable coquetterie de l
dresse maternelle, qui cherches à pa
enfans de toutes leurs graces aux yeu
père enchanté, pour le rendre à son to

cher à ses enfans, par l'accroissement de son amour, que tu seyois bien à cette ame naïve et pure, si étrangère à tout autre artifice! Le reste de la soirée se passa en divers petits jeux, auxquels je pris plus d'intérêt que dans toute autre maison, parce qu'ailleurs ils ne paroissent qu'une ressource contre l'ennui, au lieu que la gaîté, l'esprit et la cordialité dont madame De*** les assaisonne, les transforment près d'elle en de véritables plaisirs. Bientôt arriva le moment de retourner à la ville; et je t'avoue que ce ne fut pas sans me causer de vifs regrets. A peine étions-nous remontées en voiture: O maman, m'écriai-je, en me jetant à son cou, que je vous remercie de m'avoir rendu témoin du bonheur de cette honorable famille! Je sens que je vais vous en aimer davantage. — Tu vois, mon Emilie, me répondit-elle, en me pressant tendrement sur son sein, combien les douceurs de la nature et de l'amitié sont au-dessus de tous les autres plaisirs! La même impression est restée dans mon cœur; et je l'éprouve toutes les fois que je me trouve auprès de ma digne amie. Je ne la quitte jamais, sans me sentir plus portée à pratiquer mes devoirs, et plus instruite,

[redacted]

par son exemple, des moyens d'y réussir. — Ah ! maman, qu'ils sont délicieux, et qu'ils paroissent faciles, de la manière dont madame De*** les remplit ! Il me semble qu'il suffiroit à toutes les femmes de la voir pendant un seul jour, pour rechercher le même bonheur. — Il est vrai, ma fille ; tel est le charme de la vraie vertu, qu'à son aspect toutes les ames honnêtes sentent le plus doux penchant à la suivre. Mais la plupart sont bientôt rebutées par quelques difficultés dont elles s'épouvantent, faute d'une assez grande solidité dans leurs principes. Madame De*** a eu le courage de se former les siens dans sa première jeunesse, pour ne plus s'en écarter le reste de sa vie. Avec tous les agrémens qui pouvoient la faire briller dans le monde, une fortune capable de fournir à ses dissipations, et malgré les exemples dont il lui auroit été facile de s'autoriser, elle a senti, de bonne heure, que l'estime d'elle-même, celle de son époux, de sa famille et de ses amis étoient d'un prix plus flatteur pour une ame telle que la sienne. Toutes ses pensées, toutes ses actions ont été rapportées à cette résolution vertueuse. Ses efforts lui sont devenus chaque jour plus

faciles, et leur succès a commencé sa récompense. A mesure qu'elle en a goûté davantage la douceur, elle a senti plus vivement la crainte de la perdre, si elle se démentoit un seul instant. Dès-lors son courage ne s'est effrayé d'aucun travail. Tous ses enfans ont été nourris sur son sein. Ils n'ont été malades que dans ses bras. Elle a formé leurs premières idées et leurs premiers sentimens; sans cesse elle a veillé sur les moindres détails de leur éducation; elle n'est encore aujourd'hui occupée que de leur bonheur, au prix de tous les sacrifices qu'il pourroit en coûter à sa généreuse tendresse. C'est du calme, où tant de satisfactions intérieures entretiennent son ame au milieu de son activité, que naissent cet enjouement, cet air serein, et cette candeur qui intéressent au premier regard. Certaine de trouver toujours dans les autres la bienveillance et le respect, comme elle ne trouve en elle-même rien qui ne soit digne de ses sentimens, il lui suffiroit de s'abandonner aux mouvemens de son ame pour être sûre de charmer. A ces moyens naturels, elle a su réunir tous ceux que peut donner une raison cultivée par la réflexion, la lecture et l'expérience. Il semble que rien

ne soit hors de la portée de ses lumières, comme rien n'est étranger à ses affections. Son entretien vous touche autant qu'il vous instruit. On diroit que toutes ses idées passent par son cœur, pour s'y revêtir de l'expression d'un sentiment noble et délicat. Une égalité d'humeur inaltérable, une amabilité toujours nouvelle, captivant son époux par les liens les plus chers, ne lui laissent jamais desirer d'autres délassemens de ses travaux. Eh ! quel spectacle étranger pourroit l'intéresser autant que celui de sa maison, lorsqu'il voit ses amis fatigués des scènes bruyantes du monde, venir chercher les plaisirs qu'elles n'ont pu leur donner, dans cet asyle de la paix et de l'honneur? L'air pur qu'on y respire, le ton de franchise et de liberté décente qu'on y trouve établis, disposent les cœurs à s'ouvrir, après les avoir pénétrés de sentimens honnêtes. On s'y trouve en sûreté contre les autres et contre soi-même, comme dans un temple, où tout inspire le respect et l'amour d'une divinité bienfaisante, que l'on craindroit d'offenser même dans le secret de sa pensée. Au lieu des jalousies et des prétentions qui divisent les autres femmes, celles qu'elle a su choisir

pour sa société, ne sentent, en sa présence, que le desir de mériter de plus en plus son estime ; et ce besoin commun les attachant l'une à l'autre par de nouveaux nœuds, les porte toutes ensemble vers elle par la reconnoissance et par l'amitié. Ainsi tout conspire à lui faire goûter le bonheur le plus touchant pour une ame sensible. Heureuse épouse, heureuse mère, heureuse amie, tout ce qui l'environne lui forme un empire, où chacun lui donne son cœur à gouverner pour le remplir du sentiment et de l'émulation de ses vertus.

Malgré le transport rapide avec lequel maman me traçoit ce portrait, il fit sur moi une impression si forte, que je l'ai retrouvé ce matin tout entier dans mon souvenir. Je me hâte de te l'envoyer, en te priant de le présenter à ta mère. Je t'avoue que je voudrois le voir entre les mains de tous les honnêtes gens. Il me semble qu'on devroit cet hommage public à la vertu, de peindre les plaisirs qu'elle donne, pour encourager ceux qui la pratiquent, et attirer les autres dans son sein par l'espoir du même bonheur. La seule personne à qui je voudrois pouvoir le dérober, est madame De***, de peur de

blesser sa modestie, si toutefois cette même modestie lui permettoit de s'y reconnoître. Ses amis seuls seroient frappés de la ressemblance, et me sauroient gré de leur avoir retracé les sentimens qu'ils ont tous dans le cœur. Les gens de bien m'applaudiroient aussi d'avoir montré, par un exemple vivant, que la vertu n'est point étrangère sur la terre; qu'elle peut s'allier au caractère le plus aimable, et jouir de la félicité la plus pure que l'homme soit en état de goûter.

Pour nous, ma chère amie, qui avons le bonheur de trouver les mêmes principes dans nos parens, profitons de ce nouvel exemple pour nous animer à marcher sur leurs traces. Nous sommes dans cet âge heureux où nos instructions et nos exercices sont autant de plaisirs; où nos premiers devoirs sont de suivre le doux penchant de la tendresse et de la reconnoissance pour ceux qui nous ont donné la vie, et qui n'aspirent qu'à l'embellir par les talens et les vertus. Joignons à ces sentimens ceux de l'amitié qui nous unit. Elle est née dans notre enfance; nous allons la renouveler à la campagne, et dans la saison la plus riante de l'année. Toutes ces circonstances ne doivent-elles pas lui donner une

force et une délicatesse qui en étendent la durée et les agrémens sur tous nos jours? Elle t'a fait partager la peine que j'ai ressentie de notre séparation, qu'elle te fasse partager la joie à laquelle mon cœur seul ne sauroit suffire, d'aller recevoir, à la fin de la semaine, tes embrassemens.

ÉMILIE DE BEAUMONT.

L'INCONSTANT.

ZÉPHIRIN de Saint-Leger étoit né avec une mémoire facile, un esprit vif et pénétrant, une imagination souple, active et féconde. La fortune sembloit promettre de couronner de si belles espérances, en lui donnant des parens dont le plus tendre desir étoit de cultiver, dans leur fils, les heureuses dispositions qu'il tenoit de la Nature. Une promptitude extrême à saisir les élémens des premières connoissances l'avoit avancé de très-bonne heure; et il brûloit déjà de joindre des talens agréables à son instruction.

Un jour qu'il étoit allé voir un de ses ca-

marades, il le trouva occupé à dessiner une tête romaine, dont le grand caractère le frappa vivement. A mesure que son ami en formoit les traits sur son dessin, Zéphirin les sentoit s'animer dans son imagination. La vue de quelques morceaux du même genre, dont le cabinet étoit tapissé, acheva de le pénétrer d'un enthousiasme tel que Raphaël dut le sentir la première fois qu'on lui donna des crayons.

Il revint en courant au logis; et ayant rencontré son père sur l'escalier, il se jeta à son cou, en le priant de redescendre, pour aller tout de suite lui chercher un maître de dessin. Son père enchanté de l'ardeur qu'il témoignoit, se rendit sans peine à ses instances. Ils allèrent ensemble chez le plus célèbre. Zéphirin auroit bien voulu que le maître eût abandonné tous ses élèves pour ne s'occuper que de lui seul depuis le matin jusqu'au soir. Comme il ne put le décider à ce sacrifice, il insista du moins pour que la leçon fût de deux grandes heures par jour. Il ne pouvoit concevoir comment on n'employoit pas chaque instant de sa vie entière à cultiver un art si plein de génie.

Son maître ne devoit venir que le lende-

n. Je ne vous dirai pas combien il avoit
é de figures avant la fin de la soirée.
s ses cahiers étoient déjà couverts de
s de caractère. Vous lui pardonnerez
doute, de n'y avoir pas mis, du pre-
r coup, cette correction qui décèle une
ue pratique. Il y avoit par exemple un
d œil pour répondre à un petit. Le nez
oit quelquefois du milieu du front, et
ille venoit écouter la bouche, ou la bou-
alloit mordre l'oreille à travers la ron-
: de la joue : mais à ces petits défauts
, son trait avoit toute la pureté qu'on
voit en attendre.
avoit préparé lui-même un cahier énor-
du plus grand papier qu'on eût trouvé
s la ville. Bientôt cet espace se trou-
rop étroit pour loger le nombre d'yeux,
eilles, de bras et de jambes qu'il figu-
sous la direction de son maître. L'Hô-
les Invalides y auroittrouvé d'excellens
lèles pour se remonter de tous les mem-
: qui manquent à ses respectables ha-
ns. Son impatience naturelle étoit un
contrariée par la monotonie de ces pre-
res études auxquelles on le tenoit ri-
:eusement asservi dans ses leçons, pour

assurer sa main. Aussi, dès qu'il étoit seul s'affranchissoit-il de la lenteur de cette marche, en cherchant déjà, dans ses idées, à former de grands tableaux. On venoit de recrépir les murs du grenier, il imagina d'y retracer l'histoire romaine, dont il avoit achevé la lecture. En effet, au bout de huit jours, il eut charbonné une très-belle suite de têtes de tribuns, de bustes de consuls, de dictateurs en pied, d'empereurs à cheval; et je ne doute pas que si les noms eussent été sous les figures pour les rendre tout-à-fait ressemblantes, un antiquaire n'eût trouvé le secret de composer sur cette galerie une foule de mémoires fort intéressans.

Il se proposoit de tracer, dans le même esprit, les progrès de l'histoire de notre monarchie, lorsqu'il trouva un jour son ouvrage effacé par les domestiques, qui prétendoient que ces héros romains faisoient peur aux chats, et n'intimidoient point les souris. Cette infortune avoit un peu ralenti son penchant : le dépit de se voir encore si loin de son ami, qu'il s'étoit flatté de surpasser dès les premieres tentatives, aliéna encore plus son goût. Il craignit bien-

tôt de salir ses doigts avec son crayon, et d'ébrécher son canif à le tailler. Son maître qui avoit eu d'abord tant de peine à modérer son ardeur, en éprouvoit maintenant bien davantage à la faire renaître. En vain il lui racontoit les effets merveilleux de la peinture, et les anecdotes intéressantes de la vie des grands artistes. Il lui avoit amené un jeune élève qui revenoit de Rome, pour l'entretenir des superbes tableaux qu'il avoit étudiés en Italie. Celui-ci, en exprimant son admiration, employoit des mots italiens, selon qu'ils lui sembloient plus prompts, ou plus heureux pour rendre sa pensée. Ces sons nouveaux pour l'oreille de Zéphirin, l'eurent à peine frappé, qu'il jugea tout de suite qu'il étoit bien plus agréable de parler une langue vivante, que de faire des têtes qui, tout expressives qu'elles fussent, ne parleroient jamais. Il courut faire part de cette réflexion à son père, qui le vit, avec peine, renoncer à un talent agréable, qu'il avoit desiré avec tant de passion; mais il ne voulut point contrarier ce nouveau goût; et le jour d'après, Zéphirin eut un maître de langue italienne pour remplacer le maître de dessin.

Je lui dois publiquement cette justice, que ses progrès furent, dans les premiers jours, aussi soutenus que sa constance Toutes les difficultés de la grammaire cédoient à la facilité de sa pénétration. Il raffoloit d'un langage si plein de douceur et d'harmonie. On l'entendoit sans cesse le parler à tous les gens de la maison, sans s'inquiéter s'ils pourroient le comprendre. Il appeloit *Vostra Signoria* la cuisinière, et *Cor mio* le portier. La traduction italienne de Télémaque commençoit à lui devenir presqu'aussi familière que l'original. En cherchant un livre plus difficile dans la bibliothèque de son papa, un Don Quichotte espagnol lui tomba sous la main. Don Quichotte! l'ami de ses premières lectures! Oh! quel plaisir de pouvoir goûter les admirables proverbes de son naïf écuyer, assaisonnés de tout le sel de leur langue naturelle! Les graves discours de Mentor valoient-ils les plaisantes reparties de Sancho? Et Calypso abandonnée par Ulysse, malgré les plaisirs de son île enchantée, pouvoit-elle inspirer autant d'intérêt que l'incomparable Dulcinée, pour qui son amant alloit conquérir des royaumes? Cette en-

treprise demandoit du courage. Il falloit sans cesse batailler contre des mots inconnus, comme le chevalier de la Triste-figure contre les troupeaux et les moulins. Il se tira cependant avec autant de gloire que lui de cette première campagne. Mais, vous le dirai-je ? avant la seconde sortie du Héros de la Manche, Zéphirin étoit déjà sorti de l'espagnol pour entrer dans l'anglois, qu'il abandonna bientôt pour l'allemand. En sorte qu'au bout de l'année, il parloit déjà quatre langues vivantes ; mais si peu de chacune, et les mêlant de telle façon dans ses discours, qu'il auroit fallu lui composer un auditoire de députés de ces quatre nations, pour s'interpréter l'un à 'autre ce que chacun auroit pu saisir par unbeaux dans le décousu de ses périodes.

L'adresse dans les exercices du corps, mble prêter un nouveau charme à la culre de l'esprit ; et les connoissances les plus ndues ne peuvent, aux yeux de la soté, faire pardonner les gaucheries. Zé-in en avoit fait une épreuve assez dés-able. On avoit donné un petit bal le de la fête de son papa, où, malgré son ition, il avoit brouillé toutes les dan-

ses. Il voulut s'instruire à y figurer suivan les principes de l'art. Mais à peine com mençoit-on à lui montrer les pas du me nuet, que les entrechats lui tournèren la tête. Ce qu'il desiroit le plus vivemen d'apprendre dans chaque leçon, étoit pré cisément ce qu'on ne devoit pas encore lu enseigner. Toujours avide de ce qu'il igno roit, et mécontent de ce qu'il avoit appri: rien ne pouvoit s'arranger dans sa mémoire Il s'avisoit quelquefois de vouloir faire de *chassés* dans les rondes. Un rigaudon n lui coûtoit rien à figurer pour un pas gra ve, ni un balancé, quand il étoit questio du moulinet; et il n'avoit jamais besoin qu le violon changeât d'air pour commencer à lui seul un *pot pourri* : ce qui le rendoi insupportable aux jeunes demoiselles.

Pour se remettre un peu dans leur es prit, il mit dans le sien d'apprendre la mu sique, afin de pouvoir les accompagner dan leur chant, ou à leur clavecin. Mais pa quel instrument commencer? A l'en croire rien n'étoit si aisé que de s'exercer sur tou à la fois. Néanmoins son père ne jugea pa à propos d'en risquer l'épreuve, et ne lui laissa que la liberté de choisir. Au milieu de

ses incertitudes, il crut devoir prendre par forme d'essai, le violon; et il ne se décida pour la flûte que six mois après, lorsqu'il commençoit passablement à connoître son manche, et à manier légèrement son archet.

Cependant l'instabilité de ses idées, et l'inconstance de ses goûts, donnoient de vives alarmes à son père, quoique l'aveuglement d'un cœur paternel ne lui fît attribuer ces défauts qu'à la seule jeunesse de son fils. Dans la vue d'en avancer plus promptement la maturité, par l'observation et l'expérience, il résolut de lui faire visiter une partie de l'Europe. Zéphirin ne demandoit pas mieux que de se déplacer. Les relations des voyageurs avoient toujours été sa lecture favorite; et son imagination l'avoit mille fois transporté dans les contrées qu'ils avoient parcourues. Le récit que je lui avois fait, à mon retour d'Angleterre, de l'accueil gracieux que j'y avois reçu, les tableaux, que je me plaisois, par reconnoissance, à lui retracer de ce pays célèbre par sa culture, ses fabriques et son commerce, où *l'on jouit du spectacle* si touchant de voir tou*tes les vertus* royales et humaines assises sur

le trône, avec la beauté, la jeunesse et les graces à l'entour; les lettres que je lui offrois pour mes dignes amis, Mde. de la Fite, MM. de Luc, Wilkes et Hutton, et la famille de Burney (1), si favorisée de la nature par la réunion des qualités aimables et des grands talens; enfin, les vœux ardens qu'il m'entendoit former pour voir cette nation et la nôtre, unies aujourd'hui par la paix, ajouter à ces noeuds une étroite alliance, pour s'enrichir mutuellement par un libre échange de leurs productions et de leurs lumières, et forcer au repos par l'image de leur bonheur autant que par la terreur de leurs forces, le reste de la terre; toutes

---

(1) On ne sera peut-être pas fâché d'apprendre que la maison habitée autrefois par Newton, et dans laquelle on voit encore son observatoire, est occupée aujourd'hui par miss Burney, auteur d'*Evelina* et de *Cecilia*. Cette demeure semble être le temple du génie, d'où, après nous avoir éclairés sur les mystères des grands mouvemens de l'univers, il revient après cent ans nous éclairer d'une aussi vive lumière sur les mouvemens les plus profonds du cœur humain.

M. le docteur Burney, père de miss Burney, est connu de toute l'Europe savante, par une excellente *Histoire de la Musique ancienne et moderne*, où *les agrémens* du style et l'intérêt des anecdotes se trouvent réunis à des idées ingénieuses et à des vues utiles.

ces peintures et ces sentimens, enflammant son enthousiasme naturel, lui firent desirer de commencer par cette île fameuse le cours de ses voyages ; et ce fut avec une joie difficile à vous exprimer, qu'il vit arriver le moment fixé pour son départ, sous la conduite d'un gouverneur aussi sage que plein de dévouement pour sa famille.

Il faudroit avoir parcouru ces belles routes du comté de Kent, semées de jolis villages, et bordées de terres en riche culture, ou de jardins délicieux, pour se former une idée de l'impression que cette vue produisit sur notre jeune voyageur. La rapidité de ses pensées ne pouvoit suffire à tout ce qui le frappoit dans cette succession de tableaux intéressans. Le noble spectacle du travail et de l'industrie élevoit son esprit, autant que les douces images de l'aisance et de la fertilité attendrissoit son ame. Une extase continue le conduisit jusqu'aux portes de Londres, où il entra vers la nuit, pour jouir d'un coup-d'œil encore plus ravissant pour son âge, dans le concours nombreux du peuple, la largeur imposante des rues, et l'éclat de leur illumination. Il employa les premiers *jours après* son arrivée à par-

courir les différens quartiers de cette ville superbe. La magnificence des places publiques qui l'embellissent à l'une de ses extrémités, la multitude innombrable de vaisseaux rassemblés à l'autre sur la rivière majestueuse dont elle est baignée, la masse fière des ponts qui la traversent, pour aboutir à des dehors d'un aspect enchanteur; dans l'intérieur, la décoration brillante des boutiques, ces larges trottoirs, où vous rencontrez toujours en foule, autour de vous, les deux objets les plus intéressans de la nature animée, de beaux enfans et de belles femmes, parés de la fraîcheur et de la propreté d'un habillement simple, mais élégant ; quelles sensations toutes ces beautés réunies durent produire, dans leur premier effet, sur une ame ardente, et facile à s'exalter, puisqu'elles ont été pendant plus d'un an le sujet continuel de mon admiration, et qu'elles se représentent encore sous des couleurs si vives à mon souvenir !

Leur impression ne fut pas d'une si longue durée sur Zéphirin. Son avide curiosité une fois satisfaite, il n'éprouva plus que de la langueur et de la satiété. Son gouverneur s'en apperçut, et lui proposa de visi-

ter les endroits les plus remarquables des provinces. Zéphirin, dans l'excès de sa joie, ne lui répondit qu'en le pressant d'envoyer arrêter des chevaux de poste pour le lendemain.

Je ne les suivrai point dans toute l'étendue de leur course, de peur de vous fatiguer. Je ne m'arrêterai un instant avec eux qu'à Richmond et à Windsor, parce que ces deux noms seront un jour précieux à votre mémoire, par les vers admirables qu'ils inspirèrent à deux grands poètes (Thomson et Pope) qui les ont célébrés. Ils ont encore un charme de plus pour la mienne; en me rappelant un bon roi, l'ami éclairé de toutes les sciences et de tous les arts, qui a formé les rians jardins du premier de ces beaux lieux, et une reine auguste, qui passe la plus grande partie de l'année dans le second, occupée à couronner, par sa tendresse, la félicité de son époux, et à mériter, par ses soins maternels, par ses vertus, et sa bienfaisance, les adorations de ses enfans, et de tout un peuple qui sait apprécier le bonheur de la posséder.

Des tableaux aussi intéressans que ceux qui avoient tant charmé Zéphirin dès son

arrivée, se retraçoient bien toujours dev
lui : par-tout il retrouvoit des objets a
dignes de remplir son esprit que de ca
ver ses regards ; mais il étoit dans son gé
de ne desirer jamais que ce qui étoit hor
sa portée, et de ne se plaire que dans
lieux dont il étoit éloigné. Ce qui l'oc
poit le plus vivement en Angleterre, ét
ainsi qu'il s'extasioit à la nommer, la
leste Italie. Il n'avoit cherché que le c
tole au milieu de la tour de Londres
poursuivoit maintenant la Calabre dan
comté de Cornouaille. Son gouverneur a
épuisé toutes sortes de moyens pour le
rir de cette inquiétude : il craignit bie
que son élève ne gagnât à ces remèdes
la consomption, et il appuya ses insta
auprès de son père, pour en obtenir la
mission de courir après cette Italie, le
nier terme de ses voeux, comme autr
de ceux des Troyens fugitifs.

A l'exception de la traversée du Pas
Calais, toutes les courses de Zéphirin
toient faites sur la terre-ferme, et il y a
près de deux mois qu'il arpentoit les gr
chemins. C'en étoit assez pour que les v
ges ne lui présentassent plus d'agrémen

dans la navigation. Son gouverneur fondant quelques espérances sur cette épreuve pour dompter un peu son caractère, feignit de trouver autant de raison que lui dans cette nouvelle fantaisie ; et ils s'embarquèrent ensemble sur un vaisseau qui faisoit voile vers la Toscane.

Zéphirin passa le premier jour sur le tillac, sans pouvoir détacher ses yeux de la mer, dont les vagues mollement agitées, sembloient venir se jouer autour de son navire. Le lendemain il étoit encore si fier à ses propres yeux d'avoir osé tenter cette expédition, que l'orgueil de son courage le soutint assez bien contre les premières surprises de l'ennui. Mais dès le troisième jour, et le profond ravissement où l'avoient plongé les beautés de la mer, et son enthousiasme de lui-même l'abandonnèrent. Il ne sentit que les dégoûts de son entreprise ; il appeloit la terre de tous les cris de son cœur. Malheureusement elle se trouvoit alors trop éloignée pour se prêter à son caprice ; et ceux de l'Océan, un peu plus respectables que les siens, étoient les seuls dont s'occupoient les matelots. Il lui fallut donc prendre patience, *ou plutôt* s'impatienter

de toutes les manières, jusqu'au débarquement.

Heureux pouvoir de l'imagination, qui, dans les doux prestiges de l'espérance, nous dérobe le souvenir de nos maux! Zéphirin oublia tous les siens sur le rivage. Il venoit enfin de l'aborder, cette contrée fameuse, trésor de toutes les richesses de la nature et des arts. Après deux jours de repos à Livourne, il partit pour Florence. Il savoit que la superbe galerie de cette ville y prolongeoit involontairement le séjour des voyageurs. On lui montroit des curieux qu'elle retenoit depuis six mois, en dépit des belles résolutions qu'ils formoient chaque jour de s'en arracher. Une telle conduite ne lui parut pas si étrange au premier coup-d'œil qu'il jeta sur cette superbe collection de chefs-d'œuvre. Peut-être même auroit-il conservé cette opinion jusqu'au bout de la galerie, sans l'image qui vint tout-à-coup s'offrir à son esprit de Saint-Pierre de Rome, et de la bibliothèque du Vatican. Ces deux objets le tourmentèrent toute la journée, en s'agrandissant sans mesure dans sa tête. Afin de savoir au juste à quoi s'en tenir sur leurs dimensions, il pressa, dès le soir, son gou-

verneur d'aller les vérifier eux-mêmes. Qu'on ne me parle point de ces observateurs éternels, auxquels un siècle pourroit à peine suffire pour l'examen de chaque merveille. Zéphirin, au bout de trois jours, étoit sûr de n'avoir laissé rien échapper de tout ce qu'il y a de remarquable dans l'ancienne capitale du monde; encore avoit-il trouvé dans les intervalles, le temps d'arranger fort proprement sa valise pour Naples, où il brûloit déjà de se rendre. Ce n'étoient point cependant les beautés particulières de cette ville qui tentoient le plus vivement sa curiosité. Il avoit traversé tant de cités magnifiques depuis quelque temps; mais toutes celles qu'il avoit vues jusqu'alors, étoient élevées sur le niveau de la terre. Herculanum et Pompéïa se trouvoient au contraire ensevelies dans ses entrailles. Des villes souterraines étoient désormais les seules qui pussent l'intéresser. La fécondité romanesque de son imagination lui faisoit arranger de mille manières l'événement terrible qui les avoit réduites à cet état. Il fut surpris, en y descendant, de s'être passionné pour un amas de ruines et de décombres; car il n'y vit alors rien de plus,

malgré les beaux restes que le temps en conservés. Un autre auroit au moins trou quelque motif de consolation, en admira à Naples un des plus beaux ports de l'Eı rope. Mais Zéphirin ne pouvoit le voir, saı lui opposer aussi-tôt dans sa pensée les por d'Amsterdam, de Bordeaux et de Constant nople à qui l'éloignement faisoit prendre l'a vantage dans ses comparaisons. Quant à cetı montagne brûlante qui domine la ville, qui ajoute tant d'intérêt à sa situation pit toresque, en la menaçant sans cesse de l couvrir des cendres et des feux qu'elle vo mit, n'étoit-il pas reconnu, de l'aveu d tous les voyageurs, que l'Etna l'emporte d beaucoup sur le Vésuve? Et les suites dé sastreuses de sa dernière éruption ne réunis soient-elles pas sur lui seul tous les senti- mens divers d'admiration et d'effroi qu'un volcan peut exciter? Ainsi, dans cette bell contrée qu'il avoit si vivement desiré de par courir, Zéphirin n'avoit plus qu'une seul ville dont l'aspect pût le dédommager des fatigues de son voyage. C'étoit la singulièr Venise, s'élevant du sein des lagunes ave ses cinq cents ponts, ses canaux et ses gon- doles. Il est vrai que pour y parvenir, il lu

falloit traverser l'Italie dans presque toute sa longueur; mais son imagination, dont l'audace applanissoit tous les obstacles, le servoit aussi bien par sa mobilité pour rapprocher toutes les distances; et il ne prit que le temps de faire son paquet, pour fixer le moment de se mettre en route vers l'état vénitien.

Je crains, mes chers amis, que vous n'ayez peut-être déjà soupçonné son gouverneur d'une coupable complaisance, en le voyant céder avec tant de foiblesse à toutes les boutades de son élève. Je me vois réduit, pour le justifier, à vous révéler ici un secret de famille, dans la confiance que je prends en votre discrétion.

Pendant tout le cours de ses voyages, Zéphirin avoit écrit régulièrement à son père; et celui-ci avoit toujours remarqué que ses letres étoient pleines d'expressions de dégoût au sujet des lieux d'où elles étoient datées, et d'enthousiasme pour ceux qu'il étoit prêt à visiter. De cette manière, il étoit clair que chaque pays, après lui avoir présenté de loin des espérances agréables, ne lui avoit offert, pendant le séjour, que des sujets de mécontentement et d'ennui. Ces observations join-

tes à celles qui venoient de la part du gouverneur, et qui en confirmoient la justesse, ainsi que vous seriez prêts sans doute à le témoigner vous-mêmes, d'après ce que vous venez de lire, lui donnèrent à juger que son fils n'étoit pas d'un caractère, ou dans une disposition propres à lui faire recueillir un grand fruit de ses voyages. Cependant il ne vouloit point, en le rappelant brusquement auprès de sa personne, lui fournir le prétexte de se plaindre un jour que ce rappel eût fait manquer l'objet d'instruction qu'on s'étoit proposé. Seulement il avoit recommandé au gouverneur de ne point contrarier les caprices de son fils, qui tendroient à le ramener dans sa patrie. C'est ainsi que Zéphirin, après avoir vu, en courant, Venise, Turin, la Suisse et la Hollande, toujours avec la même précipitation et la même légèreté, n'aspiroit plus, par un nouveau trait d'inconstance, qu'à retourner auprès de ses foyers avant le temps qu'il avoit demandé lui-même pour ses courses.

Un père est toujours père. C'est assez vous dire combien celui de Zéphirin s'émut en le revoyant. Mais pourquoi n'ai-je pas à vous peindre ces transports, cette ivresse de joie

d'un cœur paternel, au moment où lui est rendu un enfant digne de sa plus vive tendresse? Pourquoi n'ai-je pas à vous les représenter dans les bras l'un de l'autre, muets de ravissement, et se baignant de leurs larmes confondues, le père orgueilleux des nouvelles perfections qu'il reconnoît dans son fils, celui-ci tout fier de les étaler devant les yeux de son père, comme un gage de reconnoissance pour son amour? Que j'aurois été heureux de vous offrir cette scène touchante, même avec le regret d'en affoiblir la peinture! Et pour vos parens et pour vous, quelle source d'émotions délicieuses d'y retrouver l'expression naïve des sentimens dont vous êtes mutuellement pénétrés! Il ne tenoit qu'à Zéphirin de nous procurer à tous ce bonheur, en profitant mieux des soins prodigués à ses premières années. Que lui auroit-il manqué dans son éducation pour cultiver ses talens, et perfectionner ses connoissances, s'il avoit eu le courage de chercher à vaincre l'inquiétude de son caractère, et de s'assujettir à une application plus constante et plus soutenue! Au lieu de ce goût volage, qui, le portant d'études en études, le forçoit de *dévorer les* difficultés attachées

à leurs principes, sans lui laisser jam
temps de sentir dans aucune le charn
ses progrès; au lieu de ses illusions me
gères, qui ne décoroient si magnifique
à ses yeux les objets éloignés, que poı
représenter les objets présens sous des
leurs plus sombres; au lieu de ces m
tentemens et de ces dégoûts qu'il d
éprouver sans cesse, en ne voyant de
que sous des traits affoiblis les images
s'étoit exagérées dans la perspective, ‹
foule de plaisirs purs et de jouissances
cieuses auroit pu remplir son esprit ‹
cœur! Sans parler de cette satisfacti
douce qu'un enfant bien né goûte à sur
les espérances de sa famille, ne consid
que la félicité personnelle qui auroit é
partage, puisqu'aussi-bien le sentim
plus profond et le plus constant de
ture en eût fait la félicité suprême po
père.

Vous l'avez vu, dès l'enfance, égal
avide d'instruction et de talens aimabl
livrer à leur poursuite avec une ardeur
née, et croyant tout emporter du pı
effort, après avoir lutté courageusemeı
tre les difficultés les plus décourage

ur céder au moment où il étoit près d'en
iompher. Aidé de ses dispositions naturel-
s, soutenu par les éloges de ses parens,
vec un peu plus d'empire sur lui-même,
auroit successivement acquis tout ce qui
ouvoit contribuer à répandre le charme le
lus doux sur le reste de sa vie. Sa raison
ûrie de bonne heure par l'étude et le goût
u'il auroit pris à des délassemens agréables,
uroit préservé sa jeunesse des inquiétudes
ui la tourmentent, et des ennuis qui la dé-
orent dans sa fleur. Les principes qu'il se
eroit formés sur les beaux arts, joints à
'habitude de les cultiver, ne lui auroient
issé rien voir avec indifférence dans ses
oyages. Les chefs-d'œuvre de tous genres
talés à ses regards, en satisfaisant sa curio-
ité, lui auroient donné de nouvelles lumiè-
es. Son esprit auroit pris plus d'étendue en
oyant un plus grand nombre d'objets, plus de
ustesse en étudiant leurs différences et leurs
apports, une connoissance plus profonde des
ommes, en observant leurs mœurs et leurs
aractères en diverses contrées. Accueilli par
es étrangers, si flattés de l'empressement
qu'un jeune homme instruit de leur langage
témoigne à visiter leur patrie, son passage

dans chaque pays, lui auroit attiré les pr
venances les plus flatteuses, et les égards l
plus touchans. Admis en des sociétés d
tinguées, il y auroit puisé cette polite
insinuante et ces manières affables, qu
par leur réunion à des qualités essentielle
désarment l'envie, et savent concilier
tendre intérêt de la bienveillance avec
respect de la considération. Il ne seroit re
tré dans sa patrie, qu'en laissant par to
sur ses traces des regrets de son éloignemen
en faisant naître dans le cœur de tous ses an
joie la plus vive de son retour, et dans cel
de ses parens, les espérances les mieux fo
dées sur sa fortune.

Combien Zéphirin se trouvoit alors él
gné de cette position brillante, où sembl
devoir le porter si naturellement sa des
née ! Dans toutes les villes qu'il avoit pa
courues à tire-d'ailes, il n'avoit eu de rel
tion qu'avec les hôtes chez lesquels il ét
allé se reposer un moment des fatigues
son vol. Ses concitoyens n'avoient rien à
promettre des foibles connoissances qu
avoit recueillies; son père voyoit toutes s
vues trompées; et ses amis?.... mais son i
constance lui avoit-elle jamais permis de s'e

attacher ? Zéphirin n'avoit point d'amis. Le malheureux ! que je le plains, en songeant, ô mon cher Garat, que ce fut dans un âge aussi tendre que se forma entre nous cette amitié qui ne s'est jamais altérée un seul instant, et qui nous porteroit aujourd'hui, comme dans la première chaleur de sa naissance à confondre nos fortunes et nos vies, pour les partager par une égale moitié ! Que j'aime à me les rappeler, ces doux momens de notre jeunesse, où les mêmes goûts et les mêmes sentimens rapprochoient nos cœurs par tous les points qui pouvoient les unir ! avec quelle rapidité s'écouloient les journées entre nos confidences et nos études ! Point de plaisirs ou de peines qui ne fussent communs à tous les deux. Voisins à la ville, voisins à la campagne, pendant huit années il ne fut presque pas un seul jour où le besoin d'être ensemble ne nous portât l'un vers l'autre. Combien de larmes nous coûta notre séparation ! En te précédant dans la capitale, avec quelle ardeur t'y appeloient mes vœux ! et quelle fut, au bout de trois ans, la joie que nous éprouvâmes à nous réunir ! Aujourd'hui, dans nos entretiens, si quelque circonstance nous ramène à ces charmantes

promenades que nous faisions si souv
long d'une belle rivière, à ces haute:
nes, où un Gessner, un Thomson, un
Lambert à la main, nous jouissions à
de tous les charmes de l'amitié, de la
et de la nature; quelle ‹ ouceur de n
trouver toujours dans les mêmes senti
et de nous reposer sur la ferme coı
qu'ils ne s'éteindront que dans notre t

O vous, mes jeunes lecteurs, deva
mon ame vient de se répandre, vous n
donnerez cet épanchement que je n'ai p
nir! Ah! si vous aviez un ami comme le
si vous l'aimiez, si vous en étiez aimé c
moi! Et puis n'ai-je pas quelques d
vous parler de ce qui m'intéresse! Se
en vain que vous auriez attaché à m
sonne le titre sous lequel je vous ai pı
cet ouvrage? Non, rien de ce qui peı
cher l'un de nous ne sauroit désorma
indifférent à l'autre. Nous sommes uı
des nœuds qui ne seroient rompus, d
part ou de la mienne, que par une iı
tude bien coupable. Si les soins que je
de former votre esprit et votre cœı
quelque prix à vos yeux, ne vous d
pas à mon tour la plus tendre reco

ıce ? Des bergers, des amans plaintifs,
ient bien jusqu'ici peuplé ma retraite;
is à ces objets touchans, vous en êtes venu
ndre de plus intéressans encore. Graces à
ıs, je ne vois rien que de frais et de riant
ıs la nature. Que je me plais à m'entourer
vos douces physionomies, où se peignent,
c une expression si gracieuse, la gaîté,
ınocence et la candeur ! C'est vous que
n imagination rassemble sans cesse à mes
és. C'est de votre bouche que je recueille
traits naïfs qui vous font sourire, et ces
timens tendres ou généreux qui font
ıler vos larmes, ou qui impriment à vos
nes pensées un caractère de noblesse et
lévation. Venez que je vous présente à la
rie, lui portant chacun dans vos mains
fleur d'espérance. Son attente ne sera
nt trompée. Non, vous ne serez pas mé-
ns comme ces hommes dont j'ai lu l'his-
e. Ils n'avoient pas eu d'ami pour les me-
au bien par la voie du plaisir; et vous en
z un qui fait de ce devoir tout le bonheur
sa vie. Souvenez-vous donc toujours de
; mais pour vous en souvenir comme il
lesire, que sa mémoire se lie à vos vertus.
ne semble déjà la recevoir, cette récom-

pense flatteuse. Je vous entends aujourd' répéter mon nom dans vos jeux; je v entends dans l'avenir l'apprendre à vos fans, assis sur vos genoux; et je vous caresser vos petits-fils, qui viennent v le bégayer dans-votre vieillesse.

LA FLATTERIE.

Madame DE LAURENCÉ, DELPHINI sa fille.

DELPHINE.

O ma chère maman, embrassez-moi b vîte, pour la bonne nouvelle que je vi vous annoncer.

mad. DE LAURENCÉ.

Qu'est-ce donc, ma fille?

DELPHINE.

C'est la connoissance la plus agréable monde que je vous procure. Une demois charmante, Léonor de Tourneil. Elle veuir tout-à-l'heure.

mad. DE LAURENCÉ.

Ici? J'avois pensé que pour être admise en ma maison, c'étoit à moi qu'il falloit s'adresser la première.

DELPHINE.

Il est bien vrai, maman; mais j'étois si sûre du plaisir que vous auriez de l'avoir dans votre société, que j'ai cru pouvoir, dans cette circonstance, passer un peu sur l'étiquette.

mad. DE LAURENCÉ.

Est-ce le nom que vous donnez à votre devoir? Je reconnois bien à ce trait votre légèreté ordinaire; mais je ne reconnois point, dans le procédé de cette demoiselle, la réserve d'une jeune personne que vous devez desirer d'avoir pour amie. Il me semble qu'elle auroit dû attendre mon aveu.

DELPHINE.

Oh! c'est qu'elle étoit si impatiente de vous offrir son hommage! Vous ne savez pas tout ce qu'elle pense d'avantageux sur votre compte.

mad. DE LAURENCÉ.

Comment peut-elle me connoître? Je ne l'ai vue qu'une fois dans une visite de cérémonie que j'ai rendue à sa mère.

DELPHINE.

Eh bien ! il ne lui en a pas fallu davantage pour vous apprécier. Elle m'a fait de vous un portrait si brillant, que j'en ai senti encore plus d'orgueil d'être votre fille.

mad. DE LAURENCÉ.

Et sans doute qu'avec ce talent de peindre elle vous aura fait aussi le tableau de vos perfections ?

DELPHINE.

Je ne sais ; mais vous ne sauriez imaginer combien de choses heureuses elle a démêlé dans mon caractère que je n'y avois pas encore vues moi-même.

mad. DE LAURENCÉ.

Et que vous y voyez apparemment aujourd'hui ?

DELPHINE.

C'est que c'est si frappant ! si frappant !

mad. DE LAURENCÉ.

Vous me feriez craindre que dans le dénombrement de vos qualités, elle n'eût oublié la modestie.

DELPHINE.

Vous pensez badiner peut-être ? et cependant elle étoit presque tentée de m'en faire un reproche. Elle est pourtant convenue à

la fin qu'elle m'étoit plus nécessaire qu'à une autre, pour me faire pardonner mes talens.

mad. DE LAURENCÉ.

Je n'ai qu'à vous féliciter sur toutes ces belles découvertes.

DELPHINE.

Mais, maman, elle a rencontré si juste pour vous ! Il faut bien qu'elle ne se trompe pas de beaucoup sur moi-même ! Oh ! c'est une charmante demoiselle !

mad. DE LAURENCÉ.

Je ne m'étonne plus que vous en soyez si entichée.

DELPHINE.

Le moyen de ne pas l'aimer ! Elle est l'une humeur si gracieuse ! Vous n'entendez amais sortir de sa bouche que des paroles bligeantes.

mad. DE LAURENCÉ.

Avez-vous eu souvent occasion de la ir ?

DELPHINE.

Deux fois seulement chez les demoiselles Lassy. Elle a beaucoup d'amitié pour elles; is elles ne me paroissent pas y répondre : assez de reconnoissance. Leur trouvez-s infiniment de pénétration, à ces de-

moiselles? Depuis quatre ans que je les
elles n'ont pas eu le secret de me conn
aussi bien que mademoiselle de Tourne
bout de trois jours.

mad. DE LAURENCÉ.

Et comment avez-vous fait cette
marque?

DELPHINE.

C'est qu'elles ont imaginé quelquefoi
surprendre de petits défauts dont je me
cependant d'être exempte. Je les croiroi
peu envieuses.

mad. DE LAURENCÉ.

Il m'arrive assez souvent de prend
votre égard la même liberté. Vous me
posez donc aussi jalouse de votre mérite

DELPHINE.

Oh! c'est bien différent! Vous ne
parlez, vous, que par amitié, et pou
rendre plus parfaite. Mais.....

mad. DE LAURENCÉ.

Pourquoi ne prêteriez-vous pas des in
tions aussi tendres à vos amies? Sans a
un si vif intérêt que votre famille à vous
acquérir des vertus, ne doivent-elles p
desirer très-ardemment, afin que les nœ
qui vous unissent dès votre enfance puis

se resserrer de plus en plus pendant le cours de votre vie entière ? D'ailleurs je les connois assez pour être sûre que dans leurs observations et dans leurs conseils, elles ont gardé tous les ménagemens que se doivent de bonnes amies.

DELPHINE.

C'est qu'elles n'avoient que des bagatelles à me reprocher.

mad. DE LAURENCÉ.

Votre amour-propre est très-ingénieux à prendre le change sur leur délicatesse ; et je n'y vois que plus de raisons de desirer que vous sachiez mettre un plus grand prix à leur attachement. Je suis persuadée que personne au monde, après vos parens, n'est plus digne d'occuper une place distinguée dans votre cœur.

DELPHINE.

Oh ! je suis bien sûre que mademoiselle de Tourneil a déjà pour moi autant d'amitié. Mais j'entends du bruit dans l'antichambre. C'est elle ! c'est elle ! Que je suis contente ! Vous l'allez voir.

mlle. DE TOURNEIL *s'avance d'un air hypocrite.*

Daignez me pardonner, madame, si j'ai

pris la liberté de m'introduire auprès de v
sans en avoir obtenu votre agrément. M
dans toutes mes sociétés, j'ai entendu pa
de vos vertus avec tant d'éloges, que je
pu résister au desir de vous apporter le
but de mes respects. Je ne suis plus surp
que mademoiselle votre fille possède déjà
qualités si brillantes.

DELPHINE, *bas, à l'oreille de sa mè*

Eh bien! maman?

mad. DE LAURENCÉ.

Voilà un compliment fort bien arran
mademoiselle. Il est vrai qu'il nous touc
roit davantage de la part d'une personne d
âge plus mûr pour nous juger, et qui se
plus à portée de nous connoître; sur-tou
elle avoit la délicatesse de nous l'expliq
par ses égards pour nous, au lieu de v
nous le débiter cavalièrement.

mlle. DE TOURNEIL, *un peu confu*

Comment se refuser à peindre ce que v
inspirez aussi-tôt qu'on a le honheur de v
voir? Ah! si j'étois fille d'une mère a
respectable!

mad. DE LAURENCÉ.

Croyez-vous, mademoiselle, que ce v
soit fort respectueux pour votre maman

mlle. DE TOURNEIL.

C'est que je ne sais de quelle manière vous exprimer mon admiration. J'ai beau chercher de toutes parts, je ne trouve pas de femmes qui puissent vous être comparées. Et mademoiselle de Laurencé, quelle jeune personne de son âge oséroit le lui disputer pour les graces, les talens et l'esprit! Je ne suis point sujette à me prévenir, même en faveur de ceux que j'estime. Par exemple, j'ai de l'amitié pour mesdemoiselles de Lassy, et je voudrois pouvoir m'aveugler sur leurs défauts; mais comme elles sont gauches, froides et pincées auprès d'elle!

mad. DE LAURENCÉ.

Vous oubliez sans doute qu'elles sont amies de ma fille, et que cette peinture qui leur convient si peu, doit nous offenser. On m'a d'ailleurs rapporté que vous les avez mille fois accablées des louanges les plus pompeuses sur leurs agrémens.

DELPHINE.

Il est vrai, maman, je ne la reconnois plus. Hier encore elle leur faisoit toutes sortes de caresses.

mad. DE LAURENCÉ.

Je vois bien que ce n'est pas une raison

pour que mademoiselle les traite aussi favorablement hors de leur présence.

mlle. DE TOURNEIL.

On n'aime pas à dire aux gens des vérités désagréables. On ne se permet de parler de leurs défauts qu'à ses véritables amies.

mad. DE LAURENCÉ.

J'ignore si ma fille doit faire un grand cas de cette distinction; mais je craindrois fort, à sa place, de devenir à mon tour le sujet d'une pareille confidence, de votre part, à quelque autre de vos véritables amies; car sûrement vous ne devez pas en manquer de cette espèce.

mlle. DE TOURNEIL.

Quelle idée avez-vous donc de moi, madame? J'aime trop sincérement mademoiselle Delphine.

mad. DE LAURENCÉ.

Eh bien, puisqu'il et question de sincérité, mademoiselle, je vons dirai que n'étant point prévenue de votre visite et n'ayant aucun droit de l'attendre, j'avois destiné cette soirée à m'entretenir avec ma fille sur plusieurs points importans de son éducation. Je crois ne devoir pas différer un moment de plus ce que j'ai à lui dire sur le danger d'une

rédulité, aussi-bien que sur l'indignité basse flatterie; et je craindrois que de ujets n'eussent de quoi vous déplaire. d nous serons parvenues l'une et l'autre nt de perfection qu'il vous a plû de nous oser, nous croirons pouvoir, sans pé- recevoir vos éloges; alors j'aurai l'hon- le vous en faire avertir. Mille compli- , je vous prie, à madame votre mère.

e. DE TOURNEIL, *en se retirant d'un air confondu.*

tre servante, madame.

DELPHINE.

naman, comme vous l'avez reçue !

mad. DE LAURENCÉ.

i dois-je des égards, lorsqu'elle ose ve- ous insulter jusques dans notre maison?

DELPHINE.

us insulter, maman?

mad. DE LAURENCÉ.

est-ce pas un outrage que de se jouer de ? et n'est-ce pas s'en jouer avec la der- effronterie, que de nous prodiguer les iges les plus fausses et les plus ridicules? ez-vous qu'elle vous croie dans son cœur rodige de graces et de talens, comme elle as rougi de vous appeler en face ! N'a-

voit-elle pas tenu le même langage à mesdemoiselles de Lassy, et n'avez-vous pas entendu comme elle les a traitées ? n'avez-vous pas entendu par quelle adulation dénaturée elle vouloit m'exalter aux dépens de sa mère ? Je ne sais comment, à ce trait de bassesse, je ne l'ai pas chassée avec tout le mépris et toute l'indignation qu'elle m'inspiroit.

DELPHINE.

Ce seroit un caractère bien affreux !

mad. DE LAURENCÉ.

C'est celui de tous les flatteurs, ces lâches qui osent prétendre à dominer, quand leur petitesse rampante les ravale au dernier rang des hommes.

DELPHINE.

Quoi, vous pensez que mlle. de Tourneil aspiroit à me dominer ?

mad. DE LAURENCÉ.

Votre inexpérience vous empêchoit d'appercevoir ses artifices, tout grossiers qu'ils étoient. Mais en s'insinuant dans votre esprit par des louanges mensongères, quelles étoient ses vues ? D'en usurper l'empire, en vous soumettant au besoin de ses flatteries. Pour régner plus impérieusement sur vous, en vous asservissant toute entière, ne vouloit-

elle pas bannir de votre cœur deux jeunes personnes estimables, soit par les ridicules dont elle les flétrissoit à vos yeux, soit par le soupçon d'une secrète jalousie des perfections chimériques dont elle vous décoroit? Parvenue au point de vous enivrer ainsi de vous-même, qui sait si elle ne vous eût pas portée à rompre le frein de tous vos devoirs, en vous représentant mes avis comme des reproches injustes, les inquiétudes de ma tendresse, comme une humeur atrabilaire, et mon autorité, comme une tyrannie? Que seriez-vous alors devenue, abandonnée de vos amis et de vos parens?

DELPHINE, *se jettant dans les bras de sa mère.*

O ma digne maman, je le reconnois, sans toi, j'étois perdue. Ouvre-moi ton sein; presse-moi sur ton cœur. De quel péril tu viens de me sauver!

mad. DE LAURENCÉ, *l'embrassant avec transport.*

Oui, ma chère fille, nous voilà pour jamais rendues l'une à l'autre. Je t'ai vu surprise de me voir sortir tout-à-l'heure de mon caractère, en parlant à mlle. de Tourneil avec tant de sécheresse et de dureté; mais

tu sais que tout mon bonheur est en toi; juge si j'ai dû frémir de le voir si près d'être empoisonné par ses séductions envenimées. Tu ne peux imaginer encore quelle est la triste condition d'une femme gâtée dès sa jeunesse par la flatterie. En entrant dans le monde avec des prétentions que rien ne peut soutenir, et une opinion démesurée d'elle-même que personne ne partage, combien d'amertumes il lui faut dévorer ! Ces hommages qu'elle s'attendoit à recueillir, plus son orgueil les commande, plus elle se les voit refuser avec la risée du dédain. Si dans la présomption qui l'aveugle, un rayon passager de sa raison vient l'éclairer par intervalles sur elle-même, quelle honte de se trouver dépouvue des qualités qu'elle croyoit posséder, et quels remords d'avoir perdu le temps de les acquérir ! Où prendroit-elle désormais ses titres aux louanges publiques, à l'amour de son époux, et aux respects de sa famille ? Pour s'étourdir sur les reproches intérieurs qui la déchirent, ainsi que sur le sentiment importun de sa nullité, elle ne peut souffrir autour d'elle que de vils flatteurs, pareils à ceux qui l'ont égarée ; et pour comble d'ignominie, en les mé-

prisant, elle se sent digne de leurs mépris. Aigrie par toutes ces humiliations, elle trouve encore un nouveau supplice dans le mérite d'un autre. Il la tourmenteroit même dans ses propres enfans. Elle ne distingue que ceux qu'elle instruit le plus servilement à caresser sa folie; condamnée au crime de les corrompre pour les aimer.

DELPHINE.

Ah! je vous en conjure, détournez de moi ce tableau, il m'inspire trop d'horreur.

mad. DE LAURENCÉ.

Eh bien, pour reposer tes regards sur de riantes images, peins-toi une jeune femme parée de cette modestie qui donne tant de graces, et de cette défiance de ses moyens de plaire qui leur prête un charme si intéressant. Tous, jusques aux flatteurs, la respectent; tous aiment à lui sourire, jusques aux envieux. Avec le talent de se distinguer en faisant valoir ses rivales, elle acquiert l'empire le plus sûr et le plus doux. On croit la voir paroître tous les jours nouvelle, parce que la bienveillance qu'elle inspire, se plaît à rechercher ses moindres agrémens. Aidée des conseils délicats de ses amis, elle s'en fait de nouveau chérir comme leur ouvrage.

Les hommages qu'on lui adresse de tous côtés, rehaussent le prix de sa possession aux yeux de son époux, empressé de se rendre plus digne de sa tendresse par la constance et l'ardeur de ses soins. Ses enfans, nourris de ses vertus n'iront point chercher d'autres modèles. L'épreuve de ses succès personnels la rendra plus propre à diriger leur éducation. Elle saura les mettre en état de goûter le bonheur dont elle jouit. Plus contente chaque jour d'elle-même et de tout ce qui l'entoure, elle coulera la vie la plus heureuse dans ses beaux jours, et se ménagera, pour un âge plus avancé, l'estime et la reconnoissance d'une société fidèle, dont elle aura fait si long-temps les délices.

DELPHINE.

O ma chère maman, faites de moi cette femme heureuse! Oui, je saurai me défier de la flatterie la plus adroite! et si mon amour-propre venoit jamais à s'aveugler, j'irai lui chercher des lumières dans votre prudence et dans votre amour.

LE PAGE,

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

LE PRINCE DE***.
Madame DE DETMOND.
DETMOND l'aîné, enseigne, } se
DETMOND le cadet, page, }
Le capitaine DORNONVILLE, son
LE DIRECTEUR d'une école royal
UN VALET-DE-CHAMBRE.

Le théâtre représente une antichambre du pal
porte ouverte à deux battans, laisse voir un c
dans lequel est un lit de camp. On voit au pied
sur un guéridon, une lampe allumée et une mont

LE PAGE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRINCE, *à demi-habillé, couché sur un lit de camp, et couvert d'un grand manteau;* LE PAGE, *dormant sur un fauteuil dans l'antichambre.*

LE PRINCE, *se réveillant.*

VOILA ce qu'on appelle dormir !.... Heureusement la paix est faite..... On peut se livrer au sommeil, sans craindre d'être réveillé par le bruit des armes. (*Il regarde à sa montre.*) Deux heures ? Il doit être plus tard ! j'ai dormi plus que cela. (*Il appelle.*) Page ! Page !

LE PAGE *se réveille en sursaut, se lève, et retombe dans le fauteuil.*

Eh bien ! qui m'appelle ? Tout-à-l'heure, un moment.

LE PRINCE.

Y a-t-il *quelqu'un* ? Personne ne répond ?

LE PAGE, *se tournant de côté et d'autre, et se parlant à lui-même.*

Mon Dieu! je dormois si bien!

LE PRINCE.

J'entends parler. Qui est là? (*Il tourne le garde-vue de la lampe, et regarde.*) Est-il possible! Quoi! c'est cet enfant? Devoit-il veiller près de moi, ou moi près de lui? A quoi a-t-on pensé?

LE PAGE *se lève tout endormi, et se frotte les yeux.*

Monseigneur!

LE PRINCE.

Viens, viens, mon petit ami, réveille-toi! Vois l'heure qu'il est à ta montre; la mienne est arrêtée.

LE PAGE, *s'appuyant sur les bras du fauteuil, et toujours endormi.*)

Comment? comment, monseigneur?

LE PRINCE, *souriant.*

Tu tombes de sommeil. La drôle de petite figure! Qu'il seroit bon à peindre dans cet état! Je t'ai dit de voir à ta montre l'heure qu'il est.

LE PAGE, *s'approchant à pas lents.*

Ma montre, monseigneur? Ah! excusez-moi, je n'en ai point.

LE PRINCE.

Tu rêves encore ? Mais en effet, n'aurois-tu pas de montre ?

LE PAGE.

Je n'en ai jamais eu.

LE PRINCE.

Jamais ? Comment ton père t'a envoyé ici sans te donner une des choses les plus nécessaires, et même la seule dont tu aies besoin pour faire ton service ?

LE PAGE.

Mon père ? Ah ! si je l'avois encore !

LE PRINCE.

Tu ne l'as plus ?

LE PAGE.

Il est mort même avant que je fusse né. Je ne l'ai jamais connu.

LE PRINCE.

Pauvre enfant ! mais ton tuteur, ta mère, auroient bien dû songer.....

LE PAGE.

Ma mère, monseigneur ? hélas ! vous ne le savez donc pas ? elle est si malheureuse ! si pauvre ! Tout ce qu'elle avoit d'argent, elle l'a employé pour moi, mais elle n'en avoit pas assez pour m'acheter une montre. Mon tuteur a bien dit qu'il m'en falloit une

(*il bâille*) ; cependant il ne me l'a pas
core donnée.

LE PRINCE.

Qui est ton tuteur ?

LE PAGE.

Monseigneur, c'est mon oncle.

LE PRINCE, *souriant.*

A merveille ; mais il y a bien des o
dans le monde, comment s'appelle le ti

LE PAGE.

C'est un des capitaines de vos gard
est de service aujourd'hui.

LE PRINCE.

Tu as raison ; je m'en souviens, c'es
qui t'a présenté. Mon petit ami, pr
cette bougie. (*il lui met une bougie*
les mains.) Tiens-la bien. Dans ce cal
(*il le lui montre*), là, à côté, tu trou
deux montres pendues à la glace. Ap
celle qui se trouvera à ta droite ; et sur
prends garde de mettre le feu avec la l
gie. Va.

LE PAGE, *en sortant.*

Oui, monseigneur.

SCÈNE II.

LE PRINCE, *seul.*

'AIMABLE enfant ! Quelle naïveté ! quelle ıchise ! Ah ! s'il y avoit un homme ıme cet enfant, et que cet homme fût ı ami ! C'est dommage qu'il soit si petit: ıe pourrai pas m'en servir ; il faudra le voyer à sa mère.

SCÈNE III.

E PRINCE, LE PAGE.

PAGE, *tenant la lumière d'une main et la montre de l'autre.*

L est cinq heures, monseigneur.

LE PRINCE.

e ne me trompois pas. Le jour va bientôt ître. (*Il reprend sa montre.*) Mais est-ce lle que j'ai demandée ? celle qui étoit à te ?

LE PAGE.

'est-ce pas elle, monseigneur ? Je le ois pourtant.





LE PRINCE.

Eh ! mon petit ami, quand ce si tu avois bien entendu tes inté rois pris l'autre ; car celle-ci, to de brillans, ne peut convenir à N'aurois-tu consulté que ta cu rois-tu le sort de ceux qui perde vouloir trop gagner ? Réponds-

LE PAGE.

Comment cela ? monseigneu entends pas.

LE PRINCE.

Il faut que je m'explique plus Sais-tu distinguer la droite de l

LE PAGE, *regardant alter ses deux mains.*

La droite et la gauche, mons

LE PRINCE, *lui mettant s l'épaule.*

Va, mon enfant, tu les disti être aussi peu que le bien et le peux-tu conserver cette heureus Va, cours chercher ton oncle qu'il vienne me parler. (*Le Pa*

SCÈNE IV.

LE PRINCE, *seul.*

est plein d'ingénuité, tout-à-fait ai-
!.... Raison de plus pour le rendre à
ille. La cour est le séjour de la séduc-
Je ne souffrirai pas qu'il en soit la vic-
Je veux le renvoyer. Mais où ira-t-il ?
mère est aussi indigente qu'il le dit,
est hors d'état de l'élever ? Il faut que
en informe. Dornonville pourra me
r là-dessus tous les éclaircissemens
desire.

SCÈNE V.

LE PRINCE, LE PAGE.

LE PAGE.

NSEIGNEUR, mon oncle, le capitaine,
rendre ici.

LE PRINCE.

bien ! qu'est-ce donc ? tu as l'air bien
lé ! Est-ce que tu aurois encore envie
mir ?

LE PAGE.

! oui, monseigneur ; un peu.

LE PRINCE.

Si ce n'est que cela, va, remets-toi dai ton fauteuil. J'ai été enfant comme toi. sais combien le sommeil est doux à ton âg Remets-toi, te dis-je, je te le permets. (I *Page se remet dans le fauteuil, et s'arran pour dormir.*) Je me doutois bien qu'il ne le feroit pas dire deux fois.

SCÈNE VI.

LE PRINCE, DORNONVILLE, LE PAGE *endormi.*

DORNONVILLE.

Monseigneur.....

LE PRINCE.

Approchez, monsieur. Que pensez-vou du petit messager que je vous ai envoyé A quoi l'emploirai-je? à me servir dans l chambre?

DORNONVILLE, *haussant les épaules.*

Il est, je l'avoue, bien petit.

LE PRINCE.

Ou à courir à cheval pour des commis sions?

DORNONVILLE.

Je craindrois qu'il ne revînt pas.

LE PRINCE.

Ou à veiller ici la nuit?

DORNONVILLE, *souriant.*

Oui, pourvu que votre altesse dorme elle-même.

LE PRINCE.

Quel parti puis-je donc tirer de cet enfant? Aucun, cela est clair. Aussi en me le donnant, n'avez-vous vraisemblablement pas prétendu qu'il fût utile à mon service, mais que je le devinsse à sa fortune. Vous m'aviez bien dit que sa mère n'étoit pas en état de l'élever. Mais est-il vrai qu'elle soit réduite à la dernière misère?

DORNONVILLE, *mettant la main sur son cœur.*

Oui, monseigneur, c'est l'exacte vérité.

LE PRINCE.

Et par quels malheurs?

DORNONVILLE.

Par cette guerre même qui en a enrichi tant d'autres. A la vérité, sa terre n'étoit pas absolument libre. Mais la voilà passée tout-à-fait en des mains étrangères. Tout est pillé, brûlé, détruit de fond en comble. Par-dessus cela des procès ; ils succèdent à la guerre, comme la peste à la famine. Heu-

reusement pour elle ses fils sont placés. Le plus jeune est votre page, l'aîné est enseigne dans vos gardes : quant à la mère, elle vivra comme elle pourra.

LE PRINCE.

Bien misérablement sans doute.

DORNONVILLE.

Cela est vrai, monseigneur (*froidement.*) Elle s'est réfugiée dans une cabane, où elle vit seule et délaissée. Je ne vais jamais la voir. Je suis son frère, et je ne pourrois supporter le spectacle affreux de sa misère.

LE PRINCE.

Vous êtes son frère ?

DORNONVILLE.

Oui, malheureusement, monseigneur.

LE PRINCE, *avec mépris.*

Malheureusement ? Et vous n'allez pas la voir ? Je vous entends, monsieur. Sa misère vous feroit rougir ; ou si elle vous touchoit il vous en coûteroit pour la soulager. (*Dornonville paroît embarrassé.*) Comment nommez-vous votre sœur ?

DORNONVILLE.

Detmond.

LE PRINCE, *réfléchissant.*

Detmond ? Mais n'avois-je pas dans mes troupes un major de ce nom ?

DORNONVILLE.

Il est vrai, monseigneur.

LE PRINCE.

Qui fut tué à l'ouverture de la première campagne ?

DORNONVILLE.

Oui, monseigneur. C'étoit le père de l'enseigne et de cet enfant. Homme d'honneur et plein de courage, il montoit à l'assaut de l'air dont on va à une fête ; il avoit le cœur d'un lion.

LE PRINCE.

D'un homme, M. le capitaine, c'est en dire davantage. Je me souviens très-bien de lui, et je desirerois.....

DORNONVILLE, *s'approchant.*

Que desireroit votre altesse ?

LE PRINCE.

De parler à sa veuve.

DORNONVILLE.

Vous le pouvez à l'instant même. Elle est ici.

LE PRINCE.

Elle est ici ? Envoyez chez elle ; qu'elle

vienne dès qu'elle sera levée. Je veux la et lui rendre son enfant.

DORNONVILLE.

Monseigneur.....

LE PRINCE.

Je vous défends de l'en prévenir; (*Le capitaine sort.*)

SCÈNE VII.

LE PRINCE, LE PAGE, *endo*

LE PRINCE.

Quoi! réduite à un état si misérabl la guerre? quel horrible fléau! Que d milles il a plongées dans la misère! Il encore mieux qu'elles soient malheu par la guerre que par moi! C'est la néc et non mon goût qui m'a fait prend armes. (*Il se lève, et après avoir fait ques tours, il s'arrête devant le faute page.*) L'aimable enfant!.... comme i sans inquiétude! C'est l'innocence da bras du sommeil! Il se croit dans la m d'un ami, où il ne doit point se gêner. bien la nature! (*Il se promène encore* mère? mais en vérité, je ne ferois pas

coup pour elle, si elle ressembloit au capitaine. Je veux la mettre à l'épreuve, pour la bien connoître, et ensuite..... ensuite il sera toujours temps de prendre un parti. (*Il s'appuie sur le dos du fauteuil, et regardant le page d'un air d'amitié, il apperçoit une lettre qui sort de sa poche.*) Mais qu'apperçois-je ? Je crois que c'est une lettre. (*Il l'ouvre et en lit la signature.*) « Ta tendre mère, de Detmond..... »

Ah ! c'est de sa mère ! La lirai-je? Je veux connoître son caractère. Elle n'aura point dissimulé avec son enfant. Lisons. (*Il lit.*)

« MON CHER FILS,

« La peine que tu as à écrire, ne t'a point « empêché de satisfaire à la demande que « je t'avois faite; et ta lettre est même plus « longue que je ne l'espérois. Cette bonne « volonté me confirme ta tendresse : j'y suis « bien sensible, et je t'embrasse de tout mon « cœur. Tu me marques que tu as été pré- « senté au Prince, qu'il a eu la bonté de « t'agréer; que c'est le meilleur et le plus « doux des maîtres, et que tu l'aimes déjà « beaucoup. » (*Il regarde le page.*)

Quoi ! *mon ami*, c'est là ce que tu as écrit

à ta mère ? Je ne fais donc que mon devoir en te payant de retour, et en cherchant à te donner des preuves de mon amitié.

« Tu as raison de l'aimer, mon enfant, « car sans sa généreuse assistance, quel seroit « ton sort dans le monde ? Tu as perdu ton « père, et quoique ta mère vive encore, tu « n'en es pas moins à plaindre ; la fortune l'a « mise hors d'état de remplir ses devoirs en- « vers toi ; c'est le plus grand de mes cha- « grins, le plus cruel de mes tourmens. Tant « que je n'ai eu à penser qu'à moi, le mal- « heur m'a trouvée inébranlable ; mais quand « ton image vient se présenter à mon esprit, « mon cœur se brise, et mes larmes ne peu- « vent tarir. »

Beaucoup de tendresse, beaucoup de sensibilité à ce qu'il paroît ! Et si elle est aussi excellente femme que tendre mère..... Et pourquoi ne le seroit-elle pas ? Elle l'est ! je n'en puis douter.

« Je ne saurois, mon ami, te conduire « moi-même sur le chemin de la fortune, « comme je le voudrois, je suis forcée de res- « ter ici dans la solitude et l'éloignement, « mais avec toute la force que la tendresse « m'inspire, je ne cesserai de te donner des

« conseils ; et ma voix, tant qu'elle pourra « se faire entendre, te répétera toujours de « suivre les sentiers de l'honneur et de la « vertu. Mon ami, donne-moi une preuve « nouvelle de cette obéissance que tu as eue « pour moi jusqu'à présent, porte toujours « cette lettre sur toi. » (*Il regarde le page.*)

Eh bien ! il étoit obéissant.

« Quand tu seras en danger de manquer à « ton devoir, et de négliger les avis que je « t'ai donnés en t'embrassant la dernière fois, « et en t'arrosant de mes larmes, ô mon fils ! « ressouviens-toi de cette lettre, ouvre-la : « pense à ta mère, à ta mère infortunée, que « l'espérance seule qu'elle fonde sur toi, « soutient dans la solitude. »

Comment ! n'a-t-il pas un frère ?

« Pense que tu la ferois mourir de dou- « leur, et que tu percerois toi-même le cœur « qui t'aime le plus sur la terre. »

Elle sent son danger. Elle a raison ; car il est exposé. Devoit-elle se résoudre à l'envoyer ici ?

« Ce n'est point le soupçon et la défiance « qui parlent par ma bouche ; ta conduite « ne les a pas fait naître. Non, mon enfant ; « non. Ton frère a fait couler mes larmes

« tu ménageras plus que lui l'ame sensible « de ta mère. »

Ainsi l'aîné? l'enseigne?..... Il faut que je m'éclaircisse davantage.

« Tu as toujours été soumis, respectueux: « je te rends ce témoignage avec des larmes « de joie. Continue, mon fils, deviens un « honnête homme : et ta mère, si pauvre, « si malheureuse qu'elle soit, oubliera bien- « tôt ses malheurs et sa misère. »

Fort bien, elle me plaît; le malheur ajoute à l'élévation de son ame au lieu de la flétrir.

« Tu me marques à la fin de ta lettre, que « tous tes camarades ont une montre. Je vois « qu'il t'en faudroit une aussi; cependant « tu brises là-dessus, et tu me caches le « desir que tu en as. Cette retenue me char- « me; je suis désespérée de ne pouvoir la « récompenser. Tu le sais, mon ami, je ne « le peux pas, et tu me le pardonneras. Des « affaires pressantes m'appellent dans la ca- « pitale; je vais m'y rendre : et ce voyage « m'enlèvera le peu qui me reste. Cette dé- « pense est nécessaire, et je ne puis l'éviter. « *Mais sois* persuadé que dans la suite, je « *ferai tout* ce qui dépendra de moi pour « *contenter* ton desir. Et dussé-je me refuser

« tout, je ne veux pas que l'ami de mon « cœur manque jamais d'encouragement à « la vertu. J'espère bientôt te revoir, et je « suis..... »

O femme bien digne d'un meilleur sort ! Je veux montrer cette lettre à mon épouse, et la garder. Mais non, c'est le trésor de cet enfant, pourquoi le lui ravir ? (*Il remet la lettre dans la poche du Page.*) Avec quelle tranquillité il dort encore ! Le Ciel, dit-on, prépare le bonheur de ses enfans pendant leur sommeil. Cela se vérifiera sur lui. Sa fortune est faite. (*Il le prend par la main.*) Mon ami ! mon ami ! (*Le Page se réveille, et regarde le Prince pendant quelques momens avec de grands yeux.*) Il est charmant, d'honneur ! Viens, mon petit ami, réveille-toi. Il fait grand jour, et tu ne peux pas dormir ici plus long-temps. Lève-toi.

LE PAGE, *se levant lentement.*

Oui, monseigneur.

LE PRINCE.

Tu es encore tout endormi. Tiens, va dans mon cabinet. (*Il y va.*) Eteins la lumière et ferme les portes. (*Il éteint la lumière et ferme les portes.*) Maintenant, va dans celui où tu as pris la montre. Va vîte.

Non, non, par ici; tiens, en face, Reviens de ce côté-là. Eh bien! es-tu rév à présent?

LE PAGE.

Ah! oui, monseigneur.

LE PRINCE.

Dis-moi un peu, car je te regarde coı un enfant appliqué, habile même, sa: déjà écrire des lettres?

LE PAGE.

Oh! quand je veux. J'en ai déjà écrit (grandes.

LE PRINCE.

Et ces deux, à ta mère sans doute?

LE PAGE, *d'un air gai et familier*

Oui, monseigneur, à ma mère.

LE PRINCE.

La joie brille dans tes yeux, quand parle d'elle. (*à part.*) Comme ils s'aiı dans leur misère! (*haut.*) Mais elle est bien bonne, ta mère?

LE PAGE, *prenant une main du Pri avec les siennes.*

Ah! si vous la connoissiez!

LE PRINCE.

Je la connoîtrai, mon ami.

LE PAGE.

lle est si douce, elle m'aime tant....

LE PRINCE.

; souhaiterois qu'elle eût des fils qui lui
emblassent. Ton frère l'enseigne, on dit
l ne se conduit pas bien. Mais toi?

LE PAGE, *remuant la tête.*

h! mon frère l'enseigne!....

LE PRINCE.

ui, il lui cause, dit-on, beaucoup de
rin. Cela est-il vrai?

LE PAGE.

h! monseigneur....... Mais on m'a dé-
u d'en ouvrir la bouche. Si son colonel
voit...... (*D'un air de confidence.*) Oh!
un homme dur et méchant que ce co-
l.

LE PRINCE.

n'en saura rien, je te le promets. Parle,
st-il donc arrivé? Qu'est-ce que ton
; a fait?

LE PAGE.

en des choses. Je ne sais pas moi-même
uste ce que c'est. Tout ce que j'ai vu,
que ma mère en a été très en colère;
ue pour couvrir la faute de mon frère,
a donné tout ce qu'elle possédoit. (*Il*

s'approche du Prince, et lui dit à voix basse): Il auroit pu, sans cela, disoit-elle, être renvoyé du service.

LE PRINCE.

Renvoyé du service? Et pourquoi donc?

LE PAGE.

Ah! monseigneur, voilà ce que je ne peux dire.

LE PRINCE.

Quoi! pas même à moi?

LE PAGE.

On ne me l'a pas dit à moi-même.

LE PRINCE, *riant.*

On a très-bien fait, à ce qu'il me semble. Mais pour en revenir à toi, comme tu n'as point de montre, n'en aurois-tu pas demandé une à ta mère dans tes lettres?

LE PAGE.

Une seule fois, pas davantage.

LE PRINCE.

Fort bien. Elle t'en a donc fait un reproche?

LE PAGE.

Oh! non, monseigneur. Au contraire, elle m'a écrit qu'elle économiseroit sur le peu qu'elle a, pour m'en donner une. Je suis fâché de lui en avoir parlé. Elle a déjà

tant de peine à vivre ! Cela me donne bien du chagrin.

LE PRINCE.

Cela doit t'en donner aussi. Un bon fils ne doit pas être à charge à sa mère ; il est au contraire de son devoir de chercher tous les moyens de la soulager, Quant à la montre, s'il ne s'agissoit que de cela, on pourroit te contenter. (*Il tire sa bourse.*) Tiens, mon petit ami ! voilà douze louis dont je peux disposer. Je veux t'en faire cadeau ; donne-moi ta main.

LE PAGE, *tendant la main, pendant que le Prince compte.*

Sont-ils pour moi, monseigneur ?

LE PRINCE.

Oui, sans doute ; mais dis-moi, que comptes-tu faire de cet argent ?

LE PAGE.

N'en pourrois-je pas acheter une montre?

LE PRINCE.

Oui, et même une très-belle ! Mais à bien examiner les choses, tu n'as pas absolument besoin de montre, il y en a assez ici. (*Pendant que le Page le regarde attentivement.*) Si j'étois à ta place, je sais bien ce que je ferois. J'emploierois mieux cet argent. Ce-

pendant, comme tu voudras. Je vais n
biller. Reste ici jusqu'à mon retour.

LE PAGE, *l'appelant.*

Monseigneur.....

LE PRINCE.

Eh bien! que veux-tu?

LE PAGE.

Ma mère est ici. Elle part ce matin
voudrois bien lui dire adieu. (*D'un ai*
ressant.) Me le permettez-vous?

LE PRINCE.

Non, mon ami, cela n'est pas néces
Pour cette fois, ta mère viendra ici. '
verras; un peu de patience. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LE PAGE, *seul.*

Elle viendra ici? Je la verrai? Et
quoi cela? Que m'importe? il suffit q
vienne et que je l'embrasse..... Un,
trois..... (*Il compte jusqu'à douze.*)]
louis pour une montre! Ah! que je sui
tent! il me semble déjà l'avoir dan
mains, l'entendre aller, la monter
même. Mais quand le Prince a dit qu'

roit bien ce qu'il feroit, s'il étoit à ma place, qu'entendoit-il par-là ? Que feroit-il donc? Oh ! lui, qui a des montres dans toutes ses chambres, il ne sait pas ce que l'on souffre de n'en pas avoir. Mais il m'a dit aussi, qu'un bon fils doit soulager sa mère. Sans doute il pensoit alors à la mienne. Douze louis ! (*Il les regarde.*) C'est à la vérité bien de l'argent ! bien de l'argent ! Si ma mère les avoit, ils lui seroient d'un grand secours. (*Il presse l'argent avec ses deux mains contre son cœur.*) Ah ! une montre ! une montre ! (*Laissant tomber ses deux mains.*) Mais aussi une mère ! une mère si tendre ! Hier encore, elle étoit si abattue ! elle avoit un air si pâle, si malade ! Je crois qu'en lui lonnant cet argent, elle seroit tout-d'un-oup soulagée..... Ferai-je ce sacrifice pour lle ?.... (*D'un air décidé.*) Oui, sans doute, ui ! mais qu'elle vienne promptement, car pourrois bien en avoir du regret. La ntre me tient trop au cœur. (*Il met son igt sur sa bouche.*) Paix ! écoutons ! on nt.

SCÈNE IX.

Mad. DE DETMOND, DORNONVILLE, LE PAGE.

LE PAGE, *courant au-devant de sa mère.*

AH ! ma mère !

mad. DE DETMOND *regarde de tous côtés d'un air inquiet, sans faire attention à l'enfant.*

Je ne sais, mon frère ; mais je suis inquiète. Que me veut donc le Prince ?

DORNONVILLE.

Tiens, regarde cet enfant ! Eh bien ! il veut te le rendre. (*Elle regarde avec effroi son fils, qui ne cesse de la caresser d'un air satisfait.*) Mais aussi, il y avoit de la folie à l'amener ici. A quoi le Prince peut-il l'employer ? Les autres pages deviennent grands, se forment, et entrent au service : mais lui..... (*avec un geste de mépris*) il est trop chétif, il ne sera jamais bon à rien. Le lait dont tu l'as nourri, étoit empoisonné par tes chagrins, c'est une plante dont le germe est altéré. Jamais il ne deviendra plus fort.

mad. DE DETMOND, *avec douleur.*

Mon frère !....

DORNONVILLE.

En un mot, quand tu verras le Prince, garde-toi bien de lui parler de cet enfant. Ce seroit inutile. Sollicite plutôt sa faveur pour l'enseigne. Il se forme au moins celui-là : c'est un homme !

mad. DE DETMOND.

Que dis-tu? pour l'enseigne ?

DORNONVILLE.

Oui. Il l'a envoyé chercher.

mad. DE DETMOND.

Tu m'effraies. Auroit-il appris ?.....

DORNONVILLE, *d'un air froid.*

Cela pourroit bien être : c'est même probable. (*S'appuyant sur sa canne, et branlant la tête.*) Que penses-tu qu'il en arrivât, s'il savoit que le drôle a voulu décamper, qu'il a pris de l'argent, et que ce n'est que parce que j'ai arrangé les choses...... (*Avec emportement.*) Eh bien! vous verrez que je serai la victime de mon bon cœur, et que l'on m'enverra moi-même aux arrêts. Je voudrois ne m'être jamais embarrassé du soin de tes *enfans.* Mais aussi je ne m'en

mêlerai plus. (*Il part en grondant, et se retournant encore.*) Non ! je ne m'en mêlerai jamais de la vie. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

Madame DE DETMOND, LE PAGE.

LE PAGE, *voyant son inquiétude.*

MON oncle est toujours de mauvaise humeur. Mais laissez-le dire, maman, et ne craignez rien.

mad. DE DETMOND.

Tais-toi, mon enfant. Tu ne sais pas....

LE PAGE.

Oh ! j'en sais plus que lui. Il s'en faut que le Prince soit comme il le dit. Il ne fait de mal à personne. Au contraire, voyez, voyez ! (*Il lui montre les douze louis qu'il a dans sa main.*) Tout cela..... Eh bien ! c'est lui qui me l'a donné.

mad. DE DETMOND, *surprise.*

Est-il possible ? Le Prince ?

LE PAGE.

Il l'a tiré d'une grande, grande bourse remplie d'or, un instant avant que vous ne

vinssiez. Ah ! si le Prince vouloit, maman, s'il vouloit !.... Oh ! il est riche, lui !

mad. DE DETMOND.

Mais pourquoi ? Je n'y comprends rien. Il faut pourtant qu'il ait eu un motif.

LE PAGE.

Certainement. Sa montre s'étoit arrêtée. Il a chassé hier toute la journée, il avoit oublié de la monter, et ce matin.... (*Il court au cabinet, et en ouvre la porte.*) Tenez, c'est là qu'il étoit couché. Il m'appelle, me dit de regarder à ma montre : et comme je n'en avois pas....

mad. DE DETMOND.

Il t'a donné cet argent ?

LE PAGE.

Oui, il me l'a donné pour en acheter une. (*Il lui montre l'argent de nouveau.*) Douze louis, ma chère maman !

mad. DE DETMOND.

Regarde-moi. Dois-je te croire ?

LE PAGE.

Assurément ! Mais je ne suis pas pressé d'avoir une montre. Il s'en trouvera toujours une pour moi. (*Il prend la main de sa mère.*) Prenez cet argent, maman ! mettez-le dans votre bourse.

mad. DE DETMOND, *émue.*

Comment, mon fils, comment?....

LE PAGE.

Je souffre tant de vous voir toujours dans les larmes! Ah! ma mère, je voudrois avoir bien de l'argent, et vous ne pleureriez plus. Tout, oui, tout ce que j'aurois, je vous le donnerois de bon cœur.

mad. DE DETMOND, *se baissant sur lui.*

Quoi! tu voudrois, mon fils?....

LE PAGE.

Que j'aurois de plaisir à vous voir heureuse et contente!

mad. DE DETMOND, *l'embrassant.*

Je le suis, mon ami. Je ne donnerois pas le bonheur que je goûte en ce moment pour tout l'or de ton Prince. (*Elle l'embrasse une seconde fois.*) Ah! tu ne sens pas l'impression que fait la tendresse compatissante d'un fils sur le cœur d'une mère infortunée!

LE PAGE *reprend la main de sa mère.*

Vous prendrez cet argent au moins? Je vous en prie, ma chère maman, ne me refusez pas.

mad. DE DETMOND.

Oui, mon ami, je le prends. Comme on

pourroit te tromper, c'est moi qui me charge....

LE PAGE.

De quoi ? de m'avoir une montre ?

mad. DE DETMOND.

Si tu restes avec le Prince, il t'en faut une.

LE PAGE.

Eh ! non, non. Le Prince a des montres par-tout, et il m'a dit lui-même que je n'en avois pas besoin.

mad. DE DETMOND.

Cependant, ce qu'il t'a donné, c'est pour en avoir une ?

LE PAGE.

N'importe : il me l'a dit.

mad. DE DETMOND.

Tu me trompes, mon enfant; et tu ne devrois pas faire un mensonge, même par amour pour ta mère.

LE PAGE.

Un mensonge ? Vous ne me croyez donc pas ? Eh bien ! je voudrois que le Prince fût présent. Je voudrois qu'il vînt. (*Il se retourne.*) Ah ! le voilà lui-même.

SCÈNE XI.

LE PRINCE, madame DE DETMOND, LE PAGE.

LE PAGE, *courant au-devant de lui.*

N'EST-IL pas vrai, monseigneur, que vous m'avez d'abord donné douze louis pour avoir une montre?

LE PRINCE, *souriant.*

Oui, mon ami.

LE PAGE.

Et ne m'avez-vous pas dit ensuite que je n'en avois pas besoin?

LE PRINCE.

C'est encore vrai.

LE PAGE, *se tournant aussi-tôt vers sa mère.*

Eh bien! maman? Eh bien?

mad. DE DETMOND, *embarrassée.*

Votre altesse voudra bien excuser la simplicité d'un enfant, qui oublie le respect.....

LE PRINCE.

Excuser, madame? Cette simplicité me ravit; et je voudrois pouvoir la trouver dans tout le monde. Elle est si naturelle!

Parle, mon ami. Ta mère ne vouloit donc pas te croire ?

LE PAGE, *un peu fâché.*

Non, monseigneur. D'abord elle ne vouloit pas me croire, et ensuite elle ne vouloit pas accepter l'argent.

LE PRINCE.

Que dis-tu, accepter ? As-tu fait assez peu de cas de mon présent, pour avoir voulu en disposer ? Je ne le pense pas.

LE PAGE, *embarrassé.*

Monseigneur.....

LE PRINCE.

Si je le savois, cela ne m'engageroit pas beaucoup à t'en faire davantage. Eh bien ! avoue-le-moi, est-il vrai ?

LE PAGE, *en montrant sa mère.*

Ah ! monseigneur, elle est si pauvre !

LE PRINCE, *lui prenant le menton.*

Bon petit cœur ! Tu as donc sacrifié l'unique objet de tes desirs, pour secourir ta mère ? En vérité, il seroit affreux que cela te fît perdre une montre. (*Il tire la sienne.*) Tiens ! quand je ne posséderois que celle-là, pour récompenser ta tendresse, je te la donnerois.

LE PAGE, *la prenant avec joie.*

Ah ! monseigneur. Va-t-elle ?

LE PRINCE.

Sois tranquille, elle va bien. (*Le Page court à sa mère pour lui faire voir la montre.*)

LE PRINCE.

Viens, mon ami, mets la montre dans ta poche. Et puisque tu as si bien employé le peu que je t'ai donné (*il lui donne une bourse*), tiens, prends, voilà cent louis en place des douze premiers.

LE PAGE, *le regardant avec étonnement.*

Quoi, monseigneur !

LE PRINCE.

Tu hésites ? Allons, prends.

LE PAGE.

La bourse et tout ce qu'il y a ?.... (*Il veut la rendre.*) En vérité, c'est trop.

LE PRINCE.

Oui, si c'étoit pour toi. Mais je te les donne pour en disposer. Et qui penses-tu qui en ait besoin ?

LE PAGE.

Qui en ait besoin ? (*Il regarde le Prince, puis sa mère, et le Prince encore.*) Tenez, ma chère maman !

mad. DE DETMOND, *s'approchant du Prince.*

Votre altesse....

LE PRINCE.

Point de remercîmens, madame. Vous trouverez que c'est très-peu, et je crains de vous faire beaucoup plus de mal que je ne vous ai fait de bien. Mais (*montrant le Page*), vous le voyez sans que je vous le dise, cet enfant est trop foible, trop petit pour être avec moi. Il est dans un âge où l'on n'est pas en état de rendre service aux autres. En un mot, j'espère que vous le reprendrez sans difficulté. Vous gardez le silence ?

mad. DE DETMOND.

Pardonnez, monseigneur....

LE PRINCE.

Et quoi ?

mad. DE DETMOND.

Pardonnez, j'ai tort de rougir d'une pauvreté dont je ne suis pas la cause ; et je peux sans honte en faire l'aveu sincère à mon Prince. (*S'approchant de lui, et le fixant.*) Oui, monseigneur, je suis trop pauvre pour élever mon enfant. Déjà depuis long-temps je portois sur l'avenir un œil inquiet. Je vais donc être en proie à la douleur. Ah ! s'il faut

que je ramène dans le triste asyle de sère l'unique objet de toutes mes al cet enfant que vous voulez me rend enfant trop jeune encore..... (*Elle ve tenir ses larmes*) pour.... sentir la pert a faite dans son père.... Ah ! pardonn foiblesse d'une mère !

LE PAGE, *prenant la main du Pr et d'un ton pénétré.*

Elle pleure, monseigneur !

LE PRINCE.

Eh bien ! quand tu vivrois auprès mère ?

LE PAGE, *d'un air suppliant*

Vous n'allez pas me renvoyer ?

LE PRINCE.

Non. Tu ne le crois donc pas ? Cett fiance, mon petit ami, me fait plaisi dame, il peut rester. (*Voulant l'épro* Ce seroit cependant bien dommage, mœurs, son innocence.... Mais non, i encore rien à craindre.

mad. DE DETMOND, *le regardant a tivement.*

Son innocence, monseigneur ?

LE PRINCE, *continuant sur le mêm*

Ce n'est rien, madame. Vous vo

gineriez peut-être que je cherche à retirer ma parole. Soyez tranquille.

mad. DE DETMOND, *avec timidité.*

Mais cependant, sans manquer au respect que je vous dois, oserois-je vous prier de vous expliquer, monseigneur ?

LE PRINCE.

Madame, ce que je voulois dire, c'est que depuis long-temps je suis très-mécontent de mes pages. Leur société et leur exemple pourroient bien.... Mais après tout ce n'est qu'un peut-être, et on peut tenter....

mad. DE DETMOND, *prenant vivement la main de son fils.*

Non, monseigneur.

LE PRINCE, *feignant de se trouver offensé.*

Non ?.... Comme vous voudrez, madame.

mad. DE DETMOND.

L'innocence de mon fils m'est trop précieuse. Je frémis des dangers où j'allois l'exposer.

LE PRINCE.

Mais considérez.....

mad. DE DETMOND.

Je ne considère rien. Je vois mon enfant dans le feu : pourvu que je le sauve, que m'importe qu'il soit nu ?

LE PRINCE.

Mais sans biens, sans éducation viendra-t-il, madame?

mad. DE DETMOND.

Ce qu'il plaira au ciel. Je me s sa volonté. S'il ne peut pas souteni sance, qu'il aille cultiver les cham meure, mais innocent, dans le sei digence.

LE PRINCE, *reprenant son ton* 1

C'est penser noblement. Oui, 1 je le vois; vous méritez tout ce q en état de faire pour vous. (*S'ap d'elle et avec intérêt.*) En quoi pui être utile? Quels secours puis-je v ner? Parlez, demandez; c'est un vous voyez devant vous.

mad. DE DETMOND, *avec ém*

Ah! monseigneur...

LE PRINCE.

Dites-moi avant tout quelle est tuation. Où en êtes-vous pour vot

mad. DE DETMOND.

Il m'est absolument impossible d ver.

LE PRINCE.

Vos dettes sont donc bien consid

Vous avez, m'a-t-on dit, des procès. Ne vous donnent-ils aucune espérance ?

mad. DE DETMOND.

Aucune, monseigneur. Un seul, où il s'agit d'une petite succession, auroit depuis long-temps dû être jugé en ma faveur. Mon droit est incontestable; mais le crédit et les richesses le combattent. La nécessité m'avoit amenée à la ville pour tenter un accommodement; je n'ai pu y réussir.

LE PRINCE.

C'est un bonheur pour vous. La justice vous sera rendue sans que vous fassiez de sacrifice, je vous en donne ma parole. Acceptez de plus une pension de cent louis. Je souhaite qu'elle puisse vous mettre au-dessus de tous les besoins.

mad. DE DETMOND, *se jetant à ses pieds.*

Tant de bonté, monseigneur ! comment pourrai-je.....

LE PRINCE *la relevant.*

Que faites-vous, levez-vous, madame, levez-vous. Je m'acquitte de ce que je dois à la mémoire d'un homme dont vous êtes la veuve. Je fais pour vous ce que je ferois pour tous ceux dont les vertus toucheroient mon cœur.

Dites-moi : hésiteriez-vous encore à reprendre votre enfant ?

mad. DE DETMOND.

Monseigneur, pourrois-je oublier ?....

LE PRINCE.

Et toi, mon ami, retournerois-tu volontiers avec ta mère ?

LE PAGE, *la montre à la main.*

Avec ma mère ? Oui, monseigneur.

LE PRINCE.

Mais cependant, je sais que tu m'aimes. Tu voudrois bien aussi rester avec moi ?

LE PAGE.

Très-volontiers, monseigneur.

LE PRINCE.

Eh bien ! si cela est ainsi, en te rendant à ta mère, je te renverrois : et tu m'as prié si instamment de te garder près de moi ! Ta mère d'ailleurs t'a jeté dans mes bras. Il faut donc que je prenne d'autres mesures pour concilier les choses. Restez ici, madame ; je suis à vous dans le moment. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

Madame DE DETMOND, LE PAGE.

mad. DE DETMOND, *se jetant dans un fauteuil.*

O JOUR heureux! ô bonheur inattendu!

LE PAGE.

Eh bien, maman? Eh bien? Etes-vous contente?

mad. DE DETMOND, *le tirant à elle avec tendresse.*

O mon fils, mon cher fils!

LE PAGE.

Mais vous ne vous réjouissez pas? Il faut être plus gaie, ma chère maman!

mad. DE DETMOND.

Mon bonheur même me fait rougir. Il me reproche le peu de confiance que j'ai eu dans la Providence, le chagrin mortel que je ressentis quand tu vins au monde. C'étoit un moment après que l'on m'eut annoncé la perte de ton père. Je jetai sur toi un regard de compassion. Je pleurai le jour que je t'avois donné. (*Elle le prend dans ses bras et l'embrasse.*) Et c'étoit toi qui devois sou-

lager ta malheureuse mère ! tes jeunes mai
devoient essuyer ses larmes ! Dieu ! qu
puis-je desirer à présent ? Rien, rien qu
d'être rassurée sur le sort de ton frère;
mon bonheur sera parfait.

LE PAGE.

De mon frère ? Comment cela, ma chè
maman ?

mad. DE DETMOND.

Si le Prince savoit ce qu'il a fait.....

LE PAGE.

Quand il le sauroit, il n'en s e rie
Vou avez vu comme il est bon et généreu

mad. DE DETMOND.

Pour nous, mon fils, qui ne sommes co
pables d'aucun crime.

LE PAGE.

D'ailleurs il m'a promis qu'il garderoit l
secret, que le colonel n'en sauroit rien.

mad. DE DETMOND, *effrayée*.

Quoi ! il te l'a promis ?

LE PAGE.

Assurément. Ainsi il ne faut pas vou
alarmer.

mad. DE DETMOND.

Je suis consternée. Tu as donc dit?....

LE PAGE.

Ah ! presque rien. Ce que je savois. Et puis il m'a interrogé sur la conduite de mon frère, et je ne pouvois pas mentir. Vous me l'avez défendu vous-même.

mad. DE DETMOND.

Mais, mon ami, mon cher fils.....

LE PAGE.

Comment ! vous êtes inquiète.

mad. DE DETMOND.

Si je suis inquiète ! Dieu ! si je le suis ! Ah ! si le Prince en demande davantage ! S'il apprend !.... Tu peux perdre ta mère, ton frère. Tu peux nous plonger tous dans un abîme de malheurs.

LE PAGE, *prêt à pleurer.*

Dans un abîme de malheurs ?....

mad. DE DETMOND.

On vient...... (*Elle l'embrasse et l'encourage.*) Ne dis rien. Sèche tes larmes ; elles ne serviroient qu'à rendre peut-être le mal plus grave. Sois tranquille.

SCÈNE XIII.

Madame DE DETMOND, LE PAGE, LE PRINCE ; *derrière lui*, DORNONVILLE *et* L'ENSEIGNE.

LE PRINCE.

Entrez, messieurs, suivez-moi. (*à l'enseigne.*) C'est donc vous qui êtes Detmond, le fils de ce brave major?

L'ENSEIGNE, *s'inclinant profondément.*

Oui, monseigneur.

LE PRINCE.

C'est une bonne recommandation auprès de moi. Vous aviez pour père un homme plein d'honneur, un brave guerrier. Sans doute que son exemple excite votre émulation, et que vous cherchez à vous rendre digne de lui ?

L'ENSEIGNE.

Monseigneur, je ne fais que mon devoir.

LE PRINCE.

C'est tout faire. Le plus brave homme n'en fait pas davantage. Tenez, monsieur, voilà votre mère : ses vertus, et les espérances que donne cet aimable enfant, m'ont

fait concevoir de la famille l'idée la plus avantageuse. C'est pour cela que j'ai voulu vous voir tous rassemblés ici.

L'ENSEIGNE, *s'inclinant toujours.*

Monseigneur, vous me faites beaucoup de grace.

LE PRINCE.

Je ne vous en fais pas plus sans doute que ous n'en méritez.

L'ENSEIGNE.

Votre altesse juge bien favorablement.

LE PRINCE.

ìn effet, monsieur, il ne me manque la conviction, dans le jugement que je tenté de porter de vous, pour faire votre ne. Cependant cet air libre et assuré ɔus sied si bien.....

L'ENSEIGNE.

! monseigneur....

LE PRINCE.

ɔnce (souffrez que je le dise) une ıle ou très-corrompue. On ne sauroit ner un fils né de tels parens. Non, te. Ainsi, monsieur, que pourroit-pour vous? Un grade de plus ne ıccroit pas beaucoup. Qu'en pen-

L'ENSEIGNE, *se frottant les*

Non assurément, monseigneur.

LE PRINCE.

Mais si nous sautions ce grade de capitaine, une compagnie: c'est mier but de tous ces messieurs. M ravant..... (*Il se tourne rapideme capitaine.*) Monsieur, que pense votre neveu?

DORNONVILLE, *un peu emb*

Moi, monseigneur? Ce que j'en

LE PRINCE.

On diroit, beaucoup de mal.

DORNONVILLE.

Non, monseigneur, plutôt du crois qu'il a du cœur, qu'il sera br

LE PRINCE, *regardant l'enseig un air de satisfaction.*

Oui? Cela est-il vrai?

DORNONVILLE.

D'ailleurs il est d'une taille ava

LE PRINCE.

C'est un bel homme, j'en convi sa conduite, ses mœurs? Je rougis questionner sur de pareilles bagat fin, quel est son caractère?

DORNONVILLE, *souriant.*

Ah ! un peu trop de gaîté, de pétulance quelquefois. Au reste, monseigneur, comme vous savez, cela ne messied pas à un soldat.

LE PRINCE.

Comme je sais? C'est en vérité quelque chose de nouveau pour moi. Il ne me manque plus que votre témoignage, madame. Que me direz-vous de votre fils? (*Après une pause.*) Rien?

mad. DE DETMOND.

Que pourrois-je en dire?

LE PRINCE.

Ce que vous en pensez. La vérité.

mad. DE DETMOND.

Et le puis-je, monseigneur? Si j'avois à le louer, voudriez-vous que je le fisse en sa présence? Ou si j'avois à le blâmer, seroit-ce devant celui qui tient son sort entre ses mains?

LE PRINCE, *souriant.*

Fort bien, madame. Au bon cœur d'une mère vous joignez toute la finesse d'une femme. Je ne puis m'empêcher de vous admirer. (*Reprenant un ton sérieux.*) Monsieur, chacun a ses principes. J'ai les miens. Quand je veux avancer un officier, je com-

mence par l'envoyer aux arrêts. Que vou en semble ?

L'ENSEIGNE, *effrayé.*

Monseigneur.....

LE PRINCE.

Oui, c'est ma manière. Remettez votr épée au capitaine. Un air plus modeste au roit tout excusé. Mais ce ton assuré, cett hardiesse !.... Avec une conscience comm la vôtre, qu'attendre d'un homme aussi ef fronté ? qui devroit sentir qu'il a mérité m disgrace ; qui sait avec quelle indignité i en a agi envers la meilleure des mères ; e qui cependant..... Monsieur, qu'il soit aux arrêts pour un mois. Je ne veux point d'é claircissemens sur ce qui s'est passé. C'es à votre considération, madame, et à caus de la manière dont je m'en suis instruit ; e sur-tout parce que les circonstances me fon présumer que sa faute est très-grave...... (*D'un ton ferme et sévère.*) Monsieur l capitaine, si dans la suite il se passoit quel que chose, je veux en être informé sur-le champ, vous m'entendez ? sur-le-champ J'ai dessein d'avancer ce jeune homme : e ni vous (*au capitaine*), ni (*d'un ton plu doux*) vous, madame, ne dérangerez mo

plan....... (*S'adressant particulièrement à elle.*) Ne lui donnez jamais rien, jamais, ne fût-ce qu'une bagatelle, à titre de présent. Ses appointemens peuvent lui suffire. Qu'il apprenne à borner sa dépense. (*Il lui fait signe avec la main.*) Allez, monsieur, rendez-vous aux arrêts. (*Les deux officiers sortent.*)

SCÈNE XIV.

LE PRINCE, madame DE DETMOND, LE PAGE.

LE PRINCE, *la regardant.*

Eh bien ! madame, vous êtes triste ?

mad. DE DETMOND, *respectueusement.*

Monseigneur, je suis mère.

LE PRINCE.

Mais vous n'êtes pas une de ces mères les, qui, pour épargner à leurs enfans ques mortifications, aiment mieux ne as corriger ?

mad. DE DETMOND.

seroit une tendresse mal entendue. je crains seulement qu'il n'ait perdu à s les bonnes graces de son Prince.

LE PRINCE.

Rassurez-vous. Mon intention n'a été que de le rendre digne des graces que je veux répandre sur lui. Indulgent pour la jeunesse, je lui pardonne volontiers son inconséquence et ses étourderies; mais je ne le puis pas toujours. Ce qui dans l'un ramène, avec le repentir, l'amour de la vertu, fortifie dans l'autre son penchant pour le vice. Au demeurant, soyez sans inquiétude. Ce jeune homme deviendra raisonnable; et je mesurerai mes bontés sur son changement. (*Se tournant vers le Page.*) Quant à cet enfant, savez-vous quelles sont mes vues?

mad. DE DETMOND.

Non, monseigneur. Quelles qu'elles soient, elles ne tendront qu'à assurer son bonheur. O mon Prince! je n'ai jamais laissé passer un jour sans payer à vos vertus le tribut de mon hommage; mais je sens bien aujourd'hui combien il étoit peu digne de vous.

LE PRINCE.

Que voulez-vous dire, madame? Vous ne me connoissez point. Mon but est de donner un brave homme à l'état, à moi-même un serviteur fidèle, et d'élever pour

mon fils un ami qui soit disposé à sacrifier un jour sa vie pour lui, comme son père l'a fait pour moi.

SCÈNE XV.

LE PRINCE, madame DE DETMOND, LE PAGE, un VALET-DE-CHAMBRE.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

MONSEIGNEUR ! le Directeur.

LE PRINCE.

Qu'il entre ! J'espère, madame, qu'il suffira que vous soyez instruite de mes intentions pour les approuver.

SCÈNE XVI.

LE PRINCE, madame DE DETMOND, LE PAGE, LE DIRECTEUR.

LE DIRECTEUR, *s'inclinant.*

JE me rends à vos ordres, monseigneur.

LE PRINCE.

Bonjour, monsieur. Je suis charmé de vous voir. De combien est la pension des enfans de la première qualité ?

LE DIRECTEUR.

De douze cents livres, monseigneur.

LE PRINCE.

Bon. J'ai ici un enfant que je veux vous envoyer. Je prétends, en lui servant de père, faire autant pour lui que les meilleurs gentilshommes pour leurs fils. Mais, dites-moi, qui est chargé de veiller sur ces jeunes gens? car c'est le point essentiel.

LE DIRECTEUR.

Monseigneur, ce sont des maîtres.

LE PRINCE.

Dignes, sans doute, de l'emploi qu'on leur donne? Mais je ne les connois pas. C'est à vous seul, monsieur, que je veux m'en rapporter. Vous avez gagné ma confiance. Voudriez-vous bien vous charger vous-même du soin particulier d'élever cet enfant?

LE DIRECTEUR.

C'est mon devoir, monseigneur.

LE PRINCE.

Je ne prétends pas vous en faire un devoir. Y consentirez-vous avec plaisir?

LE DIRECTEUR.

Je trouve mon plaisir dans mon devoir.

LE PRINCE.

Fort bien ! Vous pouvez compter sur ma connoissance. (*Au Page, en le prenant ır la main.*) Viens, mon ami, tu vois eu monsieur? il est bon et doux. Vou-rois-tu aller vivre avec lui?

LE PAGE, *après avoir regardé un moment le Directeur.*

Oui, monseigneur.

LE PRINCE.

Mais aussi, apprends comment il faut egarder monsieur : comme ton maître, mme ton bienfaiteur. Tu auras pour lui plus grande obéissance, le respect le plus dre. Et si jamais il avoit à se plaindre de ..

LE PAGE.

h ! monseigneur, jamais!

LE PRINCE.

as vu que je sais être aussi sévère que bon. Ainsi, à la moindre plainte.....

PAGE, *au Directeur, en lui baisant respectueusement la main.*

, monsieur, non, jamais vous n'au-ɔus plaindre de moi.

LE PRINCE.

ıent trouvez-vous cet enfant?

LE DIRECTEUR.

Il suffit, monseigneur, que je le reçoive de vos mains, pour qu'il me soit déjà cher comme mon propre fils.

LE PRINCE.

Il peut donc aller avec vous. Y consentez-vous, madame?

mad. DE DETMOND.

Dieu! si j'y consens.

LE PRINCE.

Va donc, ne t'écarte jamais du chemin de l'honneur et de la vertu. Pour ce qui est du reste, sois sans inquiétude, tu ne manqueras jamais de rien.... (*Le regardant.*) Mais pourquoi cet air triste?

LE PAGE, *prenant la main du Prince.*

Vivez heureux, monseigneur.

LE PRINCE, *ému.*

Et toi aussi, mon petit ami. Mon fils, sois heureux. Comme son cœur est déjà reconnoissant! Je vous laisse, monsieur. Et vous, madame, suivez-le, et voyez où va votre enfant.

mad. DE DETMOND, *se jetant à ses genoux.*

Monseigneur, puis-je me retirer sans que mon cœur.....

LE PRINCE, *la relevant.*

Que faites-vous, madame. Je ne puis souffrir que l'on se mette à mes genoux.

mad. DE DETMOND.

Eh bien ! je vous obéis, et je me retire..... (*Levant les mains au ciel.*) C'est devant Dieu que je me prosternerai, pour le prier de conserver à jamais un Prince aussi généreux.

LE PRINCE, *l'accompagnant quelques pas avec bonté.*

Adieu, madame, soyez heureuse.

SCÈNE XVII.

LE PRINCE, *seul, regardant de tous côtés.*

La belle matinée ! A quelle partie de plaisir l'emploierai-je ? Du plaisir ! Ne viens-je pas de goûter le plus grand ? Je vais travailler, oui, travailler. J'y suis disposé à merveille, car je suis content de moi.

PERSONNAGES.

Lord FAIRFAX, général de l'armé[e du] parlement.

Lord CAPELL, gouverneur de Colche[ster.]

EDMOND, fils de Fairfax.

ARTHUR, fils de Capell.

Le colonel MORGAN, ami de Fairfa[x.]

Le colonel KINGSTON, ami de Cap[ell.]

SURREY, capitaine des gardes de Fair[fax.]

Gardes et soldats.

La scène se passe dans la tente de Fairf[ax,] devant les murs de Colchester.

LE SIÉGE DE COLCHESTER.

SCÈNE PREMIÈRE.

FAIRFAX, MORGAN.

FAIRFAX, *lisant un papier que Morgan vient de lui remettre.*

L'ATTAQUE de cette nuit nous auroit coûté tant de braves soldats ?

MORGAN.

Oui, mon général, huit cents hommes; et, s'il faut l'avouer, l'élite de l'armée.

FAIRFAX.

Encore si nous avions racheté cette perte par quelque avantage ! Mais après tant d'assauts, Colchester n'en résiste pas moins à nos armes. L'exemple d'Oxford vient d'enfler le cœur des habitans; et l'opiniâtre Capell.....

MORGAN.

Cet homme seul est pour la ville une

sûreté plus forte que ses remparts. C'est en vain que nous les attaquerons, tant qu'il voudra s'obstiner à les défendre.

FAIRFAX.

Il n'a pas long-temps à me braver encore.

MORGAN.

Quoi! mylord.....

FAIRFAX.

Si je ne puis vaincre sa résistance, son fils saura la forcer.

MORGAN.

Son fils?

FAIRFAX.

Oui, Morgan. Le jeune Arthur m'ouvrira, dès ce jour, les portes de Colchester. C'est dans ce dessein que je l'ai fait venir de Londres avec mon fils. On vient de m'annoncer leur arrivée.

MORGAN.

Voici Surrey qui revient de la place.

SCÈNE II.

FAIRFAX, MORGAN, SURREY.

FAIRFAX.

Eh bien ! Surrey, la trève est-elle accep-
e ? Capell a-t-il agréé l'entrevue que je lui
fait proposer ?

SURREY.

Oui, mylord. Les hostilités sont suspen-
les pour six heures ; et ce matin même,
rd Capell doit se rendre sous votre tente.

FAIRFAX.

Pour étaler sans doute à mes yeux son
iomphe. Comment vous a-t-il reçu ?

SURREY.

D'un air froid, calme et ferme. La con-
ance est empreinte sur son front.

FAIRFAX.

Cet orgueilleux royaliste demeureroit seul
ébranlable, tandis que le génie tutélaire
Albion est dans la terreur ! Non, non, il
prendra bientôt à trembler lui-même. Je
rterai l'effroi dans la partie la plus sen-
ble de son ame. Surrey, faites venir mon
s. (*Surrey sort.*)

SCENE III.

FAIRFAX, MORGA

MORGAN.

Oserai-je vous demander, my
quel est votre projet? Je ne puis v
bout de le démêler.

FAIRFAX.

Je le crois; mais il faut vous l'appr
Je reçus hier au soir la nouvelle que
d'Hamilton, avec une nombreuse a
s'avance, suivi de Langdale, au seco
la place. C'est pour le prévenir que j
sardé cette nuit un troisième assaut.
savez quel en a été le succès. Mais l'a
va me livrer ce que je n'ai pu saisir
force.

MORGAN.

Comment le jeune Arthur pourr
vous servir dans cette entreprise?

FAIRFAX.

Je lui représenterai vivement le
qui menace son père. Ils se verront to
dans mon camp. Arthur, tremblan
des jours si chers, va l'engager à se

MORGAN.

croyez-vous, mylord ?

FAIRFAX.

l'espère. Celui que l'univers armé n'au-
u vaincre, souvent une seule larme en
mphé.

MORGAN.

pell porte dans son cœur la tendresse
père ; mais il y porte aussi la fermeté
héros.

FAIRFAX.

les premières armes de la nature ne
ent le dompter.... Mais j'apperçois mon
e veux lui parler seul. Allez joindre le
Arthur, et n'épargnez aucun moyen
le faire entrer dans mes vues.

SCÈNE IV.

AIRFAX, EDMOND.

FAIRFAX.

MBRASSE-MOI, mon fils.

DMOND, *se jetant dans ses bras.*

mon père ! que je me trouve heureux
que les soins de la guerre ne m'ont pas
de votre souvenir !

FAIRFAX.

Ta joie sera bien plus grande, lorsque tu sauras par quel motif je te rappelle auprès de moi.

EDMOND.

Vous me voyez prêt à remplir vos ordres.

FAIRFAX.

Ils seront chers à ton cœur, s'il est sensible à l'amitié.

EDMOND.

Vous me les faites desirer avec une nouvelle impatience.

FAIRFAX.

Tu peux sauver le jeune Arthur du plus grand malheur qu'il ait à craindre.

EDMOND.

Que dites-vous ? Ah ! mon père, je vous en conjure, ne perdons pas un moment.

FAIRFAX.

Mylord Capell, par une aveugle opiniâtreté, se précipite dans sa ruine. J'estime trop sa bravoure, pour ne pas déplorer son malheur. Le sort de son fils sur-tout, puisque tu l'aimes, ne peut me devenir étranger. Sauvons-les tous les deux d'une perte inévitable.

EDMOND.

Eh ! quel moyen faut-il employer ? Ah ! s'il est en mon pouvoir, avec quelle ardeur je vais le saisir !

FAIRFAX.

Je dois avoir ce matin une entrevue avec mylord. Je veux lui donner la joie de revoir et d'embrasser son fils. Mais quand je lui peindrai les malheurs dans lesquels son aveuglement l'entraîne, je desirerois qu'Arthur appuyât, par ses prières, mes représentations.

EDMOND.

Ah ! mon père, je crains.....

FAIRFAX.

Quoi donc ? qu'il n'en puisse rien obtenir ? Va, mon fils, la nature a donné encore plus de pouvoir aux enfans sur leurs pères, que les loix n'en donnent aux pères sur leurs enfans.

EDMOND.

Je connois Arthur. C'est un fils trop respectueux pour oser se permettre de détourner son père de la conduite qu'il se croit obligé de tenir.

FAIRFAX.

Quand la *nécessité* lui en fait un devoir,

c'est la plus forte preuve qu'il puis
donner de son respect et de sa tendres

EDMOND.

Il ne le croira jamais.

FAIRFAX.

Son intérêt demande qu'on l'éclaire.
tu pas son ami?

EDMOND.

Ah! si je le suis! Il est, après mes p
ce que j'aime le plus au monde. Da
instant même où nos pères combatten
contre l'autre, je donnerois mes jours
sauver les siens.

FAIRFAX.

Loin de condamner ce transport, j
mire. Il m'annonce que le cœur de m
est capable des plus beaux mouveme
générosité. C'est ainsi qu'on doit
l'amitié ponr en être digne. Tu mo
pour ton ami : il faut le sauver. Si sa fo
et sa vie te sont chères, soutiens-moi
mon projet. Va le chercher, et vene
semble. Je veux me joindre à toi p
persuader.

EDMOND.

J'obéis. (*à part.*) Ah! que pourrai-
dire?

SCÈNE V.

FAIRFAX, SURREY.

Fairfax reste un moment seul et pensif. Surrey s'approche de lui.

SURREY.

MYLORD.....

FAIRFAX.

J'allois vous faire appeler, Surrey. Tandis que je vais m'entretenir avec Arthur et mon fils, courez dire à Morgan d'assembler mes troupes, et de les tenir prêtes à se montrer au premier signal.

SURREY, *avec surprise.*

Je vous demande pardon, mylord, de ma franchise; mais un tel ordre a de quoi m'étonner.

FAIRFAX.

Je vous comprends. Allez, soyez tranquille. Fairfax, selon l'usage de la guerre, peut chercher à surprendre son ennemi, mais il ne violera point sa parole. La trève que vous avez su ménager, sera religieusement observée. Je veux seulement, lorsque j'exhorterai l'orgueilleux Capell à se rendre,

que ses yeux soient frappés de l'aspect d'une armée brillante et courageuse. Cet appareil en imposera peut-être à son obstination.

SURREY.

Mais, mylord.....

FAIRFAX, *d'un ton impérieux.*

Allez, ne perdez pas un moment.

SCÈNE VI.

FAIRFAX, EDMOND, ARTHUR, *qui s'avance en saluant respectueusemeut Fairfax.*

FAIRFAX, *le prenant par la main.*

Je me réjouis de vous voir, mon cher Arthur. Je sais votre amitié pour mon fils, et ce sentiment me rend tous vos intérêts bien précieux. Je veux vous en donner un témoignage, en vous réunissant aujourd'hui avec votre père.

ARTHUR.

Est-ce que vous voulez m'envoyer dans la place, mylord, pour combattre à ses côtés?

FAIRFAX.

Cette ardeur martiale ne m'étonne point *de la part* du fils du brave Capell. Mais dans

les circonstances présentes, elle ne pourroit tourner qu'à votre malheur.

ARTHUR.

Appelez-vous un malheur de mourir avec mon père et pour notre roi?

FAIRFAX.

Votre père vous est donc bien plus cher que la vie?

ARTHUR.

Daignez faire cette question à votre fils, mylord, et vous aurez ma réponse.

FAIRFAX.

Eh bien! sans perdre la vie, vous pouvez la conserver, ou plutôt la rendre à votre père.

ARTHUR.

Ah! dites-le-moi, que puis-je faire pour lui?

FAIRFAX.

La place est hors d'état de se défendre long-temps. Il faut en peu de jours qu'elle soit emportée. Alors, au lieu des lauriers qui couronnent aujourd'hui la tête de Capell, il ne lui restera plus à attendre que la hache des bourreaux.

ARTHUR.

Je conçois les projets de votre cœur géné-

reux. Vous voulez engager les ennemis de mon père à prendre la tête de son fils, au lieu de la sienne ? Mourir pour son père et pour son roi tout ensemble, quelle glorieuse destinée ! (*Il se jette à ses pieds.*) Comment vous rendre assez de graces de m'avoir jugé digne de la remplir !

EDMOND, *à part, essuyant ses larmes.*

Qu'il va lui en coûter, de revenir d'une si noble erreur !

FAIRFAX, *relevant Arthur, et l'embrassant.*

Vous me forcez, mon jeune ami, de vous estimer autant que le héros à qui vous devez la naissance. Mais me croyez-vous assez cruel pour exiger un pareil sacrifice ?

ARTHUR.

Qu'attendez-vous donc de moi ?

FAIRFAX.

Un effort moins funeste pour l'un et pour l'autre. Dans un moment vous verrez ici votre père. Joignez vos instances aux miennes, pour le porter à rendre une place que tout son héroïsme ne peut défendre plus long-temps.

ARTHUR.

Moi, mylord ?

FAIRFAX.

Représentez-lui la proscription terrible du parlement, son sang prêt à couler sur un échafaud, la douleur de sa veuve, le désespoir de son fils, la confiscation de vos biens. Peignez-lui cet abîme de malheurs où son obstination barbare va tous vous précipiter.

ARTHUR.

Vous daigniez tout-à-l'heure, mylord, me témoigner quelque estime. Ce témoignage venoit-il du fond de votre cœur?

FAIRFAX.

En doutez-vous, Arthur?

ARTHUR.

Permettez-moi donc de le mériter, et de regarder votre proposition comme une épreuve où vous voulez mettre ma vertu.

FAIRFAX.

Vous la prouverez assez en arrachant votre père aux horreurs d'une mort cruelle. Quand il vous verra frémir à ses pieds sur le sort qui le menace, pourra-t-il résister à votre amour suppliant?

ARTHUR.

Si j'avois cette indigne foiblesse, mon père est trop sage pour se décider par les larmes d'un enfant tel que moi.

FAIRFAX.

S'il est sage, il verra qu'elles coı pour son salut.

ARTHUR.

Mettez-vous à sa place, mylord. Cl de la défense d'une ville, la rendriez-aux sollicitations de votre fils?

FAIRFAX, *embarrassé.*

Demandez à mon Edmond quel poı ont sur moi ses prières. Ingrat, c'est so tachement pour vous qui me fait tren pour tout ce qui tient à son ami. Votre connoît aussi la nature; il ne sera pa sensible à sa voix.

ARTHUR.

Il n'est sensible qu'à la voix de son de Elle lui apprendra bien mieux que ı même ce qu'il doit faire.

FAIRFAX.

Souvenez-vous que vous tenez sa vie vos mains.

ARTHUR.

Pardonnez, mylord, elle n'est dan miennes, ni dans les vôtres.

FAIRFAX.

Vous voulez donc le perdre?

ARTHUR.

Quand il seroit en mon pouvoir de le sauer, c'est mon sang qu'il faut me demander our offrande, et non une trahison.

FAIRFAX.

Je le reconnois, ce sang, à son orgueil inomptable. Ecoutez, Arthur, je ne vous onne qu'un moment pour vous décider. Je eviendrai bientôt vous demander, pour la ernière fois, si vous aimez mieux voir votre ère sur un échafaud, que sur le char de la rtune. Edmond, demeurez auprès de lui. ssayez si votre tendresse lui fera plus d'imression que ma pitié.

ARTHUR.

Votre pitié, mylord? Elle est trop génécuse. Je ne vous l'avois pas demandée. *Fairfax lui lance un regard furieux, et ort sans lui répondre.)*

SCÈNE VII.

EDMOND, ARTHUR.

Ils se regardent un moment en silence.

ARTHUR.

Eh bien ! Edmond, quel parti vas-tu prendre ? Pour servir ton père, oseras-tu m'engager à trahir le mien ?

EDMOND.

Nous nous connoissons assez l'un et l'autre. Va, tu ne me crois pas plus capable d'en avoir l'idée, que je ne te crois capable de me la soupçonner.

ARTHUR.

N'écoute, pour un moment, ni l'amitié, ni la nature. Si tu étois Arthur, que ferois-tu ?

EDMOND.

Je voudrois mériter ce nom que tu ennoblis, en égalant ta constance. Ce n'est pas moi qui porterois mon père à une lâcheté !

ARTHUR.

Avec d'autres sentimens, je me croirois indigne de te voir mon ami. Hélas ! le seras-tu long-temps encore ?

EDMOND.

D'où vient cette injure, Arthur? En quoi l'ai-je méritée?

ARTHUR.

Pardonne, Edmond, ce n'est pas toi que e crains. Mais qui sait si ton père....

EDMOND.

Ah! laisse-moi croire qu'il sent autant que moi le prix de ta vertu. Laisse-moi estimer l'auteur de mes jours.

ARTHUR.

S'il alloit te défendre de m'aimer!

EDMOND.

Crois-tu donc que je lui pourrois obéir? Ne t'ai-je pas toujours chéri comme un frère? Et ces nœuds peuvent-ils se rompre, lorsque tout au contraire les resserre dans nos cœurs? Mon père, avec tous ses droits, ne sauroit me le commander.

ARTHUR.

Il m'aimoit autrefois lui-même. Il se réjouissoit de nous voir croître ensemble, compagnons d'exercices et de jeux. Combien de fois nous a-t-il fait promettre de vivre étroitement unis, comme il l'étoit avec son cher Capell! Tu vois cependant avec quelle fureur il le poursuit aujourd'hui. Ce n'est

pas assez de sa ruine ; il veut faire sa hont ne pouvant lui donner la mort.

EDMOND.

S'il s'oublioit jusqu'à cet excès, que Ciel me pardonne une telle pensée ! j'oubl rois, à mon tour, que je suis son fils.

ARTHUR, *essuyant ses yeux.*

Faut-il qu'un nom si doux coûte tant peines à nos cœurs ! Pourquoi ne puis penser, sans frémir, à celui qui me don la naissance ? Je le sais trop. La ville ne p se défendre plus long-temps ; et le bra Capell est trop fier pour se rendre. S'il meurt pas accablé sous les coups de ses e nemis, s'il tombe vivant entre leurs mai quelle sera sa destinée ! Plus il aura f éclater de grandeur d'ame et de valeu plus on voudra se venger de sa gloire, en flétrissant. Le plus vertueux des Angl sera livré au supplice d'un criminel. Ses e nemis sont trop implacables. Cette têt qu'ils n'ont pu atteindre de leurs armes, la feront tomber sous la hache des bou reaux.

EDMOND, *avec feu.*

Non, il ne périra point. Je lui connois libérateur.

ARTHUR.

Et quel est-il ?

EDMOND.

Moi.

ARTHUR.

Toi, cher Edmond ? Où s'égarent les vœux impuissans de l'amitié ?

EDMOND.

Elle a plus de force que tu ne le crois. Le temps nous presse ; il ne s'agit plus de délibérer. Me promets-tu d'exécuter ce que je vais te prescrire ?

ARTHUR.

Tout, si l'honneur me le permet.

EDMOND.

Crois-tu qu'il le condamne, puisque je te le propose ?

ARTHUR.

Eh bien ! tu n'as qu'à parler, et j'obéis.

EDMOND.

Viens donc, et suis-moi. Nos deux chevaux sont encore devant la tente. Volons en France. Je me remets entre tes mains pour servir d'otage à Capell contre les entreprises de Fairfax.

ARTHUR.

Qui, moi, t'arracher à ton père !

EDMOND.

Il n'a pas craint de te ravir au tien.

ARTHUR.

Non, je ne me rendrai jamais co
d'une action que je viens de blâmer d
autre.

EDMOND.

C'est pour l'empêcher de la comm
Au nom de notre amitié, cher Ar
c'est pour lui, c'est pour moi que je
demande. Sauve à mon père d'éterne
mords; sauve-moi la douleur de l'e
tourmenté.

ARTHUR.

Veux-tu me les donner, à moi?

EDMOND.

Que dis-tu? Non, tu n'auras poi
reproches à te faire. Mon père, lui-m
quand ses premiers transports seront p
te bénira dans le fond de son ame de lui
conservé l'honneur.

ARTHUR.

Qu'exiges-tu de moi? Jamais, Edm
jamais.

EDMOND *le saisit par la main, et l'ent*

Je ne t'écoute plus. Il faut me suivre.

ons. (*Fairfax paroît, suivi de quelques* oldats.)

SCÈNE VIII.

ÀIRFAX, ARTHUR, EDMOND, Soldats.

FAIRFAX.

HOLA! gardes, qu'on les arrête tous deux!

ARTHUR.

Ciel! mon cher Edmond!

FAIRFAX, *à Edmond.*

Fils ingrat! est-ce donc ainsi que tu remlis mes ordres?

EDMOND.

Vous l'avois-je promis?

ARTHUR, *se jetant à ses pieds.*

Ah! mylord, si l'honneur vous est cher, e lui reprochez point sa désobéissance, ou e l'en punissez que sur moi. C'est mon mitié qui le portoit à se soustraire à votre ouvoir.

EDMOND.

Non, non, mon père, ne l'en croyez pas. ı générosité veut vous surprendre en s'acusant de mes desseins. Je n'avois pas même ıcore forcé sa résistance. J'oserai vous le

dire. Vous n'avez aucun droit sur lui. Mo
je vous appartiens. Ma liberté, mes jou
sont à vous. Je les abandonne à votre colèr
Tant qu'elle ne tombera que sur moi seu
vous ne m'entendrez point murmurer.

FAIRFAX.

Tais-toi. Je sais qui je dois punir. Qu'c
les enferme chacun dans une partie sépar
de ma tente.

ARTHUR

Ah ! laissez-moi du moins partager
prison de mon ami.

EDMOND, *aux gardes.*

Non, vous ne l'arracherez point de m
bras.

FAIRFAX, *aux gardes.*

Qu'on m'obéisse. (*Les gardes les sépa
rent, et les entraînent malgré leurs efforts*

SCÈNE IX.

FAIRFAX, *après un long silence, mêlé d'une grande agitation.*

VERRAI-JE donc mes projets renvers
par mon propre enfant? Son insolente ré
sistance ne fait que m'affermir dans m
résolution. Va, Capell, tu ne seras pas le plu

obstiné. Je vais te rendre témoin d'un spectacle qui fera plier devant moi ta roideur. C'est pour ton fils qu'Edmond ose mépriser mon pouvoir. Arthur m'en vengera sur toi-même.

SCÈNE X.

FAIRFAX, SURREY.

SURREY.

MYLORD, je viens de faire exécuter vos ordres. S'il m'étoit cependant permis de vous représenter....

FAIRFAX.

Vos représentations m'importunent. Je n'en ai pas besoin.

SURREY.

Un ami de lord Capell est à la porte, et demande à vous parler.

FAIRFAX.

Qu'il entre. (*Surrey va chercher Kingston, et l'introduit.*)

SCÈNE XI.

FAIRFAX, SURREY, KINGSTON.

KINGSTON.

Mylord, le gouverneur de Colchester vous fait demander, par ma voix, s'il peut en ce moment avoir l'honneur de vous entretenir.

FAIRFAX.

Je serai toujours prêt à le recevoir. Je vais me hâter de donner quelques ordres, pour que notre conférence ne soit pas interrompue. Surrey, je vous charge de faire à mylord les premiers honneurs de ma tente. Aussi-tôt qu'il arrivera, faites-m'en avertir. Je serai chez le colonel Morgan.

SCÈNE XII.

SURREY, *seul.*

Quel dessein occupe son esprit? Un sombre courroux éclate dans ses regards. Les larmes même de son fils n'ont pu l'attendrir. *Auroit-il dévoué le jeune Arthur à sa vengeance?* Je ne puis m'empêcher de frémir.

ıx sans doute est généreux ; mais l'éga-
ıt universel des esprits, dans ces temps
›uble et de vertige, a déjà fait com-
e tant de forfaits ! Il ne m'en rendra
a moins le complice. Je ne lui en dé-
·ai pas l'infamie, s'il vouloit m'y faire
›er : oui, je le sauverai malgré lui-
: de tout ce qui peut obscurcir sa gloire.

SCENE XIII.

PELL, KINGSTON, SURREY.

KINGSTON, *à Capell.*

›ICI sa tente, mylord.

ɪREY, *s'avançant vers Capell, prend*
ec respect sa main qu'il veut baiser.

:répide défenseur de Colchester, qu'il
›it permis de baiser la main d'un héros !

APELL, *la retirant avec modestie.*

lo ne doit recevoir aucunes marques
ıneur, aussi long-temps que celles de
roi seront flétries par les chaînes. Où
ıylord Fairfax ?

SURREY.

me hâte d'aller lui annoncer l'arrivée
n noble ennemi.

SCÈNE XIV.

CAPELL, KINGSTON.

KINGSTON.

Je crois devoir vous dire, mylord, que tout ce que je vois ici me paroît étrangement suspect.

CAPELL, *d'un air tranquille.*

En quoi donc, mon ami ? Ne vous formez pas de vaines terreurs.

KINGSTON.

Elles vous paroîtront assez fondées, si vous daignez y réfléchir. Fairfax étoit instruit par ma bouche du moment de votre arrivée. Pourquoi ne pas rester et vous recevoir lui-même ? Pourquoi sortir aussi-tôt, sous prétexte d'ordres importans à donner? Pourquoi tout son camp enfin se trouve-t-il sous les armes à votre passage ?

CAPELL.

Que prétendez-vous conclure de ces vaines apparences ?

KINGSTON.

Ne pourroient-elles pas couvrir quelque trahison secrète ?

CAPELL.

Kingston, je ne crains rien. Les loix de la guerre sont sacrées à toutes les nations. Le conquérant le plus avide, l'homme de sang le plus féroce les observent envers les autres, pour qu'on les observe envers eux-mêmes.

KINGSTON.

Celui qui porte les armes contre son roi, peut bien violer sa parole envers de simples sujets.

CAPELL.

Ce n'est pas moi qu'il auroit choisi pour y manquer.

KINGSTON.

Mais, mylord.....

CAPELL.

Non, je connois Fairfax. J'ai une trop haute idée de son caractère, pour le juger capable d'une bassesse. Le fanatisme de l'indépendance peut avoir égaré son esprit, sans avilir ses sentimens. Quoique des opinions de parti nous divisent, l'amitié nous unit autrefois. Il est encore jaloux de mon estime; et ce n'est point à mes yeux qu'il s'écartera des voies de l'honneur.

KINGSTON.

Je le souhaite, mylord. Mais le voici.

(Capell s'avance vers Fairfax avec une contenance assurée.)

SCÈNE XV.

FAIRFAX, CAPELL, KINGSTON, SURREY.

CAPELL.

Je ne puis vous donner, mylord, une marque plus sûre de confiance, qu'en venant dans votre tente accompagné d'un seul ami.

FAIRFAX.

Puisque vous le jugez digne de ce titre, il peut assister à notre entrevue.

CAPELL.

Je n'en recuserois pas un ennemi pour témoin. Je suis prêt à vous entendre.

FAIRFAX.

J'ai à vous proposer, au nom du parlement, tous les avantages qui peuvent répondre à la haute considération dont il est pénétré pour vos vertus.

CAPELL.

Si elles méritent quelque prix, je ne dois le recevoir que de mon souverain, qui l'est aussi du parlement.

FAIRFAX.

Que peut faire pour vous un prince sans états ?

CAPELL.

Je soutiendrois peut-être ses intérêts avec moins de zèle, si les miens pouvoient y être attachés. C'est lorsque mon ambition n'attend aucune récompense, que je me sens plus fier de le servir.

FAIRFAX.

Ce sentiment est d'une grande ame. Mais, vous le voyez, une révolution dans le gouvernement est inévitable. Est-il en votre pouvoir de l'arrêter ? Que prétendez-vous opposer à un parti triomphant ?

CAPELL.

Mon devoir, qui me prescrit de demeurer fidèle à un prince malheureux.

FAIRFAX.

Vous avez déjà fait tout ce qu'on peut attendre d'un homme d'honneur.

CAPELL.

Non, pas tout encore, puisqu'il me reste à le soutenir.

FAIRFAX.

Et par quels moyens vous en flattez-vous ? Les murailles de votre place ne sont plus

que des monceaux de ruines. Vos soldats sont réduits à manquer des derniers alimens.

CAPELL.

Ils ont encore des munitions de guerre, et du courage pour les employer.

FAIRFAX.

Le courage ne peut leur manquer sous vos ordres. Mais sans la force, à quoi leur serviroit-il ? Colchester, quoique soutenu de votre bras, ne sauroit tarder à se rendre.

CAPELL.

Vous en a-t-il parlé dans l'assaut de cette nuit ?

FAIRFAX.

Si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain. Mais demain, le parlement vous proscrira comme un ennemi de la république : au lieu qu'il vous offre aujourd'hui, par mon organe, le titre de duc, et le gouvernement d'une place de guerre. (*Capell se détourne, et cache sa tête dans ses mains.*)

FAIRFAX.

Pourquoi détournez-vous de moi votre visage ?

CAPELL.

De peur que vous ne le voyiez rougir et pour vous, et pour ma nation.

FAIRFAX.

Calmez-vous, mylord, et discutez ma proposition de sang-froid.

CAPELL.

Doit-elle être l'unique objet de notre conférence ?

FAIRFAX.

Elle est assez importante, puisque votre salut en dépend.

CAPELL, *faisant un mouvement pour se retirer.*

Adieu, mylord.

FAIRFAX, *à part.*

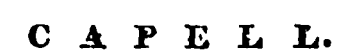
Pourquoi faut-il que je sois réduit à me contraindre ! (*Il fait un pas vers lui, et le retient par la main.*) Encore un instant, lord Capell. Croyez-moi, laissez-là d'aveugles préjugés de servitude. Irez-vous leur sacrifier les honneurs prêts à rejaillir sur vous et sur votre famille ?

CAPELL.

O nobles Anglois, que vous êtes déchus de votre antique gloire ! Les honneurs se vendent sur le sein d'Albion au poids de l'ignominie.

FAIRFAX.

C'est *la patrie* qui vous les offre.



CAPELL.

La patrie ! étouffez ce nom bouche, si vous ne savez que le

FAIRFAX.

Osez-vous l'attester vous-r qui servez sous son oppresseur est désormais trop foible pour (liberté victorieuse. Les fondem chancèlent. Un jour encore, renversés.

CAPELL.

Eh bien ! je m'ensevelirai ruines.

FAIRFAX.

Le parlement vous en arr vivant, pour vous condamner ignominieuse.

CAPELL.

Est-ce m'en délivrer, que damner à une vie infâme?

FAIRFAX.

Que sera-t-elle pour vous, lc gleterre, affranchie d'un joug l prononcera votre nom qu'ave quand vous entendrez votre é] norée maudire l'instant de ve *quand votre* fils, vous poursui

ur l'échafaud des cris du désespoir, vous
eprochera des jours qu'il lui faudra traîner
ans l'indigence et dans l'opprobre?

CAPELL.

O comble inoui d'audace! Est-ce donc
ous, sujet infidèle, qui voulez m'effrayer
ar des flétrissures qui ne sont attachées
u'à votre rébellion? Non, non, j'aurai
our moi les regrets de tous les gens de bien.
la femme et mes enfans béniront ma mé-
noire. Le Ciel sera l'époux de ma veuve,
: le père de mon fils orphelin.

FAIRFAX.

C'en est trop, vil esclave du despotisme.
uisque l'intérêt de ta vie ne peut t'émou-
oir, il est temps de te faire trembler pour
ne tête plus chère. (*Il appelle.*) Morgan!

SCÈNE XVI.

FAIRFAX, CAPELL, ARTHUR, M(GAN, SURREY, KINGSTON, deux dats.

Un rideau se lève au fond de la tente. voit Arthur enchaîné. Deux soldats à ses côtés, lui tenant chacun un gnard sur le sein. Derrière eux est M gan.

CAPELL.

CIEL ! que vois-je ? (*Il se laisse ton dans les bras de Kingston.*)

FAIRFAX.

Le reconnoissez-vous ?

CAPELL, *se relevant avec indignati*

Mon fils en ton pouvoir ! Ah ! lâche ne le dois pas du moins à tes armes.

FAIRFAX.

Rendez-moi les vôtres, il est à vous. C le seul moyen qui vous reste. Voulez-v lui sauver la vie ?

CAPELL.

Oui, traître, par ta mort. (*Il sa impétueusement son épée pour en fra Fairfax.*)

MORGAN.

Si vous faites un pas, mylord, vous et votre fils, vous êtes perdus.

ARTHUR.

Que rien ne vous arrête, mon père ! Vengez-vous. Je ne crains pas de mourir, je suis votre fils.

CAPELL, *faisant rentrer dans le fourreau son épée à demi-nue, et s'adressant à Fairfax :*

Barbare ! je ne te parle point de notre ancienne amitié. Il n'en reste plus entre nous, depuis ta révolte criminelle. Je ne veux rien de toi. Mais que t'a fait cette innocente victime ?

FAIRFAX.

Il vient de me braver, il n'y a qu'un instant, avec autant de hauteur que son père.

CAPELL.

Entends-le braver encore tes menaces et tes bourreaux. O mon cher Arthur ! que ne puis-je t'embrasser, lorsque je te vois si digne de ma tendresse !

KINGSTON, *à Fairfax.*

Eh quoi ! mylord, voulez-vous souiller à

jamais votre renommée par le meurtre d'un enfant ?

FAIRFAX.

Ce n'est pas moi qui l'immole, c'est son père cruel. Il ne doit s'en prendre qu'à sa farouche opiniâtreté. Qu'il me rende une place qu'il ne peut défendre, et je lui rends son fils ; sinon, il faut qu'il meure pour la terreur de ces esclaves pusillanimes, qui voudroient anéantir la liberté, quand elle rétablit son empire.

CAPELL, *d'un ton pathétique à Arthur.*

Mon fils, Dieu, ton prince et l'honneur !

SURREY, *à part.*

Je ne laisserai point achever cet horrible sacrifice, quand il devroit m'en coûter la vie. (*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

FAIRFAX, CAPELL, ARTHUR, MORGAN, KINGSTON, les deux soldats.

Capell et son fils se regardent tendrement, en se tendant les bras l'un à l'autre.

CAPELL.

Arthur, mon cher Arthur ! que dirai-je à ta mère désolée ?

KINGSTON.

Ah ! mylord, le laisserez-vous ainsi massacrer ?

CAPELL.

Que faites-vous, Kingston ? Voulez-vous ébranler ma constance, quand il faudroit la soutenir ? J'ai bien assez à combattre la nature.

FAIRFAX.

Vous n'avez plus qu'un instant, lord Capell.

CAPELL.

Pourquoi prolonger mon supplice ? Laisse-moi sortir. Je ne voudrois pas expirer sous tes yeux.

MORGAN.

Arthur, n'avez-vous rien à dire à votre père ?

ARTHUR, *avec fermeté.*

Rien. Il sait tout ce qui se passe dans mon cœur.

CAPELL.

Adieu, mon fils. Encore une fois, Dieu, ton prince et l'honneur ! Je ne te survis un moment que pour te venger (*Il se détourne, et se dispose à partir.*)

FAIRFAX, *à part.*

Inflexible vertu, que je suis forcé c
mirer malgré moi-même! (*Haut.*) :
que vois-je?

SCÈNE XVIII.

FAIRFAX, CAPELL, EDMOND,
THUR, MORGAN, KINGSTON, S
REY, les deux soldats.

EDMOND, *accourant avec la plus gr
précipitation, et jetant ses bras a
du jeune Capell.*

ARTHUR, ô mon ami! non, tu ne m
ras point sans moi.

FAIRFAX.

Que faites-vous, mon fils?

EDMOND.

Ne me donnez pas davantage un non
je déteste. Assouvissez votre barbarie.
avez une victime de plus.

FAIRFAX.

Insolent, qui t'a conduit ici?

SURREY.

Moi, mylord. J'ai forcé sa prison,
m'en glorifie.

EDMOND, *à Fairfax.*

Vous êtes le seul qui ne connoissez pas la pitié. (*Aux soldats.*) Ce n'est pas la vôtre dont j'ai besoin. Hâtez-vous de frapper. De quoi tremblez-vous ?

ARTHUR, *cherchant à se dégager de ses bras.*

Laisse-moi, cher Edmond. Pourquoi me rendre la mort plus douloureuse ?

EDMOND.

Je ne te quitte point. Je ne veux pas survivre à mon ami, quand j'ai perdu celui qui dut être mon père.

CAPELL.

Tu veux m'arracher mon fils : le tien te renonce. Je suis vengé.

EDMOND.

Laisse-moi te serrer plus étroitement encore, mon cher Arthur. Je veux mourir du même coup que toi.

CAPELL.

Tu les vois, Fairfax. Il ne te reste plus qu'à frapper toi-même.

FAIRFAX.

C'en est fait, Capell, je suis vaincu. Edmond, ôtez les fers à votre ami, et rendez-le à son père. Mes mains ne sont pas dignes de

toucher ce jeune héros. (*Morgan et les deux soldats se retirent.*)

ARTHUR.

Cher Edmond, c'est donc à toi que je dois la vie!

EDMOND.

O mon ami! (*Il lui ôte ses fers, et le conduit à Capell, qui les serre tous deux dans ses bras.*)

ARTHUR.

Mon père!

EDMOND.

Mylord!

CAPELL, *les tenant dans ses bras, et les regardant tour-à-tour avec tendresse.*

Donnez-moi le même nom tous les deux, mes chers enfans. Je ne sais plus lequel de vous est mon fils.

EDMOND, *voyant les yeux de son père baignés de pleurs, se dégage des bras de Capell, et se précipite aux pieds de Fairfax.*

Je vous retrouve aussi, mon père! Ah! ne me dérobez point ces larmes. Mylord, Arthur, Surrey, les voyez-vous couler?

FAIRFAX, *le relevant.*

Mon cher Edmond, je n'oublierai jamais

que tu m'as sauvé une action honteuse. (*Le présentant à Arthur.*) Aimez-vous toujours, dignes amis, et que le sort vous fasse vivre en des temps plus heureux que vos pères. (*à Capell.*) Vous êtes libre, mylord, de rentrer dans la place. Mon admiration vous y suit. Plût au Ciel que je fusse aussi digne de votre estime !

ARTHUR, *baisant la main de Capell.*

O mon père ! ne nous quittons plus. Je veux aller combattre auprès de vous.

CAPELL.

Tu en as fait assez pour ton parti. Ton nom seul va devenir le plus ferme soutien de Colchester. Quel soldat assez lâche parleroit de se rendre, quand il saura ta constance ?

ARTHUR.

Laissez-moi la soutenir encore par mes actions. Il faut que je vous suive.

CAPELL.

Non, mon fils, reçois mes adieux. C'est peut-être, hélas ! pour la dernière fois que je t'embrasse. Mon devoir est d'aller affronter la mort pour mon pays : le tien est de vivre pour le servir mieux un jour dans la force de ton âge. (*à Fairfax.*) Après ce qui

vient de se passer, Fairfax, je n'ai plus rien à craindre de toi. Je te laisse mon fils pour le renvoyer à sa mère, et je cours t'attendre sur la brèche.

LA guerre civile dont l'Angleterre fut déchirée sous le règne de Charles Ier, venoit de se rallumer pour la seconde fois. Le parlement, par la résolution qu'il avoit prise de ne plus présenter d'adresses à ce prince malheureux, détenu alors sous sa puissance dans l'île de Wight, avoit porté l'indignation dans le cœur de tous les bons citoyens. L'Ecosse, le pays de Galles, quelques villes du nord du royaume et du comté de Surrey, et même dix-sept vaisseaux à la solde parlementaire, s'étoient déclarés pour le roi. Il y avoit aussi des mouvemens en sa faveur dans les comtés d'Essex et de Kent, soutenus par le zèle du comte de Norwich, de lord Capell, de sir Charles Lucas, et de sir George Lisle. C'est contre ces derniers que le chevalier Fairfax fut envoyé avec une armée assez nombreuse. Cet habile général n'eut pas beaucoup de peine à triompher de quelques trou-

pes nouvelles et mal disciplinées. Il les défit complètement à Maidstone, dans le comté de Kent; et poursuivant leurs restes fugitifs, il les obligea, ainsi que les royalistes du comté d'Essex, de se renfermer dans la ville de Colchester, qu'il courut aussi-tôt investir.

Le siége de cette ville est un des événemens les plus mémorables de ces temps malheureux, par l'opiniâtre résistance de ses défenseurs (1). Malgré les rudes assauts qu'ils eurent à souffrir, malgré la disette affreuse où ils furent bientôt réduits, au point qu'il ne leur restoit plus pour nourriture que les chevaux de la garnison, ils faisoient encore de brusques sorties, et bravoient toutes les for-

(1) Il dura depuis le 18 juin 1648, jusqu'à la fin du mois d'août de la même année. Les murailles et les fortifications de Colchester, élevées par les Romains avec la solidité qu'ils savoient donner à leurs constructions, portent encore des marques terribles de la fureur de ce siége. On y voit de tous côtés les brèches faites par les batteries de l'armée parlementaire. La plupart des églises sont à demi-renversées. Je suis entré en 1783 dans celle de Sainte-Marie, qu'on dit bâtie sur les ruines du fort Royal, pour y bénir la mémoire des guerriers qui l'avoient su défendre avec tant d'intrépidité, et surtout des deux héros (les *chevaliers* Lucas et Lisle) dont le *sang y fut si cruellement répandu.*

ces des assiégeans, dans l'attente de quelques secours incertains qu'on leur faisoit espérer.

C'est dans cette situation que commence l'action du drame qu'on vient de lire.

Je suis loin de présenter à mes jeunes lecteurs comme bien authentique, le moyen employé par Fairfax pour contraindre le lord Capell à lui rendre la place (1). Il répugne trop au caractère de franchise et d'humanité que tous les historiens s'accordent à donner à ce général. Cependant comme la facilité de son caractère le rendit toujours l'instrument aveugle des volontés de Cromwell et d'Ireton (2), et que ce dernier fut continuellement auprès de lui durant le siége, on pourroit croire que les suggestions de cet homme féroce le portèrent à une violence étrangère à son cœur, comme elles le rendirent ensuite coupable de la sanglante exécution dont il sera parlé ci-après.

---

(1) Ce fait est rapporté par Raguenet, dans son histoire de la vie de Cromwell, avec quelques détails qui lui donnent un air de vraisemblance. Comme il ne cite point les sources où il l'a pris, il ne m'a pas été possible de le vérifier. Au reste, ni Clarendon, ni Hume, ni *MM.* Macaulay, n'en font aucune mention.

(2) *L'un des gendres de Cromwell.*

Je me suis attaché à peindre dans toute sa force le caractère ferme et généreux de Capell, qui ne se démentit dans aucune circonstance de sa vie, ni de sa mort. S'il a produit sur le cœur de mes jeunes amis l'effet que j'ai osé m'en promettre, j'espère qu'ils verront avee plaisir quelques détails intéressans sur la fin déplorable de cet homme vertueux.

Cromwell, envoyé par Fairfax pour arrêter la marche de Langdale et d'Hamilton, ayant vaincu successivement ces deux généraux, dont le dernier tomba entre ses mains; le comte de Holland ayant aussi été battu et fait prisonnier par un autre détachement de l'armée parlementaire, les habitans de Colchester, qui ne résistoient plus que par l'espérance de recevoir des secours, se virent enfin réduits à la nécessité de capituler. Ils envoyèrent des députés à Fairfax pour traiter de la reddition de la ville à des termes honorables. Irrité de l'obstination de leur défense, il ne leur proposa d'autre parti que de se rendre à discrétion. Sur cette réponse, on employa deux jours à délibérer dans la place. La première résolution des officiers *étoit de s'ouvrir*, les armes à la main, un

passage à travers le camp des ennemis; mais le peu de chevaux échappés à leur faim se trouvoient trop foibles pour cette entreprise. D'un autre côté, les soldats, épuisés de fatigue, étoient hors d'état de soutenir un nouvel assaut. On fut donc obligé d'ouvrir les portes à Fairfax, et de se soumettre aux conditions qu'il lui plairoit d'imposer.

Après avoir renvoyé les soldats sans armes et sans bagages, il fit renfermer tous les officiers dans une salle de la ville, avec ordre de lui remettre leurs noms. Ireton, que Cromwell, dans son absence, avoit laissé pour inspecteur au docile général, choisit dans cette liste ses ennemis pour victimes. Sir Charles Lucas, sir George Lisle, et sir Bernard Gascoigne, furent conduits devant le conseil de guerre, où Fairfax leur déclara, qu'en punition de leur résistance opiniâtre, et pour l'exemple de ceux qui les voudroient imiter, ils étoient condamnés à recevoir la mort ce jour même au pied des murs du château.

Cette nouvelle ayant été communiquée aux autres prisonniers, Capell chargea un officier de la garde de porter au conseil de guerre une lettre signée des principaux d'en-

tr'eux, dans laquelle ils le supplioient de révoquer sa cruelle sentence, ou de la faire subir à tous les autres, qui rougissoient de s'en voir exceptés. Cette lettre généreuse n'eut d'autre effet que de faire presser le supplice de leurs infortunés compagnons.

Sir Charles Lucas, qui fut passé le premier par les armes, donna le signal à ses bourreaux avec la même liberté d'esprit que s'il eût commandé une décharge à ses propres soldats. Lisle le voyant tomber, courut à lui, embrassa son cadavre; et se relevant ensuite, il regarda fièrement en face les fusiliers, et leur dit d'approcher davantage. Un d'eux lui répondit qu'ils étoient assez proche, et qu'ils ne le manqueroient pas. Amis, leur répliqua-t-il en souriant, je me suis trouvé plus près de vous, et vous m'avez manqué (1).

Après cette exécution sanglante, Fairfax, suivi d'Ireton, se rendit dans la salle de la ville pour visiter les prisonniers. En adres-

(1) Sir Bertrand Gascoigne, ou plutôt Guasconi, gentilhomme florentin, fut épargné par le conseil de guerre, dans la crainte que le grand-duc de Toscane, informé de cette violence, n'usât de représailles envers les Anglois qui se trouveroient dans ses états.

sant ses civilités au comte de Norwich et à Capell, il crut leur devoir des excuses sur la rigueur que la justice militaire avoit exigée de lui. Mais Capell, qui regardoit Ireton comme l'unique auteur de cette barbarie, l'accabla des reproches les plus amers, dont celui-ci trouva bientôt l'occasion de se venger.

Le parlement ayant donné ordre de faire conduire le comte de Norwich et lord Capell au château de Windsor, ils s'y virent réunis avec le duc d'Hamilton, pour déplorer ensemble leurs infortunes. Bientôt ils furent transférés à la tour de Londres, dans l'attente de la loi que le parlement alloit prononcer sur leur destinée.

Un mois et quelques jours après l'exécution de Charles I[er], on forma une nouvelle cour de haute-justice pour juger ces trois seigneurs, ainsi que le comte de Holland et sir John Owen, qui, dans le soulèvement du pays de Galles en faveur du roi, avoit tué de sa main un shérif.

Capell parut avec la plus noble fermeté devant ses juges, et refusa de reconnoître leurs pouvoirs, disant qu'en sa qualité de soldat et de prisonnier de guerre, il n'avoit *rien* à démêler avec des gens de robe. Sur quoi

Bradshaw, président de la commission, lui répondit par une allusion insolente et barbare à la sentence du roi, qu'ils avoient bien jugé un homme qui valoit mieux que lui. Après quelques débats, où Ireton s'emporta de toute la violence de son caractère, l'arrêt fut prononcé contre Capell et les autres prisonniers (1). Ils furent condamnés à perdre la tête. On ne leur accorda que trois jours pour régler leurs affaires, et se disposer à la mort.

Milady Capell employa cet intervalle à dresser une supplique qu'elle fit présenter au parlement. Lorsqu'on en fit la lecture, plusieurs personnes s'empressèrent de la soutenir par l'éloge de toutes les vertus que son époux avoit fait éclater. Cromwell lui-même lui donna de si grandes louanges, et fit profession de lui porter tant de respect et d'amitié, que tout le monde pensoit qu'il alloit se déclarer en sa faveur, lorsqu'il ajouta, d'un

(1) Lorsque sir John Owen entendit son arrêt, il fit une profonde révérence aux juges, et leur adressa ses remercîmens, disant tout haut que c'étoit un honneur extrême pour un pauvre gentilhomme gallois de perdre sa tête avec de si grands seigneurs, et que sa plus vive crainte avoit été de n'être que tout simplement pendu.

ton hypocrite, que son zèle pour la cause publique l'emportoit sur ses affections particulières; qu'il connoissoit lord Capell pour le dernier homme de l'Angleterre qui abandonneroit le parti de la couronne; que l'inflexibilité de ses principes, son expérience et sa valeur, le nombre et l'attachement de ses amis, le rendoient le plus redoutable ennemi du parlement; qu'aussi long-temps qu'ils lui laisseroient la vie, à quelque condition qu'il fût réduit, ils le trouveroient *comme un buisson d'épines à leurs côtés :* et il finit en protestant que sa conscience et le bien de l'état lui faisoient un devoir de donner sa voix pour rejeter la supplique.

L'implacable Ireton se livra avec moins de déguisement aux transports de sa haine. Il soutint avec fureur, dans le parlement, la sentence qu'il avoit fait rendre dans la haute-cour de justice. Quoiqu'il n'y eût pas un seul homme qui ne fût pénétré d'estime et de vénération pour Capell, et qu'il y en eût bien peu qui eussent contre lui quelque sujet d'animosité personnelle, la justice due à ses vertus, et la pitié dont on se sentoit ému pour sa destinée, furent étouffées par la terreur qu'inspiroient ses deux ennemis; et sa

proscription fut abandonnée à leurs vengeances.

On avoit dressé un échafaud sous les fenêtres du parlement. Aussi-tôt que le duc d'Hamilton et le comte de Holland eurent subi leur supplice (1), on fit appeler Capell. Il traversa, d'une marche assurée et d'un air serein, la salle de Westminster, saluant avec gravité toutes les personnes de sa connoissance. Le docteur Morley, son ami, qui ne l'avoit pas quitté depuis l'instant de l'arrêt, s'empressoit de l'accompagner pour recevoir

(1) Le comte de Norwich et sir John Owen avoient obtenu leur grace. Lorsque la pétition du premier fut mise en délibération au parlement, le nombre des voix pour et contre se trouva si parfaitement égal, que sa destinée ne tenant plus qu'au suffrage de l'orateur, celui-ci, qui avoit reçu autrefois quelques services du comte, se crut obligé, par reconnoissance, de lui sauver la vie.

Sir John Owen, indifférent pour la sienne, n'avoit pas même songé à présenter de pétition. Ireton trouva plaisant de faire servir cette négligence même, de titre pour réclamer en sa faveur la clémence du parlement. Il crut d'ailleurs, par cette exception, faire une nouvelle insulte aux trois lords, et rendre leur mort plus cruelle, en leur montrant un simple particulier sauvé sans pétition de la rigueur de la sentence, tandis que leurs pétitions avoient été rejetées avec tant de mépris.



ses derniers soupirs. Mais il f
les soldats au pied de l'écha
prit congé de lui, l'embrassa te
remercia de ses soins, et ne vo
s'obstinât à le suivre, de peur
la brutalité de ses satellites. S
avancé sur le bord de l'échafau
tour de lui des regards tranq
manda si les autres lords avo
peuple la tête couverte. Com
pondit qu'ils avoient ôté leur
donna le sien à garder à l'u
Alors, d'une voix libre et fer
venoit perdre la vie pour une
ne pouvoit avoir de regret ;
nourri dans des principes c
pour la constitution de son pa
pour son prince, et de dévoue
religion, il n'avoit jamais viol
aucune de ces trois puissance
maintenant condamné à mour
tes les loix de l'état ; et que c
soumettoit à cette inique sent

Il s'étendit ensuite sur les lo
qu'ils venoient d'immoler, en
de pardonner à la nation aveu
leur recommandant viveme

noître dans le fils de Charles leur légitime souverain. Enfin, après une courte et fervente prière, il tendit la tête au coup fatal qui priva l'Angleterre du plus vertueux citoyen qui lui fût resté.

PERSONNAGES.

CHARLES (STUART) II.
Le comte DE DERBI.
Lord WINDHAM.
Lady MARIE, sa mère.
Lady SOPHIE, sa femme.
HENRI, son fils.
ÉLIZABETH, sa fille.
CROMWELL, général } de l'armée du parlement.
LUKE, capitaine } de l'armée du parlement.
PEMBEL, } soldats } de l'armée du parlement.
TALGOL, } soldats } de l'armée du parlement.
POPE, } domestiques du lord Windham.
THOMAS, } domestiques du lord Windham.
JACQUES, } domestiques du lord Windham.

CHARLES SECOND,

DRAME EN CINQ ACTES.

Imité de l'allemand de M. STÉPHANIE.

ACTE I.

Le théâtre représente une forêt. Il n'est pas jour encore.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, *vêtu de simples habits de paysan, est caché dans le feuillage d'un chêne.* Le comte DE DERBY, *déguisé sous le même habillement, sort du milieu des broussailles, et s'avance vers le roi.*

Le comte DE DERBY.

SIRE, le temps n'est pas encore venu de quitter votre retraite. Les soldats du parlement continuent de rôder autour de la forêt. Nous pourrions à chaque pas tomber entre leurs mains.

CHARLES.

Derby, je me sens assez de courage pour

résister à ma douleur ; mais tout mon corps est brisé de fatigues et de souffrances. J'ai déjà passé vingt heures dans cette situation déplorable. Il m'est impossible de la supporter plus long-temps.

DERBY.

Sire, je vous en conjure, souffrez ces incommodités passagères, plutôt que de devenir la proie de vos ennemis. Ils seroient impitoyables. Notre malheur, en les enivrant de leurs succès, n'a fait qu'irriter leur barbarie. Elle se déchargeroit toute entière sur vous. Bientôt, je l'espère, nous irons chercher un asyle plus commode et moins dangereux.

CHARLES.

Le soleil ne doit pas tarder à paroître. Si les ténèbres vous ont semblé si peu favorables pour nous sauver, la lumière du jour nous sera bien plus contraire. Et comment pourrois-je attendre la nuit prochaine dans l'état où je suis ? L'ame s'arme en vain de ses forces, quand le corps perd les siennes.

DERBY.

Je sens doublement tous les maux que vous devez souffrir. Je voudrois vous les épargner au prix de ma vie ; mais la destinée

au-dessus de nos volontés. Elle impose loix; le courage est de s'y soumettre. Je mmolerois moi-même pour vous conver; cependant, vous l'avouerai-je, sire? n'en coûteroit moins de vous perdre ici s mes yeux, que de vous voir tomber en puissance des rebelles, pour orner leur omphe insolent. J'entends venir des sols. Dérobez-vous à leurs regards. Dès ils seront passés, je reviendrai près de is. (*Il retourne dans les broussailles.*)

CHARLES.

Eh bien ! fidèle Derby, je suivrai tes cons. Je saurai souffrir, dût l'épuisement de forces me faire tomber sans vie au pied cet arbre. (*Il se cache entre les branches.*)

SCÈNE II.

LGOL, PEMBEL, soldats de Cromwell.

TALGOL.

NE seroit-il pas mieux de nous reposer usqu'au jour?

PEMBEL.

ourquoi s'arrêter? Nous serons bien plus tre aise, les coudes sur la table, dans la nière auberge.

TALGOL.

Prends les devans, si tu veux. Tout le monde est encore dans le sommeil. Au lieu d'aller perdre mon temps à frapper aux portes, je vais m'étendre ici. (*Il se couche sous le chêne où le roi se tient caché.*)

PEMBEL.

Du haut de cet arbre, tu pourrois voir le jour prêt à poindre là-bas entre les collines. Entends-tu les premiers chants du coq, le réveille-matin du paysan ? Nous trouverons toutes les maisons prêtes à s'ouvrir. Allons, lève-toi, marchons.

TALGOL.

Ce que j'ai une fois résolu, je l'exécute.

PEMBEL.

Il ne tiendroit qu'à moi d'en dire autant, et il faudroit nous séparer. Je ne change pas plus que toi dans mes résolutions; ma barbe le témoigne. Jusqu'à ce que Stuart soit entre nos mains, j'ai juré que le rasoir n'y toucheroit pas. Vois comme elle est déjà longue.

TALGOL.

Une barbe est plus facile à supporter que *la* fatigue.

PEMBEL.

N'as-tu pas de honte d'être fatigué dans une poursuite qui peut faire ta fortune?

TALGOL.

Je n'en voudrois pas à ce prix..

PEMBEL.

C'est que tu n'es pas encore tout-à-fait éclairé. Je puis te prouver, moi, qu'il est impie à des élus de se laisser abattre par un peu de lassitude, lorsqu'il s'agit des ordres du ciel.

TALGOL.

Il ne m'a rien ordonné. Je n'ai pas juré par ma barbe de livrer Stuart. S'il faut le dire, quel droit avez-vous sur lui?

PEMBEL.

Le droit de la bonne cause. Comment un profane peut-il dominer sur les élus? Nous marchions hors des voies du ciel. Il nous a donné, dans sa colère, un tyran armé d'une verge de fer. Maintenant que nous sommes éclairés, il nous donne la puissance de briser la verge dont il nous a châtiés si long-temps.

TALGOL.

Je dirai toujours que c'est une injustice de nous ôter les rois que Dieu nous a donnés.

PEMBEL.

Dieu ne veut de roi que lui-même pour gouverner son peuple. Il ne veut de spectacle que toute l'armée en prières. Voilà ce qui nous a fait avancer dans le bon parti.

TALGOL.

Beaucoup trop loin. Passe pour extirper l'épiscopat et le papisme. Je ne m'étois armé que pour cela. C'est dans ce grand dessein que nous vous avons pris pour auxiliaires; mais vous avez si bien fait, que vous nous avez ravi le pouvoir, et vous l'exercez selon vos erreurs. Vous avez déjà fait mourir votre roi. Il vous en coûtera cher.

PEMBEL.

Tu n'as qu'à entendre Cromwell. Il t'apprendra ce que tu dois penser. Voici ce qu'il a dit : « Lorsque je voulus parler pour le « rétablissement du roi, je sentis ma langue « se coller dans ma bouche. Réponse mani« feste du ciel, qui rejetoit le prince en« durci. » Mais réponds toi-même, ce roi étoit-il digne de nous commander? N'avoitil pas le premier attaqué votre parti?

TALGOL.

Oui, sans doute. Il vouloit asservir nos consciences à sa pensée.

PEMBEL.

Qui s'est d'abord élevé contre ses entreprises ? N'est-ce pas vous ?

TALGOL.

Ce n'étoit pas à lui qu'en vouloient nos armes, c'est à ses méchans conseillers.

PEMBEL.

Il en étoit inséparable. Leur laisser faire le mal, n'étoit-ce pas le faire lui-même ?

TALGOL.

Il est vrai. C'étoit sa faute.

PEMBEL.

Et quel étoit votre objet ?

TALGOL.

La liberté de nos ames.

PEMBEL.

Vous l'a-t-il donnée?

TALGOL.

Non.

PEMBEL.

L'auriez-vous jamais eue, si le parlement ne vous eût soutenus ?

TALGOL.

Jamais, j'en conviens.

PEMBEL.

Et le parlement n'est-il pas la voix de la nation ?

TALGOL.

Sans doute, puisqu'il la représente.

PEMBEL.

C'est donc au parlement, c'est à la nati qu'il nous faut obéir, sur-tout quand n(en sommes si bien payés.

TALGOL.

Tes raisons commencent à me paroî plus fortes.

PEMBEL.

Vois comme tu étois aveuglé. Dieu vo loit punir un tyran, et il vous a d'abo choisis pour commencer sa vengeance. Il fa loit d'autres instrumens pour la consomme et nous sommes venus achever ce grand o vrage. N'agissons-nous pas en société av vous? La bonne cause n'est-elle pas not objet aussi bien que le vôtre? Falloit- souffrir un profane qui vouloit nous écr ser, nous qui sommes enfans du Seigneur?

TALGOL.

Je commence à voir.

PEMBEL.

Patience. La lumière va descendre encor plus sur toi. Débarrassés du premier tyran pourquoi sommes-nous allés à main armée Worcester? N'étoit-ce pas dans la vue d'em-

pêcher son fils de renverser les fondemens que nous avions établis pour la sûreté de nos consciences et de nos libertés ? Le Ciel n'a-t-il pas approuvé nos actions, par la victoire éclatante que nous avons remportée ? Stuart étoit venu contre nous avec une armée nombreuse. Ne l'avons-nous pas chassé comme le vent chasse la paille légère ? Quand Dieu parle, est-ce à nous de résister à sa voix ?

TALGOL.

Tu as raison, il a fait éclater visiblement sa volonté.

PEMBEL.

Il demande que nos consciences soient pures. Stuart veut les souiller de ses erreurs, et nous pourrions cesser de le poursuivre ?

TALGOL.

Le Ciel nous en préserve. Le fils n'est pas encore assez lavé des impiétés de son père, pour commander à des élus comme nous le sommes. Nous devrions l'arrêter, de crainte de désobéir nous-mêmes au Seigneur.

PEMBEL.

Peut-être aurions-nous eu déjà le bonheur de le prendre, si ton cœur, par ses doutes,

n'eût offensé le Ciel. D'autres, avec des cœurs plus dociles, nous auront enlevé ce bonheur. Nous allons sûrement trouver Stuart près de Cromwell.

TALGOL.

Que me dis-tu? Je ne me consolerois jamais de le voir arrêté par d'autres mains que les nôtres. Le coq chante encore. C'est un bon présage. Il faut partir, et chercher notre proie de tous les côtés. Je ne me sens plus de fatigue.

PEMBEL, *d'un air hypocrite.*

Si le Ciel ne m'eût prêté de la patience et des lumières, tu ne serois pas encore éclairé.

(*Ils partent.*)

SCÈNE III.

CHARLES, *un moment après qu'il les a vus s'éloigner.*

PERFIDE Cromwell, voilà bien ton génie! Ce n'est assez d'armer contre moi l'ambition par l'attrait du pouvoir, l'audace par la licence, et la cupidité par la rapine; tes lâches émissaires vont armer par le fanatisme, l'ignorance et la foiblesse. Ton hypocrisie fait descendre du ciel même l'im-

iété, pour étouffer dans les consciences
ɔs derniers sentimens de droiture. Je me
laignois des maux qui m'accablent : c'est
ur mon peuple qu'il faut gémir. Il ne voit
as les fers que lui forge ta main scélérate.
e ne perds que ma couronne et peut-être la
ie, lorsqu'il perd la liberté, le repos, l'hon-
ɩeur et la vertu.

SCÈNE IV.

(*Le soleil est prêt à paroître.*)

CHARLES, POPE.

OPE, *en habit de messager. Il s'arrête sous le chêne, et regarde le soleil levant.*

Un nouveau jour commence. Dieu de
onté, je t'implore. Que notre roi se dérobe
ncore aujourd'hui à ses persécuteurs. Dai-
ne le prendre sous ta protection et veiller
ur sa vie. Il est assez de fidèles sujets pour
ɔupirer après son rétablissement ; mais il
n est trop peu pour oser s'armer en sa fa-
eur. Il ne lui reste que toi pour le secourir.
rand Dieu, fais éclater ta puissance. Rends-
ui sa couronne ; rends-nous le repos et notre
ɛune roi.

CHARLES.

Je puis enfin compter un sujet fidèle. Je veux le voir et lui parler. (*Il écarte entièrement le feuillage et se découvre.*)

POPE, *tournant de tous côtés la tête.*

J'entends du bruit, je crois. (*Il veut s'en aller.*)

CHARLES, *descendant de l'arbre.*

Mon ami, attendez un moment, je vous en conjure.

POPE, *d'un air soupçonneux.*

Que faites-vous là ?

CHARLES, *allant vers lui.*

Vous me paroissez un honnête homme...

POPE.

Je le suis. Eh bien ?

CHARLES.

J'aurois un service à vous demander.

POPE.

Qui êtes-vous d'abord ?

CHARLES.

Je suis un paysan fugitif des environs de Worcester. J'ai passé la nuit sur cet arbre pour échapper aux soldats du parlement, parce que je suis du parti royal. Je viens de comprendre à votre prière touchante que

vous êtes du même parti. Voilà pourquoi j'ai osé vous appeler.

POPE.

Si vous dites vrai, vous n'avez rien à craindre de ma part. Mais qu'attendez-vous de moi ?

CHARLES.

A qui appartenez-vous ?

POPE.

Au lord Windham, qui demeure dans le voisinage.

CHARLES.

Windham ! J'ai entendu parler de lui.

POPE.

En bien, je l'espère. Il est vrai que ce que j'appelle *bien* est criminel aux yeux du plus grand nombre; mais je lui dois toujours son vrai nom.

CHARLES.

Il m'est revenu que ce lord vivoit en paix à l'écart.

POPE.

Il est vrai ; mais savez-vous pourquoi ? Il servoit avec sa famille dans l'armée du roi décapité. A la bataille de Naseby, il perdit son fils aîné, l'espérance de sa maison. Après la déroute de l'armée royale, et la prise du

roi, il vint dans cette contrée pour y pleurer le sort cruel de son maître. Il jura de ne point retourner à Londres, avant que le peuple ne se fût soumis au fils du légitime souverain. Il tient rigoureusement sa parole. Depuis la malheureuse bataille, il n'a pas quitté son château.

CHARLES, *à part.*

Dieu soit loué! je trouve un asyle.

POPE.

Maintenant, dites-moi quel est votre dessein.

CHARLES.

Je voudrois vous prier de me conduire auprès de mylord. Il sera touché de mes malheurs, et sans doute il ne me refusera pas une retraite de quelques jours dans sa maison.

POPE.

J'y retourne en ce moment. J'ai marché toute la nuit pour ses dépêches. Je vous emmenerois volontiers avec moi, si j'étois sûr que vous soyez du bon parti; car autrement, il seroit inutile de vous présenter devant ses yeux. Vous vous étonnez peut-être de ce que j'ose découvrir avec tant de liberté ce que je pense. Mais malgré toute la tyrannie

parlement, nous ne craignons pas de le
e. Nous sommes trop foibles pour nous
ver contre la rébellion. La force peut
is contraindre à rester en repos, mais non
rahir, ou même à déguiser nos sentimens.

CHARLES.

Je suis charmé de vous voir dans ces dis-
sitions. Il y a près de vingt-quatre heures
e je me tiens caché sur cet arbre, pour
dérober aux soldats de Cromwell. J'ai
uré de larmes de sang la bataille de Wor-
ster que nous avons perdue. Mon cœur
tout royal, et quelle que soit ma desti-
e, jamais on ne me verra changer.

POPE.

Ni moi, ni mon maître non plus. Ah!
te funeste bataille nous a tous plongés
ns la douleur. Que sera devenu notre jeune
i? O Dieu! qu'il soit encore vivant, et
'il échappe à ses ennemis!

CHARLES.

Avez-vous appris de ses nouvelles?

POPE.

Aucune, si ce n'est qu'il erre dans la con-
ée avec un petit nombre des siens. Il n'au-
it eu qu'à tomber la nuit dernière entre

les mains du parlement. Mais non, j'espère que ma prière l'en aura préservé.

CHARLES.

Mon brave ami, il se trouveroit bien heureux de pouvoir reconnoître un attachement si fidèle !

POPE.

Et qui sait s'il est en état de pourvoir à ses propres besoins ? Il est sans doute plus embarrassé que je ne le suis. Ce seroit à moi de l'aider du peu que je possède.

CHARLES, *avec un soupir.*

Ah ! tant de générosité ne peut manquer tôt ou tard de recevoir le prix qu'elle mérite.

POPE.

Que me parlez-vous de récompense ? Que l'Angleterre ait seulement son roi, je suis payé de reste. Mais si vous voulez me suivre, venez ; il est temps que je rentre à la maison.

CHARLES, *le retenant par la main.*

Encore un instant, mon ami. (*Il fait un signal.*)

POPE, *avec surprise.*

Que faites-vous ? je crois que vous êtes un traître ! Eh bien ! je ne démentirai pas ce que j'ai dit. Je n'ai ni femme ni enfans ; et

ma simple personne ne vaut pas la peine que je m'en embarrasse. Ce n'est encore que trop d'honneur pour moi, de périr sous la cognée qui a fait tomber la tête du roi et de tant de grands seigneurs. Faites venir votre bande ; je n'ai pas à rougir, car je n'ai dit que la vérité.

CHARLES.

Non, mon ami, vous jugez mal de mes sentimens. J'appelle un compagnon de ma fuite, qui s'est caché dans ces broussailles. Nous mettons en vous la plus entière confiance. Je n'aurois à souhaiter que de voir à toute l'Angleterre une manière de penser aussi noble que la vôtre.

SCÈNE V.

CHARLES, DERBY, POPE.

DERBY, *embarrassé.*

QUE vois-je ?

CHARLES.

Rassurez-vous. Je veux suivre ce brave homme. Il appartient au lord Windham, qui ne demeure pas loin d'ici.

DERBY.

Mylord Windham ! en sommes-nous si près ?

POPE.

Nous n'avons que pour une heure de chemin.

CHARLES.

Voyez-vous quelque danger à lui demander un asyle ?

DERBY, *avec des marques de respect.*

Non. Mylord est un fidèle partisan du roi.

POPE.

Oui, par ma tête, il l'est : et qui pense autrement ne doit pas venir dans sa maison. Nous faisons tous les jours des prières pour le salut du prince. Je ne conseillerois pas au fils unique de mylord de les faire avec moins d'ardeur que son père. Je le servois à la bataille de Naseby. Le cadavre sanglant de son fils aîné étoit sous ses yeux ; et je ne sais si ses larmes étoient plus amères sur cette perte, que sur la défaite du roi.

CHARLES, *bas à Derby.*

Ainsi donc nous irons chez lui ?

DERBY, *bas au roi.*

C'est mon avis, si j'ose vous le proposer, sire.

POPE, *qui entend le dernier mot.*

Sire !..... Eh ! bon Dieu, je crois que c'est i-même ! Oui, mon cœur me le fait sentir. *l se jette à ses pieds.*) Sire, pardonnez-oi de vous avoir parlé un moment avec at de rudesse. Et comment imaginer qu'un i d'Angleterre fût caché sous ces misé-bles habits? Mais je dois trouver grace vant vous, puisque sans vous faire con-ître, vous avez connu le fond de mon ur. Que vous dirois-je encore? Je ne puis rler, tant je suis enivré de ma joie. Quel nheur que le maître de trois royaumes mbe précisément en de pauvres mains mme les miennes !

CHARLES.

Que faites-vous, mon ami? Vos trans-rts vous égarent. Je ne suis pas ce que us dites.

POPE.

Oh ! vous l'êtes à la face de la terre et des ux. Pourquoi vous déguiser? votre front us découvre. Et moi qui vous appelois traître ! Autant je me trompois tout-à-eure, autant je dis vrai maintenant. Dai-ez porter la main sur mon cœur. Battroit-

il avec tant de violence, si je n'étois si près de mon roi ?

CHARLES.

Relevez-vous, mon ami. Vòtre erreur peut causer notre perte.

DERBY.

Est-ce que le roi n'auroit pas une suite ?

POPE.

Il devroit au moins en avoir une, voulez-vous dire ? Mais, hélas ! ce maudit Cromwell lui en a-t-il laissé ? Il n'en a pas besoin pour être toujours mon prince. Dites-moi, de grace, que vous l'êtes. Vous ne daignez pas me répondre ? Je le vois, on craint de se fier à moi. Cependant, sire, j'ose vous attester vous-même, après ce que vous avez entendu de ma bouche, pouvez-vous me refuser votre confiance ? S'il y a dans toutes mes veines une goutte de sang déloyal, qu'elle se répande sur mon cœur et l'étouffe !

CHARLES.

Je suis persuadé que vous êtes un honnête homme, et c'est pour cela que je ne veux pas vous tromper.

POPE.

Eh bien ! sire, il suffit. On ne suit pas un

guide de qui l'on se défie. Voilà le chemin qui conduit chez mylord. Allez-y sans moi. Mais auparavant, voici mes armes, cassez-moi la tête. Je n'ose répondre de moi-même, puisque vous avez des soupçons sur mon honnêteté. (*Charles, d'un signe, demande conseil à Derby, qui lui témoigne son approbation.*)

CHARLES, *à Pope.*

Vous êtes digne de me connoître. Je suis le malheureux roi d'Ecosse.

POPE, *avec chaleur.*

Et d'Angleterre et d'Irlande aussi! Vous l'êtes toujours; aussi vrai que j'embrasse vos genoux.

CHARLES.

Vous voyez le péril où nous sommes. Hâtez-vous de nous conduire chez mylord; mais, je vous en conjure, ne dites à personne qui je suis, pas même à votre maître.

POPE.

Sire, je ne suis qu'un pauvre paysan, mais je sais que la prière d'un roi est un ordre sacré pour un sujet fidèle; et je ne veux pas, aujourd'hui sur-tout, en perdre le nom.

CHARLES.

Vous possédez le secret le plus important de l'état; mais je crois votre cœur assez grand pour le renfermer.

POPE.

Ah! sire, je braverois des supplices affreux pour mériter cette louange.

CHARLES.

Derby, mes pieds n'ont pas la force de me traîner pour aller joindre nos chevaux.

POPE, *avec empressement.*

Où sont-ils? où sont-ils?

DERBY.

Là-bas dans les broussailles, je vais les chercher.

POPE.

Non, non, nous sommes ici trop près du chemin, on pourroit nous surprendre. Permettez, sire, je vais vous porter jusques-là. Nous pourrons ensuite aller en pleine forêt jusqu'à la maison.

CHARLES.

Je ne vous donnerois pas cette peine, si je pouvois me soutenir.

POPE, *le prenant dans ses bras.*

Venez, sire, venez. (*En marchant.*) Que l'on me fasse voir un homme de mon im-

portance ! Le plus grand secret de l'état dans le cœur, et le destin de trois royaumes sur les épaules ! (*Ils sortent.*)

ACTE II.

Le théâtre représente un salon, dans le château du lord Windham.

SCÈNE PREMIÈRE.

WINDHAM, HENRI.

Windham est assis près d'une table, dans une attitude triste et rêveuse. Henri son fils, entre un moment après, le salue, et lui baise la main. Windham paroît toujours enseveli dans sa profonde rêverie.

HENRI.

MON père, je vous en conjure, arrachez-vous à ces tristes pensées.

WINDHAM, *le regardant d'un air abattu.*

Mon fils, la bataille est perdue, cette bataille sur laquelle reposoit notre dernière

espérance. On ignore la destinée du roi. Je tremble qu'il n'ait succombé sous ses malheurs. Qui pourroit alors arrêter la furie des rebelles, ou s'opposer à leurs entreprises? Et tu ne veux pas que je pleure sur le sort de mon pays?

HENRI.

Votre douleur est juste, mais elle attaque vos jours. Que deviendroient votre mère et vos enfans, s'ils avoient le malheur de vous perdre dans ces circonstances orageuses.

WINDHAM.

La mort seroit peut-être le bien le plus desirable pour nous. Vois quelle est notre situation. Tout ce que le temps avoit épargné des restes précieux d'une antique noblesse, a perdu la vie dans les tortures, ou languit dans la proscription hors du royaume. Des aventuriers, encore plus méprisables par leurs vices que par leur obscurité, ont remplacé nos pairs dans le parlement. Au lieu de nos braves généraux, on voit de vils artisans occuper les premiers postes de l'armée. Le fanatisme le plus abominable règne à la place de la religion. Des prédicans forcenés, divisés en mille sectes, étouffent la voix des dignes ministres de l'évan-

gile. Sous l'apparence de la piété, l'hypocrisie s'abandonne à des excès scandaleux. Elle justifie ses crimes par des blasphêmes atroces, qu'elle met dans la bouche de Dieu contre lui-même. Les vrais amis de la patrie sont poursuivis comme des scélérats. L'infamie est assise sur le trône de la justice. La vie doit-elle avoir quelque prix dans le spectacle de ces horreurs ?

HENRI.

Non, mon père ; elle seroit odieuse, si ces maux devoient durer toujours. Mais pourquoi laisser abattre notre courage ? Qui sait.....

WINDHAM.

Et sur quels fondemens pourroit s'appuyer notre espoir ? L'armée royale est détruite. Quand le prince vivroit encore, où trouveroit-il des forces pour rétablir sa fortune ? Ses partisans, rebutés par une longue suite de disgraces, loin d'oser résister au torrent, vont peut-être en grossir le ravage. Notre dernière ressource n'est que dans le comble de la tyrannie qui se prépare. Le fier Anglois, trouvant alors sa tête courbée sous un joug plus pesant, s'armera de toute l'énergie de son caractère pour le secouer. Mais

combien de troubles et de désordres ameneront cette heureuse révolution ! Je ne vivrai pas assez pour en être témoin. Mais toi, mon fils, tu dois me survivre, demeure toujours ferme dans les sentimens que j'ai su t'inspirer. N'embrasse jamais la cause d'un parlement despotique. Il deviendra le fléau le plus épouvantable de la patrie. Reste plutôt dans une sage inaction, jusqu'à ce que le peuple, revenu de ses fatales erreurs, en soit réduit à soupirer après le gouvernement qu'il vient de proscrire.

HENRI.

Je jure entre vos mains que ces instructions sacrées ne sortiront jamais de ma mémoire, ni de mon cœur.

SCÈNE II.

WINDHAM, HENRI, POPE.

POPE.

MYLORD, Myladi votre sœur se trouve beaucoup mieux; mais elle desire avec ardeur de voir aujourd'hui sa mère. Le colonel Lane vous présente ses respects. Il va s'embarquer.

WINDHAM.

Pour quel pays?

POPE.

Pour la France. J'ai vu ses bagages que l'on transportoit dans le vaisseau, parce qu'il doit mettre demain à la voile, dès le point du jour.

WINDHAM, *avec un soupir.*

Encore un brave citoyen qui s'exile de sa patrie! L'état verra bientôt ses membres les plus sains dispersés loin de lui. N'as-tu rien appris de la destinée du roi?

POPE.

Il vit toujours, mylord; il erre dans ces campagnes, suivi d'un courtisan fidèle.

WINDHAM.

Réduit à se cacher dans ses propres états! Quelle déplorable condition! Mais Dieu soit loué de ce qu'il respire encore! Cours sur-le-champ porter cette nouvelle à ma mère.

POPE.

Je vous amène deux fugitifs de Worcester, qui demandent pour quelques jours un asyle.

WINDHAM.

Qu'ils se présentent devant moi. (*Pope sort.*)

SCÈNE III.

WINDHAM, HENRI.

HENRI.

Quoi ! mon père, recevrez-vous ces étrangers sans les connoître ? Si c'étoient des ennemis déguisés ?

WINDHAM.

Qu'importe, mon fils ? Quel mal peuvent-ils nous faire ? Témoigner que nous sommes fidèles au roi ? Toute l'Angleterre le sait. Je n'ai jamais désavoué des sentimens qui me sont plus chers que la vie.

SCÈNE IV.

CHARLES, DERBY, WINDHAM, HENRI, POPE.

WINDHAM.

Bonjour, mes amis ; je viens d'apprendre que vous cherchez une retraite dans mon château.

CHARLES.

Oui, mylord, nous sommes venus avec confiance nous jeter dans vos bras.

WINDHAM.

suis prêt à vous y recueillir, quand je ai qui vous êtes.

CHARLES.

e zélés partisans du roi. Vous ne devez gnorer que son armée a été mise en dé-, il y a trois jours. Nous avons été sé- de sa suite. La crainte de tomber entre ains des rebelles, nous a forcés de pren- ce déguisement. Nous vous prions de donner une sauve-garde, jusqu'à ce les chemins soient plus sûrs pour nous tourner.

PE, *bas, à Windham, après leur avoir avancé des fauteuils.*

sont fatigués, mylord.

WINDHAM.

seyez-vous, et prenez du repos. Je veux m'en rapporter à votre simple parole. seroit votre objet en vous renommant autre parti? Le parlement a vaincu le mais non le cœur de tous ses fidèles su- Je fais profession d'être de ce nombre. us n'êtes venus que pour m'épier, vous mon aveu, et votre mission est remplie. plus long séjour ne vous en apprendroit davantage. Cependant je vous accorde

l'asyle que vous me demandez; et si vous êtes ce que vous dites, c'est avec bien de la joie.

CHARLES.

Recevez, mylord, nos remercîmens, et croyez que nous sommes incapables de vous en imposer. Nous étions de l'armée écossoise.

WINDHAM.

En ce cas, je me réjouis de pouvoir être utile à de braves gens. Disposez de ma maison. Mais avant tout, (*d'une voix attendrie.*) hâtez-vous de m'apprendre tout ce que vous savez du roi.

CHARLES.

Après la funeste bataille, il quitta Worcester vers six heures du soir, suivi d'une escorte de cinquante hommes. Il courut vingt-six milles sans s'arrêter. Il crut alors devoir se séparer de sa suite; et seul avec le comte Derby, il se jeta dans la forêt prochaine. Depuis ce temps, il n'est rien de nouveau dans sa destinée.

WINDHAM.

Que la faveur du ciel accompagne tous ses pas! Mon cœur est soulagé d'une grande tristesse, en le voyant du moins hors du

emier danger. Nous ignorions encore s'il
oit sorti vivant du champ de bataille. (*En
suyant ses yeux:*) Heureux Derby, le
el a remis en tes mains le gage du bonheur
l'état ! Conserve-nous, même au prix
ta vie, ce dépôt sacré. Ton cœur a tou-
ırs été ferme dans son devoir; sois digne
ta première vertu.

DERBY, *avec chaleur.*

Il le sera, mylord, il le sera. Je le connois
ıez pour le jurer en son nom.

VINDHAM, *regardant fixement Derby.*

Mon ami, vos traits ne me sont pas étran-
rs.

DERBY.

Je serois bien changé, Windham, si vous
me reconnoissiez plus.

WINDHAM.

Eh quoi ! seroit-ce Derby lui-même ?

DERBY.

Vous le voyez.

WINDHAM, *se jetant à son cou.*

Brave Derby ! (*Après l'avoir tenu quel-
e temps dans ses bras, il revient à lui; il
t Derby inquiet en regardant le roi; il le
arde lui-même, et s'écrie*, avec un mou-

vement de surprise :) Oserois-je en croire mes yeux ?

DERBY.

Ils sont aussi fidèles que votre cœur. Voilà mon dépôt sacré. Je le remets sous votre garde.

WINDHAM, *se précipitant sur la main du roi et la baisant avec transport.*

Ah ! sire, quelle est ma félicité ! Recevez dans ces larmes le premier hommage de mes sentimens. Je vois le ciel se déclarer en votre faveur, puisqu'il m'a choisi pour vous recevoir.

CHARLES.

Mylord, je connois assez votre loyauté ; c'est pourquoi je me livre à vous sans crainte.

WINDHAM.

Sire, je ne chercherai donc pas à vous rassurer. Voici mon fils unique, je l'ai nourri dans mes principes. Il brûle déjà de répandre son sang pour la cause de son roi ?

HENRI.

Oui, sire, j'en ai fait souvent le vœu dans mon cœur. Avec quel transport je le renouvelle sur votre main. (*Il baise la main du roi.*)

CHARLES.

J'accepte vos services pour un temps plus heureux.

WINDHAM.

Votre majesté me permettra-t-elle de lui présenter le reste d'une famille entièrement dévouée à ses intérêts ?

CHARLES.

Vous m'inspirez une forte envie de la connoître. J'allois vous demander le plaisir de la voir.

WINDHAM, *à Pope.*

Courez appeler ma mère, ma femme, ma fille, qu'elles viennent sur l'heure. Mais je vous défends de les instruire de ce que vous venez d'entendre.

POPE.

Mylord, je savois tout, et j'ai été discret même envers vous. Jugez si d'autres auront mon secret.

SCÈNE V.

CHARLES, DERBY, WINDHAM, HENRI.

WINDHAM.

Nous n'avons pas laissé passer un seul jour sans adresser au ciel des prières arden-

tes pour votre conservation. Elles ont été sans doute exaucées. Vous daignez vous confier à ma ſoi; c'est la récompense la plus flatteuse dont il puisse honorer mon zèle.

CHARLES.

Et moi je regarde ce noble témoignage comme un adoucissement à mes malheurs. Sans vous, je n'étois pas même sûr de trouver un asyle.

WINDHAM.

Pourquoi le sort n'a-t-il pas mis dans nos mains la même force que dans nos ames? votre destin seroit bientôt décidé. Mais, hélas! je n'ai à vous offrir que des vœux impuissans, une famille foible et désarmée. Quand nous voudrions payer de tout notre sang l'honneur de vous rétablir sur le trône glorieux de votre père, nous sommes réduits à ne pouvoir disposer pour vous que d'une retraite obscure.

CHARLES.

C'est tout ce que nous avons à desirer pour le moment. Le torrent des revers nous entraîne; il est violent, mais il passe. Le sang de mes sujets m'est trop cher pour opposer à la fortune impérieuse une résistance inutile. Gardons-nous des mouvemens d'un

désespoir aveugle, et restons armés de notre seul courage. Le temps viendra de nous en servir avec plus de prudence et de dignité.

SCÈNE VI.

CHARLES, DERBY, WINDHAM, lady MARIE, lady SOPHIE, HENRI, ÉLISABETH, POPE.

lady MARIE.

MON fils, pour quel sujet si pressant nous avez-vous fait appeler?

WINDHAM, *au roi, en lui présentant sa famille.*

Voilà ma mère, voici mon épouse, cette jeune personne est ma fille; j'ai l'honneur de vous les présenter. Elles pensent toutes comme moi. Votre majesté n'a pas de cœurs plus fidèles.

lady MARIE.

Sa majesté! Qu'entends-je?

lady SOPHIE, ET ÉLISABETH.

Ciel!

WINDHAM, *les yeux baignés de larmes.*

Oui, c'est votre roi.

lady MARIE, *se précipitant à ses pieds.*

Ah ! sire, laissez-moi embrasser vos genoux, laissez-moi m'assurer que vous respirez encore.... Mes enfans, il est toujours notre souverain sous ces habits. Suivez mon exemple, recevez-le selon sa royauté; tombez à ses pieds pour lui jurer le respect, l'obéissance et le dévouement.

WINDHAM.

Sire, daignez me pardonner. L'excès de ma joie m'avoit fait oublier mon premier devoir. (*Il tombe à ses pieds, ainsi que lady Sophie, Élisabeth et Henri.*)

CHARLES.

Relevez-vous, mes amis. Ces hommages ne conviennent guère à ma situation. Je suis bien loin de mon trône. (*Il relève lady Marie, et les autres se relèvent.*) Windham, est-ce-là toute votre famille ?

WINDHAM.

Oui, sire. Je la voudrois plus nombreuse pour avoir un plus grand nombre de partisans à vous offrir.

CHARLES, *se plaçant entre lady Marie et lady Sophie, et leur prenant la main.*

Mylord et son fils viennent de me pro-

mettre leurs services; mais je veux être sous votre protection particulière. La joie qui se peint dans vos yeux me persuade que je n'aurai pas beaucoup de peine à l'obtenir.

lady MARIE.

Nous serions trop heureuses de pouvoir signaler notre attachement à votre couronne en des circonstances moins tristes. J'ai perdu, dans la défense de votre parti, trois fils et un petit-fils; mais leur mort ne m'a point fait rougir de mes regrets, puisqu'ils l'ont reçue en faisant leur devoir. Vous voyez à l'exception d'une fille que j'ai encore, tout ce qui reste de notre maison. Il n'est aucun de nous à qui la vie soit plus chère que votre gloire. Nous brûlons tous à l'envi du zèle de vous servir. Vos malheurs et ceux de votre père ont fait le tourment de ma vieillesse. Il semble que le ciel veuille en adoucir la rigueur, en offrant à mes yeux l'objet de mes plus tendres alarmes, et en me donnant les moyens de conserver ses jours sacrés. (*Avec une joie plus vive*) Ah! sire, quelle volupté pour mon cœur!

CHARLES, *lui serrant la main entre les siennes.*

Je ne suis point étonné de voir régner de

si nobles vertus dans une famille qui vous honore ; mais j'admire que vous ayez conservé tant de constance, et que mes disgraces, qui m'ont fait perdre mes derniers amis, n'aient pas abattu votre fermeté.

WINDHAM.

Sire, nous avons hérité ces sentimens de nos ancêtres. Peu de jours avant sa mort, mon père nous fit venir devant lui, et d'une voix que sa foiblesse rendoit plus frappante, il nous dit : « Mes enfans, l'Angleterre a vu « luire pendant les trois derniers règnes des « jours tranquilles et sereins ; mais je vois « de tous côtés s'élever des nuages qui nous « annoncent de violentes tempêtes. Pré« parez-vous à les soutenir. Tout le royaume « en sera ébranlé. Demeurez fermes au mi« lieu des orages ; aimez toujours votre pays, « soyez fidèles au prince, et supportez sa « couronne, le plus sûr appui de la liberté. » Ces paroles firent sur nos esprits une impression si profonde, que tous les bouleversemens dont nous avons été témoins, n'ont pu l'en effacer.

CHARLES.

Windham, vous êtes digne de posséder

l'héritage de vertu que vous a laissé votre père.

lady SOPHIE.

Mon époux auroit perdu mon estime, s'il ıe l'avoit cultivé pour ses enfans.

HENRI.

Je ferai ma gloire de le transmettre à tous :s miens.

ÉLISABETH.

Sire, je ne suis rien encore dans le monde; ıais à l'exemple de mes parens, je me sens ıpable de tout entreprendre pour votre :rvice.

CHARLES.

Respectable famille, quels doux trans- ›rts j'éprouve dans votre sein! Après avoir suyé tant d'ingratitude et de perfidies, on cœur respire en liberté près de vous, ı recevant les tendres témoignages de votre tachement.

DERBY.

Maintenant, mes amis, il est temps de ›ccuper de la sûreté du roi. La prudence ›us défend de prolonger ici notre séjour. ›ute la contrée est remplie de soldats du ırlement. Je ne sais même s'il est un seul in dans les trois royaumes qui pût nous

offrir une retraite assurée, dans la fermentation générale où sont les esprits. Il s'agit donc de délibérer sur les moyens de quitter l'Angleterre par la voie la moins périlleuse.

CHARLES.

Mon dessein est de m'embarquer pour la France dans le premier vaisseau. Windham, vous connoissez le pays ; il vous est facile de favoriser ce projet.

WINDHAM

Le sort paroît avoir tout disposé pour le faire réussir. Un messager que j'avois envoyé chez ma soeur à Soreham, m'a rapporté que demain, dès le point du jour, un vaisseau doit partir de ce port, et faire voile vers la Normandie. Le colonel Lane, attaché à vos intérêts, profite de cette occasion pour échapper aux poursuites de Cromwell.

DERBY.

Ce moyen me paroît assez favorable.

CHARLES.

Je suis prêt à le saisir, pourvu que nous puissions nous rendre au port sans danger.

WINDHAM.

C'est à quoi je me charge de pourvoir. J'ai *des gens* affidés pour vous suivre.

DERBY.

os chevaux ont souffert sur la route. s en aurons besoin cette nuit. Mylord lra-t-il bien ordonner qu'on en prenne us grand soin ?

WINDHAM.

›pe, allez les visiter, et veillez à tout ce eur sera nécessaire.

POPE.

vous obéis, mylord.

SCÈNE VII.

RLES, DERBY, WINDHAM, lady \RIE, lady SOPHIE, ÉLISABETH, ENRI.

WINDHAM.

nous faut employer les précautions les délicates pour écarter jusqu'au moinoupçon. Votre majesté ne doit pas ignoque l'infâme parlement a promis une npense à ceux qui oseroient porter les ıs sur votre personne sacrée, et qu'il a ıcé d'une punition rigoureuse ceux qui donneroient un asyle. Je réponds de gens ; ils sont au-dessus de la crainte

et de la corruption : mais nous somme
tourés d'une populace fanatique dont
devons nous défier.

lady MARIE.

Il ne s'agit que de vous tenir caché d
la journée. Vous partirez à l'entrée
nuit pour gagner le port avant la nai
du jour.

CHARLES.

Ces mesures s'accordent à merveille
mes besoins. Ce sera un vrai bienfait
moi, ainsi que pour Derby, de nous l
rétablir de nos fatigues dans un long
meil. Nous pouvons, de cette manière, é
per à tous les regards.

lady SOPHIE.

Votre majesté ne voudroit-elle pas
bord réparer ses forces par quelque
riture ?

CHARLES.

Je vous avouerai, Mylady, que le
meil l'emporte sur la faim. Le repos est
nous le besoin le plus pressant.

lady SOPHIE.

Je vais donner mes ordres pour vc
procurer. Elisabeth, suivez-moi.

SCÈNE VIII.

CHARLES, DERBY, WINDHAM, lady MARIE, HENRI.

WINDHAM.

Il me vient une idée. Ma sœur fait invi-
'r sa mère à lui rendre une visite ce soir...

lady MARIE.

Mon fils, laissez-moi l'honneur d'avoir
rangé notre plan pour le salut du roi,
mme j'aurai la gloire de l'exécuter. Je par-
ai dans l'ombre de la nuit; et nos hôtes
;rés, à la faveur des ténèbres, pourront
air sans péril à ma suite, sous quelque
;uisement.

CHARLES.

Mon salut me deviendra plus cher, si
st à vous que je le dois.

WINDHAM.

Dans l'intervalle, je vais envoyer un
ssage à ma sœur, pour qu'elle annonce
capitaine du vaisseau deux autres passa-
s, et qu'elle le retienne jusqu'à leur ar-
ée.

DERBY.

Fort bien, mylord : pressez aussi, d'une

manière obscure, le colonel Lane de s'occuper du soin de nos places.

WINDHAM.

Henri, courez dire à Jacquès de se tenir prêt à partir dans un moment, pour aller en toute diligence chez ma sœur.

HENRI.

Oui, mon père, je vais lui porter vos ordres.

lady MARIE.

Permettez, sire, que j'aille aussi faire toutes les dispositions convenables pour notre départ.

SCÈNE IX.

CHARLES, DERBY, WINDHAM.

WINDHAM.

J'ESPÈRE qu'avec ces précautions votre majesté pourra se mettre à l'abri des premières fureurs de la tempête.

CHARLES.

J'en conçois un augure favorable. Mais nous voilà seuls, mes amis, asseyez-vous, et prenez place à mes côtés. Donnons quelques instans à l'examen de ma situation. Supposé que j'arrive heureusement en

France, quelles ressources me restent pour l'avenir ? Le froid accueil que je reçus, il y a deux ans, à Paris, ne me permet pas d'attendre de grands secours de ce royaume.

DERBY.

La France est à peine revenue du trouble de ses guerres civiles. La politique lui défend de s'armer pour vos intérêts. Mais les descendans du brave Henri ne sauroient manquer d'être généreux. Les droits de l'hospitalité seront sacrés dans votre personne. C'est l'unique objet dont il faut nous occuper dans le moment.

WINDHAM.

Les plaies dont ce pays est déchiré ne peuvent être fermées que de la main des bons citoyens. Le temps seul doit y apporter le remède. Laisez-nous le soin d'en préparer l'effet, et d'en accélérer le succès.

CHARLES.

Je m'abandonne à votre zèle ; mais je frémis des insultes et des persécutions que vous aurez peut-être à souffrir. En débarquant l'année dernière en Ecosse, le premier spectacle qui s'offrit à mes regards, fut la tête sanglante du généreux Montrose, dont le seul crime étoit son inviolable fidélité. Cette

image affreuse me poursuit jusques dans mon sommeil : elle me tourmente plus que mes propres périls. Combien de sang précieux peut me coûter encore le rétablissement de ma fortune ! Vous-mêmes, dont je ne saurois trop récompenser l'attachement, qui sait si vous n'en serez pas les tristes victimes ? Il manquoit cette idée accablante à mes malheurs !

DERBY.

De pareils sentimens de votre part, sire, suffiroient pour nous dédommager du sacrifice de nos vies. Le devoir de la noblesse est de soutenir les droits de votre couronne, et son honneur de braver tous les périls auxquels ce grand dessein peut l'exposer.

WINDHAM.

Oui, sire, il n'est rien que je n'ose attendre de nos efforts, si vous les secondez par votre constance. La situation violente où nous sommes, ne peut durer long-temps. La plus saine partie de la nation soupire après le calme dont votre ayeul et votre père l'ont fait jouir. La populace surchargée des impôts accumulés sur sa tête, pour l'entretien d'une soldatesque meurtrière, se

soulèvera bientôt contre des exactions devenues chaque jour plus tyranniques. La discorde est près d'éclater entre le parlement et l'armée. Cromwell qui la fomente, démasquant tout-à-coup ses projets ambitieux, irritera contre lui jusqu'à ses partisans. Objet de l'exécration générale, il voudra la dompter par la violence et la terreur ; mais un peuple encore ébranlé d'une longue agitation, ne reçoit pas en silence le joug qu'on lui impose. La vie du tyran se passera dans le trouble. Epuisé de ses anciennes débauches, dévoré de crimes, et bourrelé de remords, il finira bientôt ses jours, sans avoir affermi son usurpation, et ne laissera pour la consommer, que deux fils, accablés du poids de leur fortune, et dépourvus de son audace et de son génie. C'est alors que la noblesse, libre enfin d'élever sa voix, et la soutenant de ses armes, fera reconnoître en vous à la nation, un chef plus digne de la régir, après avoir mûri ses vertus à l'école de l'adversité.

CHARLES.

Sage Windham, avec quelle joie j'accepte cet augure !

WINDHAM.

Sire, comme fidèle sujet, j'ai cru devoir

vous présenter ces espérances, pour vous témoigner notre zèle, et pour soutenir votre courage. Mais je croirois trahir mon attachement inviolable à notre constitution, si je ne vous présentois aussi ce que le peuple a droit d'attendre de vous. En détestant le crime àtroce commis sur la personne de votre père, j'oserai dire, avec la noble liberté d'un Anglois, qu'il a violé souvent nos priviléges, pour donner plus d'étendue à sa prérogative; et qu'un prince doit être le premier à respecter les loix de son pays.

CHARLES.

Les malheurs et les fautes de son règne seront une leçon frappante pour ma vie entière. Mais, Windham, vous savez si c'est à lui qu'il faut les attribuer. Son caractère ne respiroit que la douceur et l'indulgence; ses derniers sentimens attestent son courage et sa magnanimité. Plaise au ciel que je lui ressemble dans ces vertus! Je ne connois aucun reproche dont on puisse charger sa mémoire, que d'avoir mis sa confiance en des personnes indignes de la posséder, et qui en ont abusé contre son peuple, et contre lui-même. Le choix des vrais amis est si difficile dans la vie privée! De sages minis-

tres sont-ils plus faciles à distinguer pour un prince au milieu de tant de courtisans intéressés à le séduire par des qualités affectées ? Plus il aime son peuple, et moins il peut soupçonner que de pareils sentimens soient étrangers à ceux qui l'entourent. Le malheur de mon père, commun à tant de rois, fut d'avoir vécu long-temps dans la prospérité. J'aurai sur lui l'avantage de l'épreuve utile de l'infortune. Peut-être le ciel ne veut-il me donner qu'à ce prix l'instruction nécessaire pour gouverner avec sagesse. Je ne croirai pas l'avoir payée trop cher, si je la fais servir au bonheur de la nation ; et si je puis faire oublier à l'Angleterre, dans un règne de justice et de paix, les troubles dont elle a été si long-temps désolée. Je prendrai pour modèle ce Henri dont le nom sera toujours si cher aux François, et que nous sommes forcés de révérer nous-mêmes. Je vais dans sa patrie recueillir la mémoire de toutes ses vertus. Ferme comme lui dans l'adversité, j'imiterai sa clémence et sa modération en montant sur le trône. Voilà les engagemens que je prends avec mon peuple ; et vous qui le représentez en ce moment à mes yeux, recevez le serment que je

fais de respecter et de défendre ses droits jusqu'à mon dernier jour.

WINDHAM.

Oui, sire, nous le recevons avec transport ce vœu sacré; votre propre bonheur y tient autant que celui de la nation.

DERBY.

Et le mien sera de consacrer les derniers instans de ma vie à vous mettre en état de l'accomplir.

SCENE X.

CHARLES, DERBY, WINDHAM, lady SOPHIE.

lady SOPHIE.

SIRE, tout est disposé pour vous faire jouir des douceurs du repos.

CHARLES.

Vous ne pouviez, mylady, m'annoncer, en ce moment, une nouvelle plus agréable. Mon corps est tellement appesanti de lassitude et de sommeil, que je le sens succomber sous son poids. Mon cher Derby, j'ai besoin de votre secours. A peine ai-je la force de me soutenir. (*Lady Sophie et Derby le soutiennent*). Mylord, j'espère qu'à mon

lever vous trouvez mes esprits plus fermes, et mes sens moins abattus.

WINDHAM.

Nos cœurs veilleront autour de votre majesté.

CHARLES.

Ainsi je vais reposer avec autant d'assurance, que si j'avois une garde nombreuse à ma porte. (*Lady Sophie et Derby, le conduisent hors du salon. Windham veut le suivre, lorsqu'il voit entrer Jacques et Pope*).

SCENE XI.

WINDHAM, JACQUES, POPE.

JACQUES.

MYLORD, me voilà prêt à partir.

WINDHAM.

Jacques, écoute-moi. Je vais te charger d'une commission importante. Je ne te l'aurois pas confiée, si je ne savois que tu es un homme plein d'honneur. Tu ne peux, de ta vie entière, acquérir autant de gloire que dans cette occasion. C'est l'épreuve la plus éclatante pour signaler ton intelligence et ta fidélité.

JACQUES.

Mylord, en fidélité, je ne le cède
sonne au monde ; et pour l'intelligenc
père que vous n'aurez pas à vous re
de votre choix.

WINDHAM.

Eh bien ! prends mon propre che
cours à toute bride chez ma sœur.
diras que ma mère ira la trouver cett
Il faut qu'à l'instant de ton arrivée
fasse retenir deux places dans le v
qui doit faire voile demain vers la No
die. C'est pour deux personnes à qui
notre famille est dévouée. Tu tro
chez ma sœur le colonel Lane, conjur
ma part de vouloir bien se charger
soin, et de ne pas laisser lever l'ancre
que mes deux passagers ne soient d
vaisseau. C'est une grace que je lui de
au nom de notre ancienne amitié. Je
nerois une lettre pour lui, si je n'a
craindre que tu ne fusses peut-être
par les soldats du parlement, et qu
lettre ne découvrît notre projet.

JACQUES.

Mylord, je parlerai tout aussi bie
votre écriture.

WINDHAM.

Si l'on te demande d'où tu viens, où tu vas, prends garde de ne pas montrer un air embarrassé, et forge d'avance ta réponse.

JACQUES.

Elle est prête. Votre sœur est malade; je vais de votre part savoir des nouvelles de son état. Je lui dirai même d'exagérer dans la maison sa maladie, comme je vais le faire ici dans le village, pour que sa mère ait un juste motif de partir dans la nuit pour se rendre auprès d'elle.

WINDHAM.

Très-bien; mais ne t'arrète pas sur la route pour arriver à temps.

JACQUES.

Mylord, vous serez satisfait de ma conduite dans tous les points.

WINDHAM.

Afin que tu saches pourquoi je te parle d'une manière si pressante, apprends que c'est le salut du roi qui est l'objet de ta commission.

JACQUES, *baisant le pan de son habit.*

Je vous remercierai jusqu'à mon dernier jour de m'avoir jugé digne de l'exécuter.

WINDHAM.

Il n'y a que les ames sensibles à l'honneur qui puissent connoître le prix de la confiance. Cours remplir ton message, et que le ciel veille sur ta course.

SCÈNE XII.

JACQUES, POPE.

Jacques est prêt à sortir, Pope l'arrête.

POPE.

JACQUES, c'est le roi.

JACQUES, *d'un air joyeux.*

Est-ce que je ne l'ai pas entendu?

POPE, *d'un ton grave.*

C'est le roi, te dis-je.

JACQUES.

Eh bien?

POPE.

Je l'ai fait entrer avec sûreté dans le château, songe à l'en faire sortir avec autant de sûreté.

JACQUES.

Est-ce que je t'ai jamais cédé l'avantage dans aucune occasion?

POPE.

Dans celle-ci je souhaite que tu me surpasses.

JACQUES.

Il ne tiendra pas à mon zèle.

POPE.

Songe à la gloire qui nous attend, lorsqu'on dira dans le monde entier : Pope et Jacques, au service du lord Windham, pouvoient disposer de la vie du roi, et ils l'ont sauvée. De simples domestiques ont pensé aussi noblement que leur maître.

JACQUES.

Camarade, je ne serai pas noirci dans l'histoire.

POPE, *l'embrassant.*

Nous y serons inscrits tous les deux en lettres d'or.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

POPE, THOMAS.

THOMAS.

Je viens de prêter l'oreille à la porte du roi. Il dort du plus profond sommeil. Tiens, camarade, depuis que je le sais en sûreté, mon cœur se trouve à l'aise comme si je sortois d'une longue prison. Il faut que nos prières soient montées jusqu'au ciel.

POPE.

Je crois bien que celles des honnêtes gens seront exaucées plutôt que celles des hypocrites.

THOMAS.

Cependant je tremblerai toujours jusqu'à ce que le roi soit débarqué sur les terres de France. Si ces maudits rebelles alloient se saisir de sa personne! Ils ne lui feroient pas plus de grace qu'à son père.

POPE.

Mes cheveux se dressent sur ma tête à

cette pensée. Que le ciel nous préserve d'un si grand malheur !

THOMAS.

Il me semble qu'il doit se déclarer pour notre parti. Nous voulons le bien, nous autres tout simplement, et avec religion, au lieu que ces sectes nouvelles outragent le Seigneur par leur orgueil. L'année dernière, avant la bataille de Dumbar, l'armée Ecossoise, ne se regardoit-elle pas comme une armée de Saints? N'entendoit-on pas ses ministres dire tout haut à Dieu, que s'il ne les sauvoit pas de leurs ennemis, ils ne le reconnoîtroient plus pour leur maître? Les insensés! comme s'il étoit en leur pouvoir de s'en faire un autre !

POPE.

Cet orgueil les perdit. Je n'en suis pas fâchés. Ils ne servoient pas sincèrement le parti du prince. Il s'étoit jeté dans leurs bras, et ils le traitoient comme un prisonnier. Ils l'avoient éloigné de l'armée, parce qu'ils le voyoient gagner l'affection du soldat par sa valeur. Ils avoient aussi renvoyé quatre mille braves gens, qu'ils croyoient trop attachés à ses intérêts. Ils vouloient pour eux seuls la gloire de soumettre Cromwell.

Ils l'avoient réduit à l'extrémité. C'en étoit fait de lui, s'ils avoient continué de rester sur les hauteurs, comme le vouloit leur général. Mais leurs fougueux ministres dirent qu'ils avoient lutté avec le Seigneur dans leurs prières ; qu'ils l'avoient forcé de leur accorder la victoire, et de livrer l'ennemi entre leurs mains. Il descendirent comme des forcenés dans la plaine, et furent battus. Ils le méritoient bien pour leur aveuglement. Ils parloient d'un entretien avec le Seigneur, comme d'une conversation familière avec son ami. S'ils avoient été victorieux, ils n'auroient peut-être pas traité le roi mieux que n'auroit fait Cromwell lui-même.

THOMAS.

J'aime encore mieux le savoir dans notre château que dans leur camp.

SCÈNE II.

WINDHAM, POPE, THOMAS.

WINDHAM.

THOMAS, monte à cheval, traverse la forêt, et va te poster sur la colline. *Prends* bien garde que les soldats du parle-

ment n'approchent d'ici sans que j'en sois prévenu. Aussi-tôt que tu en verras venir quelqu'un de ce côté, descends, et viens à toute bride m'en porter la nouvelle.

THOMAS.

Il suffit, mylord, je vous remercie de vouloir bien m'employer.

SCÈNE III.

WINDHAM, POPE.

WINDHAM.

THOMAS est un honnête garçon. On voit sur sa physionomie la joie qu'il ressent de la sûreté du roi.

POPE.

Ma physionomie est bien trompeuse, si vous n'y lisez pas les mêmes sentimens.

WINDHAM.

Oh ! je ne suis pas inquiet sur ton compte. Tu es le premier qui as donné l'exemple de la fidélité. Mais qu'est-ce donc, tu as l'air rêveur ?

POPE.

C'est qu'il me revient tout-à-coup un souvenir, mylord. Le maréchal à qui j'ai donné le cheval du roi à ferrer, l'a regardé très-at-

tentivement. S'il avoit quelques soupçons, et qu'il vînt à répandre l'alarme ?

WINDHAM.

Pourquoi nous former de vaines terreurs ? On ne devine pas, à l'aspect d'un cheval, quel est son maître. Cependant il ne faut rien négliger. Va faire sentinelle devant la porte du château, et tiens l'œil ouvert sur tout ce qui pourroit se passer au-dehors.

POPE.

Faudra-t-il nier que nous ayons ici des étrangers ?

WINDHAM.

Non, sans doute, puisqu'on les a vu descendre au château. Ce seroit exciter la défiance que d'en disconvenir. Il faut seulement nous accorder tous à dire qu'ils viennent de Dorcester.

POPE.

Il est triste d'avoir besoin du mensonge pour éviter le mal, et remplir son devoir. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

WINDHAM, lady MARIE, lady SOPHIE.

lady MARIE.

Mon fils, vous me voyez agitée d'une inquiétude mortelle. Une foule de paysans et d'étrangers est attroupée devant le château. Je tremble que l'on n'ait découvert la retraite du roi.

WINDHAM.

Rassurez-vous, ma mère. Vous savez que dans ces jours de trouble le peuple abandonne son travail, et se rassemble sur les chemins pour s'entretenir des nouvelles publiques. Le bruit le plus confus suffit pour l'agiter. A-t-on recueilli quelque chose de leurs discours?

lady MARIE.

Rien de fâcheux encore. Ils se contentent de regarder stupidement les murailles; mais ils branlent la tête d'un air mystérieux, comme s'ils soupçonnoient ici quelqu'événement extraordinaire.

WINDHAM.

Prévenus du moindre soupçon, ils au-

roient déjà franchi l'entrée. Cette populace aveugle est livrée à toute sorte de caprices. Il lui plaît aujourd'hui de s'assembler en cet endroit plutôt que dans un autre.

lady SOPHIE.

Mais, cher époux, ne peut-on pas nous avoir trahi?

WINDHAM.

La trahison ne pourroit venir que de nos gens; et c'est leur faire injure que de les soupçonner. Ils sont tous aussi dévoués à leur prince que nous-mêmes.

lady MARIE.

Ah! mon fils, si nous étions assez malheureux pour avoir rendu cet asyle plus funeste à la vie du roi, que les périls mêmes de sa fuite! Ce seroit le dernier coup que la douleur porteroit à ma vieillesse.

WINDHAM.

Non, ma mère, épargnez-vous ces vaines terreurs. Encore quelques heures, et le roi est sauvé. Il faut qu'à l'entrée de la nuit vous vous mettiez en route avec lui. On sait, depuis quelques jours, que la santé de ma sœur est dérangée. J'ai fait répandre aujourd'hui le bruit qu'elle demandoit instamment à vous voir. Votre visite est assez

naturelle, pour n'inspirer aucun soupçon. Et j'espère que, sous la garde du ciel, vous arriverez en sûreté à Shoreham.

SCÈNE V.

CHARLES, DERBY, WINDHAM, lady MARIE, lady SOPHIE, HENRI.

CHARLES.

MYLORD, je viens de reprendre mes forces. Graces à vos soins, je n'ai jamais si bien goûté les douceurs du repos. A mon réveil j'ai trouvé votre fils en sentinelle à ma porte. Je le remercie de son attention. (*Il lui donne sa main à baiser.*) Nous sommes à-peu-près du même âge; je n'oublierai de ma vie cette garde officieuse.

WINDHAM.

Mon fils n'a fait que remplir son devoir envers votre majesté.

CHARLES.

Un devoir dans la situation où je suis a tout le mérite d'un service; et c'est avec ces couleurs que je me plais à l'envisager.

HENRI.

Ah! *sire, je suis* si fier d'avoir commencé

près de votre personne sacrée le premier apprentissage de mon état !

lady SOPHIE, *voyant Pope qui s'avance avec une serviette sur l'épaule.*

L'ardeur de vous témoigner nos sentimens, nous fait oublier que vous devez avoir un besoin pressant à satisfaire. Votre majesté veut-elle être servie ?

CHARLES.

Mylady, vous prévenez toujours ma demande.

POPE.

Nous voici tout prêts à l'exécuter. (*On apporte une table avec deux couverts. Henri veut les arranger.*)

POPE, *le retenant par le bras.*

Mon jeune maître, pardonnez, mais chacun son service. Je ne vous céderois pas aujourd'hui le mien pour toute votre fortune.

ÉLIZABETH, *courant se saisir d'un flacon de vin et d'une coupe.*

Sire, mon frère a eu l'honneur d'être votre capitaine des gardes; permettez-moi d'être votre échanson.

CHARLES, *avec un sourire.*

Vous voulez donc me traiter comme *Jupiter* dans l'Olympe ?

WINDHAM.

Sire, tous nos desirs, en ce moment, seroient de vous former une cour moins indigne de vous.

CHARLES.

Le sort, au comble de ses faveurs, ne pourra jamais m'en offrir une sur laquelle mes yeux se reposent avec une plus vive satisfaction. Au milieu de la pompe du trône, les hommages que je reçois sont le fruit de l'ambition ou de l'intérêt; ici, pauvre et abandonné, je ne les dois qu'aux sentimens personnels que j'inspire. (*Il les regarde tour-à-tour avec des yeux baignés de larmes ; et s'efforçant tout-à-coup de les cacher.*) Allons, mon cher Derby, savourons bien les douceurs du seul instant de calme que nous ayons pu goûter depuis trois jours. (*Ils vont se mettre à table. Thomas entre brusquement et d'un air effaré*).

SCÈNE VI.

CHARLES, DERBY, WINDHAM, lady MARIE, lady SOPHIE, HENRI, ÉLISABETH, POPE, THOMAS.

THOMAS.

ALARME! alarme! le capitaine Luke, avec deux soldats. Ils viennent tout droit au château. A peine ai-je pu les devancer. Ils sont sur mes pas.

lady MARIE et lady SOPHIE.

Ciel!

ÉLIZABETH.

Nous sommes perdus. Dieu puissant, daigne nous secourir!

HENRI.

Ils ne sont que trois hommes. Nous pouvons leur tenir tête.

DERBY, *avec feu.*

Windham, sauvez d'abord le roi; qu'il s'éloigne. Nous soutiendrons ici la première attaque pour favoriser sa retraite.

WINDHAM.

Non, Derby, ne quittez pas un moment sa personne. Henri, conduisez-les par cette *porte* secrète.

HENRI.

Oui, sire, daignez vous confier à moi; tant qu'il me restera une goutte de sang, ils ne vous enlèveront pas de mes mains.

WINDHAM.

Elizabeth, suivez-les avec votre mère. (*Ils sortent par une porte dérobée.*)

SCÈNE VII.

WINDHAM, lady MARIE, POPE, THOMAS.

WINDHAM.

MA mère, je vous en conjure, gardez de vous trahir par quelques signes de trouble et d'agitation. Peut-être est-ce le hasard seul qui les amène ici. Mettons-nous à table, pour prévenir leur curiosité sur la destination de ces deux couverts. Je les entends dans la cour. Thomas, courez à leur rencontre, pour les amener directement devant moi.

THOMAS.

Il suffit, mylord.

SCENE VIII.

WINDHAM, lady MARIE, POPE.

WINDHAM.

Et vous, Pope, vous veillerez à ce que personne ne sorte du château, afin que toutes nos forces puissent se rassembler au besoin. Ayez soin de tenir deux chevaux prêts à la petite porte du parc.

POPE.

Je vais remplir vos ordres.

WINDHAM.

Non, attendez. Restez un moment avec nous. Je vous avertirai d'un signe, lorsqu'il en sera temps.

SCÈNE IX.

WINDHAM, lady MARIE, POPE, THOMAS, le capitaine LUKE, PEMBEL, TALGOL.

le capitaine LUKE.

Que le ciel vous éclaire, profanes! Le soir nous a surpris en route. Nous venons prendre ici notre logement pour la nuit,

moi et ces deux braves soldats qui soutiennent la bonne cause.

WINDHAM.

Tous les appartemens du château sont occupés par ma famille. La place me manque pour vous recevoir.

LUKE.

Au nom du parlement, il faut pourtant nous loger.

WINDHAM.

Vous êtes gens de guerre, endurcis à la fatigue. Si vous vous accommodez d'un réduit étroit, je vais vous y faire conduire.

LUKE.

Nous sommes gens de guerre, et notre épée nous fera trouver la place qui nous convient. Pour qui cette table est-elle dressée?

lady MARIE.

Pour mon fils et pour moi. Nous étions absens à l'heure du dîner.

LUKE.

Et nous aussi, parbleu. Ainsi même fortune. Faites apporter trois couverts de plus. Nous mangerons ensemble.

WINDHAM.

Prenez cette table pour vous. De peur de vous troubler, nous irons manger ailleurs.

LUKE.

A la bonne heure. Nous sommes les maîtres ici; point de gêne pour les étrangers. (*à Thomas.*) Un couvert encore, et qu'on nous serve.

lady MARIE, *à Thomas qui paroît embarasssé.*

Faites ce qu'on vous ordonne.

WINDHAM, *à Pope.*

Restez pour les servir, et vous viendrez ensuite me trouver. (*Il sort avec lady Marie.*)

SCÈNE X.

LUKE, PEMBEL, TALGOL, POPE.

LUKE.

ALLONS, allons, à table, enfans du ciel.

PEMBEL.

Gobergeons-nous pour la santé de la bonne cause. (*Thomas porte un troisième couvert.*)

TALGOL, *le prenant de ses mains.*

Donne, que je sois aussi de la partie. (*Ils*

se mettent à table, et commencent à manger avec une extrême voracité.)

LUKE, *à Pope, la bouche pleine.*

Eh bien ! garçon, quelles nouvelles ?

POPE.

Vous devez le savoir mieux que moi. Il court tant de bruits ! il n'y a que le diable qui sache le fond des choses. Est-il vrai que roi soit arrêté ? (*Il le regarde fixement en face.*)

LUKE.

Il ne l'est pas, puisque je n'ai pas su le prendre. Il y a trois jours et trois nuits que je bats toute la contrée ; il ne me seroit pas échappé. Il faut qu'il soit resté mort sur le champ de bataille.

POPE.

Que me dites-vous ?

LUKE.

Ce que je dis ? Du vin. (*à Thomas, en lui jetant un plat vuide.*) Va nous chercher autre chose. (*Thomas sort.*)

POPE, *à part, en leur apportant des bouteilles.*

Dieu soit loué ! ils ne savent pas qu'il est ici.

PEMBEL.

Cette nouvelle vous confond, coquins.

LUKE.

Allez faire sonner vos cloches de deuil. Mais je vous conseille de le faire si doucement, que le parlement ne puisse les entendre, ou bien je les ferai sonner pour vous-mêmes.

PEMBEL.

Ce qui doit vous consoler, c'est que votre roi ne sera pas seul dans l'autre monde. Il y retrouvera la moitié de son armée. Nous avons dépêché à sa suite ses plus fidèles sujets.

LUKE.

Cette canaille qui s'avisoit de me demander quartier, à moi ! De mon sabre je leur coupois ce mot en deux dans le gosier.

THOMAS, *portant un autre plat.*

Voici tout ce qu'il y a de prêt pour l'heure.

LUKE.

C'en est assez. Du vin seulement. M'entendez-vous ?

PEMBEL, *à Pope.*

Que fais-tu là à branler la tête ? Il semble que tu nous souhaites du mal.

LUKE.

Mettez-nous six bouteilles sur la table, et allez-vous-en jusqu'à ce qu'on vous appelle. (*On leur apporte le vin.*)

POPE, *en sortant, à part.*

Voilà des drôles qui font honneur au parlement.

SCÈNE XI.

LUKE, PEMBEL, TALGOL.

PEMBEL, *à Talgol.*

Qu'en dis-tu, camaradè, n'es-tu pas bien aise à présent de te trouver illuminé?

LUKE.

Vois s'il manque quelque chose aux enfans du Seigneur. Tout ce qui se trouve sur la terre nous appartient de bonne prise.

TALGOL.

Je ne croyois pas qu'il fût permis à des élus de prendre leurs repas dans la maison des profanes.

LUKE.

C'est que tu ne sais pas encore interprêter nos principes. Ils nous ordonnent de nous faire tout le bien que nous pouvons, aux dépens *des enfans* des ténèbres. Or, rien

assurément ne remplit mieux cet objet, que de leur couper les vivres à la bouche, et de les gober à leur place.

TALGOL.

Voilà qui me paroît fort bien expliqué.

LUKE.

Quand pourras-tu connoître les avantages infinis que le Seigneur accorde à ses élus? Tous les engagemens que nous prenons avec les profanes; même quand ils seroient appuyés d'un serment, sont nuls de plein droit, dès qu'ils tournent à notre préjudice. Aussi, vois quelle fut notre conduite devant le château de Pendennis! Ne reçûmes-nous pas l'ordre exprès de Dieu de passer les assiégés au fil de l'épée, malgré les articles de la capitulation?

PEMBEL.

Il ne s'agit que de bien entendre le point fondamental de notre doctrine. C'est que nous sommes amis du Ciel, et que tout doit être en notre faveur contre ses ennemis; que ce seroit l'outrager, que de refuser les dons qu'il nous accorde; et que toutes nos actions sont légitimes et saintes, puisque nous n'agissons que par le secours de sa

grace. N'est-ce pas lui qui inspiroit aux femmes même un zèle tout divin pour la bonne cause ? N'a-t-on pas vu les plus distinguées se défaire avec transport de leurs joyaux les plus précieux, et jusqu'aux simples domestiques nous apporter le prix de leurs gages, pour lever des troupes à la gloire du Ciel, et forcer l'Angleterre entière de marcher dans les voies du salut ? N'entendons-nous pas tous les jours le Seigneur nous déclarer sa volonté sacrée dans nos révélations ?

TALGOL.

Cependant les Ecossois en avoient eu, disoient-ils, à Dumbar, qui leur prophétisoient que s'ils descendoient de leurs montagnes, ils battroient Cromwell.

PEMBEL.

Il est vrai ; mais Cromwell eut aussi les siennes, qui lui prophétisoient qu'il battroit les Ecossois, s'ils descendoient de leurs montagnes. Les prières des deux partis étoient un appel au jugement de Dieu, qui déclara, par la victoire, celui qu'il jugeoit digne de prospérer, comme il vient de le témoigner encore par de nouvelles bénédictions.

LUKE.

Allons, c'en est assez. Buvons, mes amis. (*Ils boivent.*)

PEMBEL.

Mon capitaine, irons-nous voir maintenant si l'on a traité nos chevaux comme il convient ?

LUKE.

Oui, mon enfant, et nous irons ensuite visiter tous les coins du château, pour voir s'il n'est rien qui puisse y convenir aux favoris du Seigneur.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

POPE ET THOMAS, *entrant ensemble, et s'empressant de desservir la table.*

THOMAS.

Il semble que ces coquins soient venus tout exprès pour nous manger le dîner du roi.

POPE.

Sois tranquille, le roi en a eu sa part. Je

lui avois mis en réserve ce qu'il y avoit de meilleur.

THOMAS.

Oui, mais tandis qu'ils étoient ici tranquillement à se goberger, il n'a pu faire son repas qu'au milieu du trouble et des inquiétudes.

POPE.

Moi, qui me faisois tant d'honneur de pouvoir servir à table sa majesté, me voir forcé de servir au contraire ses plus grands ennemis!

THOMAS.

Il m'est venu cent fois dans la pensée de leur donner de ma bouteille sur la tête, quand ils me demandoient à boire.

POPE.

Et moi, je les ai suivis, lorsqu'ils ont fureté dans tout le château pour butiner. Je le l'avoue, s'ils étoient parvenus jusqu'à la chambre secrète du roi, j'avois mes pistolets, je leur faisois sauter la cervelle.

THOMAS.

Il est heureux pour nous qu'ils soient si persuadés de sa mort. Mais de quel ton ils en parloient! Je n'ai jamais vu d'insolence pareille.

POPE.

Le capitaine en étoit encore plus pourvu que les autres.

THOMAS.

C'est qu'il se souvient de son premier état. Croirois-tu que je l'ai vu autrefois garçon boucher à Bristol ?

POPE.

Je ne m'étonne plus qu'il ait un air si tranchant.

THOMAS.

Et monsieur Pembel, son ami, ce garçon tailleur, l'orateur de son quartier, qui s'est fait soldat théologien de Cromwell ! je parierois qu'il a perverti plus de monde par sa maudite langue, qu'il n'en a tué de son épée.

POPE.

Connois-tu le troisième ?

THOMAS.

Non ; mais à sa mine enfumée, je le croirois un de ces misérables chaudronniers qui courent les campagnes. On l'aura recruté sur les grands chemins.

POPE.

Il faut convenir que voilà une espèce de héros bien choisie.

SCÈNE II.

Lady MARIE, WINDHAM, POPE, THOMAS.

WINDHAM.

Eh bien! Pope, les soldats, où sont-ils?

POPE.

Je les crois tous appesantis déjà de sommeil. Je leur ai porté dans leur chambre quatre bouteilles de vin, qu'ils ont vuidées en se mettant au lit. Je vous garantis que mylady peut être arrivée à Shoreham avant qu'ils se réveillent.

WINDHAM.

Il faut profiter de ce moment précieux. Que tout se dispose dans le plus grand silence pour le départ de ma mère.

lady MARIE.

Thomas, va donner un coup-d'œil à mes équipages, et presser les préparatifs. Henri fait prendre au roi le déguisement nécessaire pour venir à ma suite. Quand tout sera prêt, tu viendras nous avertir.

THOMAS.

Je cours remplir vos ordres.

SCÈNE III.

Lady MARIE, WINDHAM, P(

POPE.

Mylord, accompagnerai-je le ro

WINDHAM.

Non. Je veux que mon fils soit du vc et moins la suite sera nombreuse, elle fera naître de soupçons.

POPE.

Mais s'il arrivoit par malheur, qu'c besoin de le défendre, pouvez-vous a trop de bras pour son secours ? Il me s que je pourrois aller un peu en avan découverte sur la route, sans paroît partenir à la voiture de mylady.

WINDHAM.

Je chargerai Thomas de ce soin.

POPE, *tristement.*

Thomas, mylord ! Est-ce que vous d de mon courage ou de ma fidélité ?

WINDHAM.

Non, mon ami ; je crois l'un et l'au toute épreuve ; mais j'ai besoin ici prudence pour en imposer aux soldats

la maison, et aux paysans dans le village, en cas d'un événement imprévu.

lady MARIE.

Sois persuadé que s'il étoit question de quelque manœuvre importante, c'est toi que l'on choisiroit le premier. Je t'en donne ma parole.

POPE.

Ce témoignage me console un peu ; cependant, il faut que je le dise, j'aurois mieux aimé suivre le roi, le sauver, ou mourir pour lui.

WINDHAM.

Je te reconnois à ces sentimens. Mais le temps nous presse. Va voir si sa majesté est prête, et dis à mon fils qu'il peut l'amener ici en sûreté.

POPE, *en sortant.*

Oui, mylord.

SCÈNE IV.

Lady MARIE, WINDHAM.

lady MARIE.

Je suis enchantée de la conduite de Henri près du roi. Ses hommages sont empressés, sans avoir rien de servile. Ses dis-

cours ont un caractère mêlé de respect, d'affection et de générosité. Il console, il anime le prince ; il lui jure de le servir aux dépens de ses jours. On découvre déjà dans sa jeunesse le sens et la fermeté de l'expérience.

WINDHAM.

Mon fils vous sera redevable de ses vertus. C'est en nous frappant sans cesse de l'exemple des grandes qualités de mon père, que vous en faites naître l'émulation dans le cœur de vos enfans.

lady MARIE.

Voici des temps orageux, où se présentera souvent l'occasion de les exercer. J'aime à croire que dans une grande épreuve, votre fils ne seroit pas indigne de son nom.

WINDHAM.

O ma mère, que vous me rendez fier par cette espérance ! C'est peu de vous devoir la vie, je vous dois l'honneur de tous ceux en qui je respire.

SCÈNE V.

CHARLES, DERBY, lady MARIE, WINDHAM, HENRI.

CHARLES.

WINDHAM, reconnoissez-vous ces habits? (*Il écarte le manteau qui l'enveloppe, et laisse voir l'habit de livrée dont il est revêtu.*)

WINDHAM.

O mon prince, quelle douleur de vous voir réduit à cette affreuse nécessité!

lady MARIE, *les yeux baissés.*

Je n'ose porter sur vous mes regards, je crains qu'ils ne vous offensent.

CHARLES, *avec dignité.*

Non, mylady, rassurez-vous, ils ne me verront point rougir. Ce n'est pas d'aujourd'hui que le sort me condamne à d'étranges métamorphoses. Contraint, il y a peu de jours, de manier la cognée dans la profondeur des forêts, pourquoi m'étonnerois-je de ce nouveau travestissement? Ce n'est qu'un trait de plus de l'inconstance de la fortune. Plus elle m'accable de ses caprices, plus je mets d'orgueil à les mépriser. C'est

de l'abaissement où elle me plonge, que je veux m'élever au-dessus d'elle et de moi-même. — Un roi, sous ces habits, reçoit une grande leçon de la destinée, pour la donner au reste des souverains.

DERBY, *se détournant, et levant les yeux vers le ciel.*

Ah ! sire.

CHARLES.

Derby, tu ne vois que de l'abjection dans ce vêtement ; moi, je sais m'en faire une parure triomphale. Le bandeau royal sur mon front n'en imposeroit pas à l'audace de mes ennemis ; et sous la livrée de la servitude, j'ai la gloire de régner encore sur des cœurs fidèles. (*Derby et tous les autres se jettent aux pieds du roi.*)

WINDHAM.

Vous les voyez tous dévoués à s'immoler pour vous.

CHARLES, *avec transport.*

Voilà les hommages qui m'élèvent bien plus haut que les trônes de la terre. Mais relevez-vous, mes amis. Ce n'est pas à mes genoux, c'est à mes côtés que vous devez trouver votre place. Mylord, j'ai vu régner dans votre maison des vertus qui ne suivent

pas toujours le diadême, et qui en effacent l'éclat. Si l'amour de mon peuple et les loix de l'honneur ne me faisoient un devoir de maintenir ma couronne, c'est dans la paix de cette retraite, et dans la jouissance de votre amitié, que j'aspirerois à vivre.

lady MARIE.

Par pitié, sire, cachez-nous de pareils sentimens ; ils mêleroient trop d'amertume à nos regrets.

WINDHAM.

Hélas ! telle est notre situation. Quoique votre aspect me pénètre de la joie la plus vive, je me trouve réduit à desirer de vous voir manquer bientôt à nos regards.

CHARLES.

Mylord, ma présence a produit le désordre et le trouble dans votre maison ; mais je jure de ne jamais oublier, ni le danger où je vous expose, ni votre fermeté généreuse à le braver.

WINDHAM.

Ah ! sire, dans le sentiment profond qui nous anime pour l'intérêt de la patrie, tout ce qui nous est personnel est d'une bien foible considération. Ce n'est ni ma sûreté, ni celle de *ma famille* qui fait naître mes in-

quiétudes. C'est la vôtre dont je suis occupé tout entier. La fortune nous a mis hors d'état de pouvoir nous rendre utiles à notre pays. Mais vous, sire, vous pouvez encore faire son bonheur.

CHARLES.

En travaillant à ce grand ouvrage, je me rappellerai sans cesse que vous m'en avez fourni les moyens. Parvenu à l'accomplir, je ne vous en laisserai pas demander le prix à l'état; c'est moi qui me chargerai d'acquitter sa reconnoissance.

WINDHAM.

Que je voye mon pays heureux, et je serai assez récompensé! Mais, hélas! mes forces épuisées par de longs services, ne me permettent guère cet espoir. Je le laisse du moins à mon fils dans l'héritage de mes sentimens. Permettez-moi, sire, de le recommander, ce seul fils qui me reste, à votre souvenir. Je ne vous demande pour lui que de l'employer utilement au service de sa patrie. J'ose vous répondre qu'il ne fera tort ni à votre choix, ni à l'honneur de ses ancêtres.

CHARLES.

Mylord, je vous en donne pour gage ma

role. Et si j'étois assez malheureux pour oublier (*il prend Henri par la main*), dine fils de mon bienfaiteur, venez vous placer devant mon trône, et dites-moi en face : je suis Windham ; mon cœur me dira ce que j'aurai à faire.

SCÈNE VI.

CHARLES, DERBY, lady MARIE, WINDHAM, ÉLISABETH, HENRI, POPE, THOMAS.

POPE et THOMAS, *en entrant.*

MYLORD, tout est prêt pour le départ de sa majesté.

DERBY.

Il n'y a pas un instant à perdre.

lady MARIE, *levant les bras vers le ciel.*

Dieu ! protecteur des rois, daigne nous prendre sous ta garde ! (*Windham paroît enseveli dans une profonde rêverie.*)

CHARLES, *allant vers lui.*

Windham, vous ne me dites rien ?

WINDHAM.

Sire, je voudrois vous dérober les agi-

tations qui troublent mon cœur en ce moment.

CHARLES.

Et moi, je voudrois pouvoir vous exprimer tout ce qui se passe dans le mien. Je suis entré dans votre maison en fugitif; vous m'y avez traité en roi; j'en sors votre ami. (*Windham veut se précipiter à ses pieds. Charles le retient, et lui tendant les bras:*) Que faites-vous? Je ne veux recevoir que vos embrassemens. (*Il l'embrasse avec transport.*) Mon ami, le destin ne sera pas assez cruel pour me ravir le bonheur de vous revoir. J'emporte avec moi cette espérance. (*Windham, sans pouvoir lui répondre, saisit sa main, la couvre de baisers, et l'arrose de ses larmes. Charles le regarde avec attendrissement. Pope, dans cet intervalle, s'avance pour baiser le bas de son manteau. Charles l'apperçoit, lui donne sa main à baiser, et lui dit:*) Je vous dois le salut de ma vie : de pareils services ne se paient que par l'honneur; et je ne vous en offre pas d'autre récompense. Mais veillez avec soin sur les jours de vos dignes maîtres, c'est un bienfait que je saurai payer, à mon retour, de la plus brillante fortune. (*Il*

s'avance vers lady Marie, et lui présentant la main :) Mylady, je suis à vos ordres. (*Henri s'élance au cou de son père.*)

WINDHAM, *avec feu.*

Mon fils, je vous confie la personne sacrée de votre roi. Vous me répondez de sa sûreté. Sachez, s'il le faut, mourir pour le défendre.

HENRI, *vivement.*

J'engage devant vous et devant le ciel ma vie à le sauver.

SCÈNE VII.

Lady MARIE, lady SOPHIE, CHARLES, DERBY, WINDHAM, ÉLISABETH, HENRI, POPE, THOMAS.

lady SOPHIE, *entrant d'un air consterné, suivie d'Elisabeth.*

AH ! sire, arrêtez ! Ma mère, vous le conduisez à la mort.

lady MARIE.

D'où vient l'égarement où je vous vois, ma fille ?

lady SOPHIE.

Tout est perdu.

CHARLES.

Comment ! daignez vous expliquer, mylady.

lady SOPHIE.

Aurai-je la force de vous le dire ?

WINDHAM.

Tâchez de recueillir vos sens, chère épouse. Au nom du ciel, tirez-nous du trouble où vous nous jetez.

lady SOPHIE, *d'une voix entrecoupée.*

Le maréchal qui a ferré le cheval du roi, s'est glissé furtivement dans le château.... Il est monté à la chambre des soldats.... il les a réveillés ;.... il leur a dit que le roi étoit dans la maison.... Je l'ai vu sortir pour aller ameuter les paysans, tandis que les soldats s'habillent pour venir se saisir ici de sa majesté.

CHARLES, *avec fermeté.*

Il faut céder à la destinée. Mais elle ne disposera de moi, qu'après la perte de tout mon sang.

DERBY.

Ah ! si je puis sauver vos jours aux dépens des miens ! Qu'avons-nous à craindre, lorsqu'il nous reste encore notre épée ?

WINDHAM.

Non, brave guerrier, la résistance seroit inutile. Tout le village est peut-être déjà sous les armes. Sire, daignez ne pas vous abandonner encore aux mouvemens d'un aveugle désespoir. Je vous en conjure, mon cher Derby, ramenez le roi dans son appartement secret, et ne vous éloignez pas un instant de sa personne. S'il faut en venir à la force ouverte, j'irai me joindre à vous avec mon fils; et nous combattrons tous ensemble jusqu'au dernier soupir. (*Il les conduit vers un escalier dérobé.*) Thomas, courez faire lever le pont-levis du château, pour empêcher la populace d'y pénétrer. (*Thomas sort.*) Et vous, mon fils, je crains la bouillante audace de votre jeunesse, retirez-vous avec Pope dans la chambre voisine. Je vous défends d'en sortir sans mes ordres.

HENRI, *avec chaleur.*

Quoi! mon père.....

WINDHAM.

J'entends venir les soldats. (*Henri s'élance pour voler à leur rencontre. Windham le retenant, lui lance un regard sévère, et lui dit du ton le plus impérieux :*) Obéissez.

(*Henri passe avec Pope dans la pièce voisine.*)

WINDHAM, *à lady Marie.*

O ma mère, c'est en ce moment que j'ai besoin d'être soutenu par votre courage ! (*Il se tourne vers lady Sophie et vers Elisabeth.*) Pardonne, chère épouse, et toi, ma fille, si je ne puis vous épargner l'aspect d'une soldatesque insolente. Mais dans un tel péril, je ne puis me résoudre à vous éloigner de mes yeux.

SCÈNE VIII.

Lady MARIE, lady SOPHIE, ÉLISABETH, WINDHAM, LUKE, PEMBEL, TALGOL.

Les soldats se précipitent dans le salon.

LUKE, *d'une voix tonnante.*

Où sont-ils ? où sont-ils ?

WINDHAM, *avec calme.*

Qui cherchez-vous ?

LUKE.

Stuart, et le compagnon de sa fuite.

WINDHAM.

Stuart? Je ne connois de cé nom que le

roi d'Angleterre, et l'on ne le prononce devant moi qu'avec respect.

LUKE.

Nous n'avons point de roi. C'est Stuart que je vous demande.

PEMBEL.

Il est dans votre château. Ne vous avisez pas de le céler, ou il vous en coûte la vie.

WINDHAM.

Je la mépriserois, si je la croyois à votre merci.

LUKE.

Moins de paroles, et répondez. Où sont les deux hommes qui sont venus ici ce matin?

PEMBEL.

Le maréchal à qui vous avez envoyé leurs chevaux, a reconnu les fers pour avoir été forgés dans le Nord. D'autres marques prouvent que l'un des deux est le roi d'Ecosse.

lady MARIE.

Et l'avez-vous jamais vu, pour le reconnoître?

LUKE.

Non; mais qu'importe? Cromwell le reconnoîtra bien.

WINDHAM, *bas, à lady Marie.*

L'entendez-vous, ma mère ? Ah ! si.....

lady MARIE, *bas, à Windham.*

Mon fils, je suis digne de concevoir tes vœux magnanimes.

LUKE, *les interrompant.*

Allons, finissez vos discours. Qu'on nous livre à l'instant les deux étrangers (*Il tire son épée, et la lève sur Windham*), qu'on nous les livre, ou vous êtes mort.

lady SOPHIE, *s'élançant au-devant du capitaine.*

Que faites-vous, barbare ?

lady MARIE.

Arrêtez, arrêtez. Je vais vous les amener.

LUKE, *baissant son épée.*

Hâtez-vous, mylady, si vous tremblez pour ses jours.

SCÈNE IX.

NDHAM, lady SOPHIE, ÉLISABETH, LUKE, PEMBEL, TALGOL.

y SOPHIE, *bas, à Elisabeth, avec un air consterné.*

UEL est donc le dessein de ma mère ?

ÉLISABETH.

e n'ose le pressentir. (*Elles se jettent dans bras l'une de l'autre.*)

LUKE.

Iylord, ignorez-vous les peines pronon- par le parlement contre ceux qui re- roient de remettre Stuart en sa puis- ce ?

WINDHAM.

gnorez-vous l'infamie attachée à ceux violent les droits de l'hospitalité ?

LUKE.

Vous êtes rebelle à la loi de la nation.

WINDHAM.

e n'en connois point qui puisse me faire lier celles de l'honneur.

LUKE.

Comment l'honneur peut-il vous engager

envers un proscrit, déclaré l'ennemi de la patrie?

WINDHAM.

L'ennemi de la patrie est à mes yeux celui qui renverse son gouvernement, qui ravit au peuple son roi légitime. Quand une erreur de mon esprit m'auroit entraîné dans les principes abominables dont vous faites profession, si Charles étoit venu me demander un asyle, j'aurois cru devoir respecter son malheur. Jugez maintenant si j'étois capable de le trahir, moi qui le regarde toujours comme mon souverain, et sa personne comme sacrée. La violence peut l'arracher de mes bras; mais l'aspect d'un échafaud dressé pour mon supplice, n'eût jamais pu me porter à le trahir lâchement.

LUKE.

Vous reconnoissez donc que Stuart est l'un des deux hommes que l'on va nous amener?

WINDHAM.

Lorsqu'ils seront en votre présence, vous le saurez de leur bouche, s'ils daignent vous l'apprendre.

LUKE.

Il faudra bien qu'ils le confessent, ou ce fer me fera raison de leur refus.

WINDHAM.

Qu'osez-vous dire? N'attendez pas que je vous laisse impunément exercer votre rage. Ce château, depuis trois cents ans, est la demeure de l'honneur; vous ne le souillerez point par un meurtre exécrable. Craignez de me pousser au désespoir. Vous voyez un soldat moins vieilli par l'âge que par les fatigues de la guerre, et qui, pour vous punir, peut retrouver un moment les forces de sa première jeunesse.

SCÈNE X.

Lady MARIE, WINDHAM, lady SOPHIE, ÉLISABETH, LUKE, PEMBEL, TALGOL.

LUKE, *à lady Marie qui s'avance.*

Ou sont mes prisonniers?

lady MARIE.

Ils me suivent. Avant de les remettre en vos mains, j'ai voulu d'abord vous déclarer combien je déteste l'action que vous me forcez de commettre. Je sens qu'elle outrage l'humanité. Mais mon premier devoir est de conserver la vie la plus précieuse. Si j'avois été libre de la racheter de la mienne,

je n'aurois pas hésité sur le choix de la victime. Le ciel voit au fond de mon cœur. C'est à vous qu'il demandera compte du sang que j'expose à votre furie. (*En leur tendant des mains suppliantes*). Mais si vous êtes encore sensibles à la voix de la nature, ne rejetez pas mes tendres supplications en faveur de ces infortunés. Je leur ai promis que vous respecteriez leur misère.

LUKE.

C'est trop long-temps écouter de vaines lamentations. Où sont-ils?

SCÈNE XI.

Lady MARIE, WINDHAM, lady SOPHIE, ÉLISABETH, LUKE, TALGOL, PEMBEL, HENRI, POPE.

HENRI *s'avance fièrement, enveloppé, ainsi que Pope, d'un grand manteau.*

JE n'attendrai pas que vous veniez me chercher.

LADY SOPHIE, *reconnoissant la voix de Henri.*

Ciel ! qu'entends-je ? (*d'une voix étouf-*

ée.) Mon fils ! (*Elle tombe évanouie dans es bras d'Elisabeth, qui la conduit vers n fauteuil.*)

WINDHAM *s'empressant de lui donner des secours : bas à Elisabeth.*

Gardez-vous de nous trahir : (*Luke, Pembel et Talgol, considèrent un moment Henri avec un air de surprise et d'irrésolution*).

LUKE, *s'avançant enfin vers lui.*

Qui êtes-vous ?

HENRI, *avec fierté.*

Avez-vous eu l'audace de croire que je n'abaisserois à vous répondre ?

LUKE, *insolemment.*

Qui êtes-vous encore, vous dis-je ?

HENRI.

De quel droit osez-vous m'interroger ?

LUKE.

Au nom du parlement, dont je vous orte les ordres.

HENRI.

Moi ! reconnoître un parlement dominé ar un rebelle !

LUKE.

Cromwell saura bien vous y contraindre.

Il n'est qu'a dix milles d'ici. C'est en sa présence qu'il vous faudra parler.

HENRI.

Vous n'aurez donc plus qu'un mot de ma bouche. Conduisez-moi devant lui.

PEMBEL.

Hâtons-nous avant que les paysans ne se rassemblent, et ne viennent peut-être nous disputer notre capture.

LUKE.

Marchons. (*Il fait un mouvement pour entraîner Henri.*)

HENRI, *lui en imposant d'un signe d'autorité.*

Un instant. (*à Windham.*) Mylord, j'espérois rendre mes jours utiles à la patrie. Si ma mort peut lui épargner un sang précieux, je m'y dévoue sans regret, et même avec joie. Recevez, et vous aussi, mylady, ma profonde reconnoissance pour les sentimens que vous m'avez témoignés, et surtout pour la haute opinion que vous avez eue de mon courage. (*Windham et lady Marie s'efforcent d'étouffer leur douleur. Henri cherche des yeux sa mère, et la*

voit évanouie. Il se précipite sur sa main, et la couvre de baisers.)

HENRI.

Dans quel état affreux la jette un interêt trop tendre! Faut-il que je sois contraint de l'abandonner dans une si déplorable situation? Mylord, mylady, et vous, Elisabeth, au nom du ciel, je vous en conjure, prodiguez-lui tous les soins de votre tendresse. Parlez-lui souvent de moi. Peignez-lui l'effort que je fais sur moi-même pour me séparer d'elle. Je n'oserois répondre de ma résolution, si je voyois un moment ses larmes, si j'entendois sa voix gémissante. (*Il se relève, presse tendrement la main d'Elisabeth, pousse un profond soupir, en jetant, pour la dernière fois les yeux sur sa mère; et tout-à-coup enfonçant son chapeau sur ses yeux, et s'enveloppant le visage de son manteau, de peur d'être reconnu par les paysans en traversant le village, il s'éloigne à grands pas, et fait signe aux soldats de le suivre.*)

LUKE *l'accompagnant l'épée nue sur l'épaule, crie aux soldats:*

Allons, amis.

PEMBEL, *à Pope, qui s'enveloppe de son manteau.*

Marchez. Cromwell va bien savoir aussi qui vous êtes.

POPE.

Je ne craindrai pas de vous le dire tout haut à vous-mêmes : un serviteur fidèle du roi, qui se fait gloire de mourir pour lui. (*Les soldats les entraînent et sortent avec des cris confus.*)

SCÈNE XII.

Lady MARIE, WINDHAM, lady SOPHIE, ÉLISABETH.

WINDHAM.

Je puis donc enfin me livrer en liberté à ma douleur. O ma mère, quel sacrifice !

lady MARIE.

C'est pour moi qu'il est le plus douloureux, moi, que le sort a forcée de préparer et de conduire les victimes.

WINDHAM, *se penchant vers lady Sophie.*

Reviens à toi, chère épouse. Que dis-je, hélas ! dois-je desirer de te voir sortir de ce

paisible évanouissement ? Ah ! s'il pouvoit se changer en un long et profond sommeil ! Le cœur déchiré de mes propres blessures comment pourrai-je soutenir encore ton désespoir ?

lady SOPHIE, *reprenant peu-à-peu ses esprits ; d'une voix affoiblie.*

Mon fils !

WINDHAM.

C'est en vain que tu l'appelles, ce fils si cher ! C'est lorsqu'il se montre le plus digne de notre amour, que nous sommes condamnés à le perdre.

lady SOPHIE, *se ranimant, d'une voix plus forte.*

Mon fils ! (*Elle promène de tous côtés ses regards.*) Où est-il ? (*Elle se lève avec précipitation.*) Qu'avez-vous fait de mon fils ? (*Windham abattu, ne peut encore répondre.*)

lady MARIE, *avec un effort violent sur elle-même.*

Un héros, l'honneur de notre nom, le sauveur de son roi, le gage du salut de sa patrie !

lady SOPHIE, *avec l'accent du désespoir.*

Barbares ! vous avez pu l'immoler ?

WINDHAM.

Voulois-tu me voir me déshonorer par une lâche trahison, et livrer aux bourreaux une tête sacrée ? Réduite à choisir d'un époux vivant pour l'infamie, ou d'un fils mourant pour la gloire, parle, quel choix aurois-tu fait ?

lady SOPHIE.

Que puis-je te répondre ? Mais mon fils !

WINDHAM.

Il étoit aussi le mien. Je le voyois seul échappé des ruines d'une nombreuse famille pour relever sa gloire. Il annonçoit, dès sa première jeunesse, les espérances les plus flatteuses. Il les a toutes surpassées en un moment. Avec tant de droits à mon amour, crois-tu que la nature me laisse gémir moins vivement que toi sur sa perte ? Prends donc aussi pitié de mes souffrances. Tu me crois insensible, parce que je veux adoucir ta douleur. Ah ! que ne peux-tu voir mes entrailles déchirées par les plus vives tortures ! Que te dirai-je ? Ce n'est pas une ame comme la tienne que l'on abuse par de vaines consolations. Mais il en est que l'on peut t'offrir. Vois ton fils déjà plein de vertus à la fleur de son âge, acquérir un renom immor-

tel, en sauvant son prince et son pays. Occupe un moment ta tendresse de ces nobles pensées. Quand il faudra le regretter, je t'offre une grande espérance, que la férocité de Cromwell ne rendra pas vaine; c'est d'être enveloppés tous à la fois dans la même proscription.

lady SOPHIE.

Je l'embrasse avec ardeur, cette espérance horrible. Que ferois-je de la vie, s'il me falloit survivre à mon fils ? (*Plus vivement*) Mais où est-il ? Je veux le voir. Ramenez-le moi, que je reçoive au moins ses derniers embrassemens.

WINDHAM.

Il vient de s'arracher de tes bras éperdus. Il craignoit l'excès de ta tendresse.

lady SOPHIE.

Il ne l'a point connue, s'il n'a vu que mon évanouissement. La frayeur d'une femme à l'aspect de farouches soldats pouvoit le causer. C'est du désespoir de sa mère qu'il me falloit le rendre témoin. A-t-il vu ruisseler mes larmes brûlantes ? A-t-il senti mon cœur palpiter contre le sien, dans mes étreintes maternelles ? Vous voulez qu'il expire sans savoir à quel excès il m'est cher ! Non, cruels, laissez-moi le suivre; j'irai,

je traverserai la foule de ses satellites et de ses bourreaux ; je veux l'embrasser mille fois ; je veux m'étouffer contre son sein, et mourir avant lui de ma douleur. (*Elle s'élance d'un pas égaré. Windham la retient. Elle ne peut que tendre et agiter ses bras, en s'écriant d'une voix douloureuse :*) Mon fils ! mon fils ! (*Charles, accompagné de Derby, rentre en ce moment. Il s'arrête dans une muette surprise. Windham l'apperçoit, et s'avance vers lui. Lady Sophie s'efforce de calmer ses mouvemens en la présence du roi ; et pour éviter sa vue, elle se détourne sur le sein d'Elisabeth*).

SCÈNE XIII.

CHARLES, DERBY, lady MARIE, WINDHAM, lady SOPHIE, ÉLISABETH.

CHARLES.

WINDHAM, que vient-il donc de se passer ? J'entends de toutes parts des voix tumultueuses répéter en longues clameurs : Le roi est pris. Les soldats entraînent deux hommes. Je les ai vus s'éloigner dans la campagne, suivis d'une populace bruyante,

à la clarté de mille flambeaux. Je descends, je vous trouve dans une profonde consternation ; je vois votre épouse noyée dans les pleurs, et cherchant à fuir mes regards. Quel est ce mystère que je crains d'approfondir ?

WINDHAM.

N'avez-vous pas entendu les cris de cette mère désolée ?

CHARLES.

Que dites-vous ? Votre fils.....

WINDHAM.

Il vous avoit juré de sauver votre vie aux dépens de ses jours. Il remplit son serment.

CHARLES.

Et vous croyez que je le laisserai mourir à ma place ? Non, non. Je me croirois indigne de ce dévouement généreux, si je permettois qu'il s'achève. Séchez vos pleurs, mylady, je vais vous rendre un fils qui mérite si bien vos regrets.

WINDHAM.

Ce seroit en vain. Le sanguinaire Cromwell s'effraie-t-il du nombre des victimes ? C'en fait de mon fils, et vous péririez, sans le sauver.

CHARLES.

Je mourrai du moins avec lui.

WINDHAM.

Non, sire, vous ne mourrez point. Votre vie n'est plus à vous. Elle m'appartient, à moi, qui viens de l'acheter aux prix de mon sang. J'ose réclamer tous mes droits sur elle, pour les joindre à ceux de la nation.

CHARLES.

Et que pouvez-vous exiger de moi?

WINDHAM.

Que notre grand projet s'accomplisse. L'exécution en devient plus favorable. Le faux bruit qui remplit déjà le village, et qui va bientôt se répandre dans tous les environs, vous assure une libre retraite. Hâtez-vous de partir. Le délai d'un seul instant peut vous être fatal. Le tigre, trompé dans sa rage, viendra demain, à la trace de mon sang, chercher sa nouvelle proie. Soyez hors de ses atteintes avant le réveil de sa fureur.

DERBY.

Eh bien, Windham, dérobez-vous aussi avec nous à la vengeance de Cromwell. Chargé de vos effets les plus precieux, ve-

nez avec votre mère, votre épouse et votre fille, et suivez notre destinée.

WINDHAM.

Je croyois, Derby, que vous auriez mieux appris à me connoître. J'aurois livré mon fils au glaive des bourreaux, et je voudrois y soustraire ma tête !

CHARLES.

Sauvez du moins ce qui vous reste d'une famille infortunée. Hâtez-vous de la mettre en sûreté.

lady MARIE.

Moi, sire, abandonner mon fils !

lady SOPHIE.

On m'a ravi le mien, on ne m'arrachera point à mon époux.

WINDHAM.

Vous voyez que la mort n'a rien qui puisse nous effrayer. La moitié de ma maison a péri pour la défense de votre père, l'autre moitié saura périr pour votre salut.

CHARLES.

Non, je n'accepte point cette offrande sanglante. Quel est donc le sort qui me poursuit ? Le ciel ne donne les rois aux peuples que pour faire leur bonheur, et moi, il ne m'a *fait naître* que pour la ruine des

miens. Ma vie est un sujet de discorde entre mes sujets. Je vois les uns prostituer leur conscience et leur honneur pour me la ravir; les autres, pour me la conserver, sacrifier un sang trop généreux. C'est le mien, le mien que les furies demandent. Délivrez-moi de cette vie maudite; je la déteste, je l'abhorre. . . . . .

WINDHAM.

C'est pour cela qu'il est d'un grand courage de la supporter. Le ciel, en secondant mon projet, nous a marqué nos devoirs, à vous de vivre, à nous de mourir. Laissez-nous remplir cette glorieuse destinée. Si de mon échafaud j'apprends votre salut, je mourrai trop heureux.

CHARLES.

Et moi, vivrai-je heureux sur un trône où je ne serai monté qu'en vous immolant?

WINDHAM.

Qu'importe votre bonheur ou le mien? C'est celui de tout un peuple dont il faut occuper votre pensée. Egaré par la violence de ses passions, mais toujours prêt, par son grand caractère, de revenir à la justice et à l'honneur, c'est à vous seul qu'il peut avoir recours pour l'y ramener. Il ira bientôt vous

redemander à vous-même. Revenez alors, non en conquérant, mais en père. Mon sang ne vous criera point vengeance, il vous criera clémence, amour et liberté.

CHARLES.

Ce peuple ingrat qui me proscrit, vaut-il à mes yeux un citoyen tel que vous? Sur l'espoir douteux de son retour, faut-il que je laisse périr de si nobles victimes? Non, Windham, je vous l'ai dit, je n'accepterai point une offrande de sang, quand je puis la racheter du mien. De quel droit prétendez-vous me forcer à la recevoir?

WINDHAM.

De quel droit, sire? Vous me faites oublier les devoirs d'un sujet, pour prendre sur vous l'autorité de mon âge, et, s'il faut le dire, de mes services. Quand je vous ai ouvert ici un asyle, au risque de ma fortune et de ma vie, l'honneur de vous sauver pouvoit être ma récompense; mais quand je vous immole mon fils, de quel prix pouvez-vous me payer? Et vous voudriez à présent me ravir jusqu'au fruit de ce sacrifice, et me réduire au regret de me l'être imposé? Non, sire; vous êtes roi, mais j'étois père. C'est pour vous que je ne le

suis plus. Rendez-moi donc dans votre personne un fils que j'avois élevé pour l'espérance de la patrie. Vous demandez mes droits? Vous m'en avez donné sur vous, que je veux exercer dans tout leur empire. Partez.

CHARLES.

Généreux, mais cruel Windham....

WINDHAM.

Je n'entends plus rien. Eloignez-vous, sauvez en vous la nation. Suivez-nous, ma mère ; et vous, Derby, aidez-moi à l'entraîner. (*Il se tourne vers lady Marie.*) Pardonne, chère épouse, je vais goûter la dernière joie qui puisse me rester sur la terre, celle de servir mon pays, et je reviens dans tes bras me livrer tout entier à notre douleur. (*Avec le secours de Derby, il entraîne le roi. Lady Marie les suit. Elisabeth ramène lady Sophie dans son appartement.*)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

WINDHAM.

QUELLE nuit affreuse je viens de passer ! \h ! je n'en aurai point d'autres dans le peu 'e temps qu'il me reste à traîner la vie ! 'remblant pour mon roi, pour ma patrie et our mon fils, où sont les maux qui peuvent ıanquer à ma douleur ? Encore si j'étois seul souffrir ! O chère épouse ! c'est ton déses-oir qui m'accable plus que le mien ! Tan-ôt me serrant dans tes bras, tantôt m'en epoussant avec horreur, épuisée de larmes, touffée de sanglots, passant tour-à-tour des onvulsions les plus terribles à un calme ef-'ayant, et d'un silence morne à des cris ouloureux, combien de fois mon cœur est déchiré dans cette longue nuit à l'aspect e tes tourmens ! Un sommeil trompeur ient d'appesantir enfin ses paupières, et ıe donne un moment pour gémir seul en

liberté. O mon fils, mon fils ! jamais un vice en toi n'avoit fait couler nos larmes paternelles : mais falloit-il ne montrer tant de vertus que pour combler l'excès de notre malheur ? (*Il verse un torrent de larmes, en cachant sa tête dans ses mains.*)

SCÈNE II.

WINDHAM, JACQUES.

JACQUES, *le regardant d'un air attendri, et n'osant l'interrompre.*

DEVOIS-JE m'attendre à le trouver dans cette désolation ? Quel prix il reçoit de ses vertus ! (*Il s'approche, et l'appelle en tremblant.*) Mylord !

WINDHAM, *sortant tout-à-coup de sa rêverie, le reconnoît ; et d'une voix empressée :*

Ah ! mon ami, que viens-tu m'annoncer ? A-t-on un vaisseau pour le roi ?

JACQUES.

Oui, mylord. Le colonel Lane, à mon départ, en tenoit un tout prêt à mettre à la voile au premier instant de son arrivée.

NDHAM, *avec un rayon de joie qui perce à travers ses larmes.*

aces au ciel, je sens du moins une partie es peines adoucies.

JACQUES.

ne sais s'il faut encore vous livrer à la

WINDHAM.

ue me dis-tu ?

JACQUES.

ı revenant ici, je n'ai trouvé qu'à trois es du port la voiture de mylady.....

WINDHAM.

h bien ?

JACQUES.

ais en m'avançant sur la route, j'ai vu soldats courant de tous côtés avec de reaux ordres de Cromwell.

WINDHAM.

est donc déjà détrompé sur sa victime ı ! s'ils alloient atteindre le roi !

JACQUES.

crains qu'ils n'aient poursuivi leur route le bord de la mer, et peut-être vers reham.

WINDHAM.

Ainsi, me voilà replongé dans de plus cruelles alarmes !

JACQUES.

Mylady m'a chargé de vous prévenir qu'elle vous dépêcheroit Thomas, ou qu'elle viendroit elle-même, aussi-tôt que le roi seroit embarqué.

WINDHAM.

Qu'ils viennent donc me tirer de cette affreuse incertitude ! Va, laisse-moi, je te prie, si tu n'as rien de plus à m'apprendre.

JACQUES.

Pardonnez, mylord; mais je ne puis vous abandonner ainsi à vous-même. Je n'ai que trop de regrets de m'être éloigné de vous. Je ne vous aurois pas laissé sacrifier mon jeune maître. J'aurois rempli sa place; trop heureux de vous conserver un fils digne de tant d'amour. Je m'en revenois si content d'avoir rempli mon message ! L'espoir de vous trouver satisfait des bonnes nouvelles que je vous rapportois, me rendoit si joyeux ! Ah ! mylord, que suis-je devenu, quand j'ai appris ce qui s'étoit passé en mon absence ? Et maintenant que je vous vois souffrir, vous qui me traitiez avec tant de douceur et de

bonté, je ne sais comment je puis résister à ma douleur.

WINDHAM.

Par pitié, mon ami, n'aggrave point les maux que j'endure.

JACQUES, *lui baisant la main.*

Mon maître, mon digne maître?

WINDHAM.

Je te remercie de ton attachement; mais ce témoignage que j'en reçois, ne sert qu'à m'affliger davantage. Pourquoi me parler de moi-même? J'ai besoin de n'être occupé tout entier que de mon fils. (*Jacques sort, en levant les bras vers le ciel, et en regardant Windham avec tristesse.*)

SCÈNE III.

WINDHAM.

VOICI l'instant où ce fils si cher venoit tous les matins me demander ma bénédiction. Avec quel transport je le serrois contre mon cœur! Au lieu de recevoir ces embrassemens du père le plus tendre, peut-être essuie-t-il maintenant les menaces du féroce Cromwell, entouré de bourreaux, le fer levé

sur sa tête ! Peut-être qu'il expire en ce moment sous leurs coups ! O Dieu ! ma patrie, mon fils, ma famille entière, tout perdre, et ne pouvoir mourir !

SCÈNE IV.

WINDHAM, lady SOPHIE, ÉLISABETH.

lady SOPHIE, *tout échevelée, s'avance d'un pas irrégulier, soutenue par Elisabeth. Elle crie d'une voix éteinte :*

WINDHAM !

WINDHAM *se retourne, et l'apperçoit.*

Ciel ! quel trouble dans ses sens ! quel égarement dans ses yeux !

lady SOPHIE, *l'œil hagard.*

Où suis-je ? Est-il jour encore ? Je n'ai pas vu Henri. Il n'est pas venu m'embrasser, Ce cher fils ! il sait pourtant que ses caresses font le bonheur de ma vie ! (*Elle envisage Windham d'un regard fixe.*) Ah ! je le vois. (*Elle sourit.*) Il est dans les bras de son père. — Laisse-le donc aussi venir sur mon sein. (*Elle tend ses mains roidies.*) Il ne vient pas ! Il ne m'aime plus ! (*Elle se détourne, et ramenant bientôt sa vue vers

Windham :) Barbare ! un poignard dans tes mains ! Qu'a-t-il donc fait pour que tu l'égorges ? Ah ! je le défendrai contre toi. (*Elle veut s'élancer, Elisabeth l'arrête.*) On me charge de fers, pour te priver de mes secours. (*Avec un mouvement d'horreur.*) D'où vient ce sang que je vois couler à grands flots ? Est-ce mon sang, ou celui de mon fils ? (*Elle retombe sur les bras d'Elisabeth, la tête penchée en arrière.*)

WINDHAM.

Il manquoit ce dernier coup à mon désespoir ! (*à Elisabeth.*) Je venois de la laisser si tranquille !

ÉLISABETH.

Voilà dans quel état elle s'est trouvée à son réveil.

WINDHAM.

Que lui dirai-je ? Il ne me reste pas même d'espérance pour tromper sa douleur. (*Se penchant vers elle, et lui prenant les mains.*) Sophie ! ma chère Sophie !

lady SOPHIE, *d'une voix étouffée.*

Il n'est plus de Sophie. C'étoit la mère de Henri. Elle l'a perdu. (*Windham reste abîmé dans sa désolation. Moment de silence,*

pendant lequel on n'entend que les sanglots d'Elisabeth.)

SCÈNE V.

Lady SOPHIE, WINDHAM, ÉLISABETH, JACQUES.

JACQUES, *entrant d'un air effaré.*

MYLORD, toute la cour est pleine de soldats; et Cromwell lui-même s'avance.

lady SOPHIE, *se ranimant.*

Cromwell! Qui est ce Cromwell? N'est-ce pas un autre assassin de mon fils? (*Elle s'évanouit.*)

WINDHAM, *après lui avoir donné les premiers secours.*

Elisabeth, entraînez votre mère. (*Elisabeth emmène lady Sophie.*) Que le barbare ne repaisse pas sa vengeance de ce spectacle. Ciel, donne-moi la force de vaincre ma douleur, pour le confondre et l'accabler. (*Il se raffermit et attend Cromwell.*)

SCÈNE VI.

CROMWELL, WINDHAM.

CROMWELL.

MYLORD, tu me vois entrer chez toi pénétré d'une sainte indignation. Que tu aies voulu me tromper en me livrant ton fils au lieu de Stuart, je ne m'offense point de cette injure: mais trahir la nation, et prétendre te jouer des volontés du ciel, comment te pardonnerois-je cet excès d'audace et d'impiété?

WINDHAM.

Et tu n'en vois point à te donner, toi, Cromwell, pour le vengeur de leur querelle?

CROMWELL.

Je sais que l'homme n'est rien aux regards de l'Être suprême. Apprends aussi qu'il peut servir d'instrument entre ses mains pour signaler sa puissance.

WINDHAM.

Et c'est pour la faire mieux éclater, sans doute, qu'il est allé te choisir au sein de la bassesse et de la crapule, perdu de dettes et d'honneur, noirci de plus de crimes, qu'il

n'y eut jamais de mouvemens pervers dans l'ame du dernier scélérat.

CROMWELL.

Le ciel a vu mes foiblesses, mais il voyoit mon amour pour la patrie.

WINDHAM.

La patrie! Ce nom est dans ta bouche comme celui de la vertu dans les enfers.

CROMWELL.

La nation me traite avec plus de justice. Elle a senti que je venois de lui rendre sa grandeur.

WINDHAM.

Est-ce donc en dégradant ses esprits par le fanatisme et l'hypocrisie? en la livrant aux mépris de ses voisins par son acharnement furieux à se détruire elle-même, et à l'exécration de l'univers par le meurtre abominable de son roi? Tu lui as rendu sa grandeur, lorque tu la fais servir de jouet à ton ambition? Quand tu ne l'aurois réduite qu'à souffrir lâchement les indignités dont tu l'accables, ne l'aurois-tu pas assez avilie? Jusques à quand sera-t-elle la dupe de ton imposture? Que ne peut-elle te voir, non comme je te vois, car la profondeur de ta scélératesse me dérobe encore des abîmes de for-

its, mais tel que tu te verrois toi-même, l'affreuse lueur du remords pouvoit péné- er jusqu'à ton cœur ténébreux.

CROMWELL.

La servitude osa toujours ainsi calomnier s nobles efforts du courage. Il falloit, pour plaire, laisser gémir un peuple généreux us le joug de la tyrannie?

WINDHAM.

C'est te peindre assez l'horreur qu'elle 'inspire, que de ne pouvoir exprimer com- en je t'abhorre. Oui, monstre, crois-tu 'avoir dérobé la marche perfide de ton nbition? Je ne suis point l'esclave des rois; i détesté toutes leurs entreprises sur notre perté. Quelles malédictions ne vous dois-je nc pas, à ton parlement et à toi, les deux us cruels oppresseurs du peuple? Sous quel ran couronné le peuple a-t-il répandu us de larmes et de sang? Des mœurs féro- s, des erreurs frénétiques, des proscrip- ons vengeresses, la licence, les dépréda- ons et les massacres; voilà ce que tes four- s républicains donnent pour liberté à une pulace aveuglée, dans le même temps l'ils l'écrasent de taxes accablantes, et l'ils *punissent* ses murmures comme des

rébellions. Ce cahos monstrueux est l'ouvrage de ta sombre politique. Je t'ai vu caché dans la secte des Indépendans, incapable de la dominer par la vigueur de l'éloquence, l'entraîner par la fougue d'une imagination en délire; t'envelopper de voiles religieux, pour tromper l'ambition personnelle de tes rivaux; les pousser tous ensemble au plus haut degré d'usurpation du pouvoir arbitraire, pour y parvenir sur leurs traces, et les en précipiter ensuite par la violence et l'audace de ton génie. Resté seul à cette hauteur, confondant à tes pieds les armes et les loix, tu tourmentes aujourd'hui la nation des tempêtes de l'anarchie, pour la faire tomber de fatigue sous ton despotisme. Viens me parler maintenant de grandeur et de liberté.

CROMWELL.

Homme charnel, c'est bien à toi de juger l'empire des saints, et de sonder les décrets impénétrables de la Providence !

WINDHAM.

Va porter ces mystiques déclamations à tes énergumènes soldats. Va jouer des extases, et répandre des larmes hypocrites dans

ton parlement. Ils sont bien dignes d'être condamnés à la honte de les applaudir.

CROMWELL.

Je déplore l'aveuglement de ton cœur ; il est trop profond pour que je puisse y porter la lumière. Il n'est donné qu'au ciel de t'éclairer, si tu méritois cette grace. Rends-moi seulement Stuart, qu'il te demande par ma voix.

WINDHAM.

Puisqu'il t'a fait son organe, il t'aura revelé, sans doute, où tu dois trouver ta victime.

CROMWELL.

Il m'a révélé de la faire chercher dans ton château et dans toute la contrée.

WINDHAM.

Eh bien ! que tardes-tu à suivre des inspirations si manifestes ?

CROMWELL.

C'est à quoi mes soldats sont employés en ce moment, tandis que tu me crois occupé à répondre à tes vains discours.

WINDHAM.

Attends-donc, en silence, l'effet de tes recherches.

CROMWELL.

Songe que ta vie en dépend.

WINDHAM.

Je t'ai livré celle de mon fils; penses-tu que je tremble pour la mienne?

CROMWELL.

Tu périras avec ton fils, et avec toi tu verras périr ta famille entière. Tu l'as entraînée dans ta rébellion, tu l'entraîneras dans ton supplice.

WINDHAM.

Nous brûlons tous d'y marcher, et de braver ta vengeance. La mienne est déjà satisfaite, en te forçant de m'estimer autant que je te méprise. Vois, Cromwell, quelle est la différence du crime à l'honneur. A force de violences et de fourberies, tu peux trouver un parlement assez vil pour te déférer le rang suprême : mais, revêtu d'un pouvoir auquel tu n'aspires que par l'attrait des forfaits qu'il doit te coûter, il te lassera bientôt, quand tu n'en trouveras plus de nouveaux à commettre. Il ne te restera que les terreurs d'une conscience intimidée par ta décrépitude précoce. Tes enfans te maudiront, avec l'héritage d'un trône criminel;

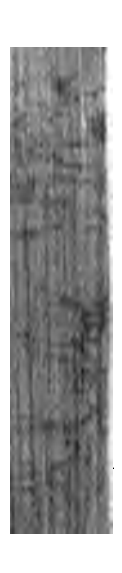
oi, je mourrai béni de ma famille, en
crifiant à la vertu.

CROMWELL.

ordonnerai que ton nom soit flétri,
me celui d'un traître.

WINDHAM.

ne l'est pas, même en passant par ta
:he infâme, juge si rien peut le souiller.
t de mon supplice qu'il doit tirer son
grand éclat. Ce nom va s'attacher au
pour le couvrir d'opprobre jusque dans
stérité la plus reculée. J'attends encore
ıa mort un effet plus glorieux. De nom-
ses alliances m'attachent aux premiers
s de ce comté : ils ne verront point cou-
ans l'inaction, sous le fer des bourreaux,
ême sang qui remplit leurs veines. Il ne
ra jamais naître dans les trois royaumes
nonstre pareil à toi ; mais j'honore trop
pays, pour croire qu'il ne lui reste plus
:itoyens qui me surpassent en vertus.
voyant une famille entière périr avec
ousiasme pour son devoir, une géné-
e émulation saisira leurs grandes ames.
:hute de ma tête sera le signal qui va les
er de tous côtés. Je les vois fondre déjà
a tienne. Hâte-toi donc de consommer



pas. (*Il veut sortir. Il apperçoit* *rie, qui s'avance d'une marche pr*

SCÈNE VII

CROMWELL, lady MARIE, W

WINDHAM.

C'EST vous, ma mère ! Quels tı vois éclater dans vos yeux ! Qu m'apprendre du roi ?

lady MARIE, *avec un cri a*

Il est sauvé.

WINDHAM, *dans un excès* *sement.*

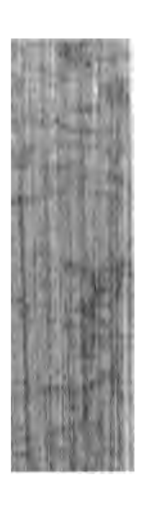
Qu'entends-je ?

WINDHAM, *les bras levés vers le ciel.*

Juste ciel! tu veux donc couronner à-la-fois tous mes vœux. Tu sauves le roi par mes soins ; tu rends ma vie et ma mort également utiles à la patrie. Eh bien! Cromwell, te voilà consterné! Où sont les espérances dont tes saintes révélations enfloient l'orgueil de ton armée? Charles devoit être chargé de tes fers? Tremble, scélérat; c'est lui qui va t'en préparer. De l'autre bord de l'océan, son nom viendra ranimer le courage des bons citoyens, et te glacer de terreur. Quelle jouissance, à mon dernier soupir, de voir tes projets confondus!

CROMWELL, *avec un sourire amer.*

Windham, tu ne me connois point. Tu vas voir, si je laisse dépendre ma fortune de l'opinion des hommes, ou des événemens. (*Il marche vers la porte, et fait signe aux soldats de s'avancer.*)



On voit dans l'éloignement H
tend ses bras à Windham, et
droit s'élancer vers lui ; ma
Pembel et Talgol le retienner

CROMWELL, *aux premiers*

ENTREZ, braves défenseurs d
cause ; venez vous réjouir avec
voyez dans Windham le libéra
patrie.

LES SOLDATS, *éton*

Windham !

CROMWELL.

Oui, mes amis, le parlement a
une récompense à ceux qui s'emp
de remettre Stuart entre ses ma

il a fait plus, il a chassé le tyran lui-même, pour qu'il ne restât plus rien d'une famille maudite dans la terre des élus.

WINDHAM.

Qu'ose-tu dire, Cromwell?

CROMWELL, *l'interrompant.*

Va, ne crains point que je désapprouve ta sage politique. Tu voulois montrer aux derniers partisans du lâche Stuart combien il étoit indigne de leur attachement. Tremblant pour lui seul, il les abandonne au moindre péril, et les livre à notre juste vengeance. Enfans du ciel, bénissez le Seigneur! Un tyran exécuté par le glaive vengeur des loix, un autre renvoyé, sans retour, de cette île sacrée, assurent, pour jamais, l'empire des saints, et le règne de la liberté.

WINDHAM.

Quoi! fourbe! c'est ainsi que tu as l'impudence d'interpréter mes actions?

CROMWELL.

Tais-toi, profane. Tu ne vois pas que le ciel gouverne ton cœur malgré toi-même. Il manifeste sa puissance, et sa protection de la bonne cause, en te rendant l'instrument aveugle de ses décrets. Je suis juste. Tu as fait le bien de l'état. Vois ton fils; je te le

rends. Qu'on le remette entre ses bras. (*On amène Henri ; et tandis que Windham se livre aux transports muets de sa joie, Cromwell profitant de son silence, dit à ses soldats* :) Venez, amis, allons rendre graces à l'Eternel. Le prix que le parlement avoit mis à la tête de Stuart, va vous être remis, puisque l'Angleterre en est délivrée. Je vais solliciter encore pour vous de nouvelles largesses. Il faut que l'armée sainte partage la joie qu'éprouve le Seigneur lui-même dans ce jour de ses bénédictions. (*Il sort avec un air de triomphe, et les soldats le suivent.*)

SCÈNE IX.

Lady MARIE, WINDHAM, HENRI.

Tandis que HENRI *se jette dans les bras de lady Marie, Windham cherche Cromwell ; et ne le voyant plus, il s'écrie :*

L'IMPOSTEUR ! il m'échappe avant que j'aie pu le démasquer.

HENRI.

O mon père, ne nous occupons que de la joie de nous voir réunis, et le roi sauvé par nos soins.

lady MARIE.

Me pardonneras-tu le péril où j'exposois tes jours?

HENRI, *vivement.*

Vous pardonner! Ah! plutôt recevez les plus vifs transports de ma reconnoissance. Je vous dois d'avoir conservé l'honneur de notre nom, rempli le devoir le plus saint, et témoigné peut-être que je ne suis pas indigne de vous. Mais ma mère, ma sœur, que je les voie. Je ne puis résister à mon impatience.

WINDHAM.

Hélas! ta pauvre mère! elle a payé bien cher la gloire que tu viens d'acquérir. Une fièvre brûlante allumée par son désespoir, a porté le trouble et l'égarement dans ses esprits.

HENRI.

Ciel! que m'annoncez-vous?

WINDHAM.

Rassure-toi, j'espère que ta présence lui rendra bientôt le calme en faisant rentrer la joie dans son cœur.

HENRI.

Laissez-moi donc voler auprès d'elle.

WINDHAM, *lui prenant les mains.*

Non, demeure : il faut ménager sa foiblesse ; et je vais la disposer à te recevoir. Mais que vois-je ? Dieu ! c'est elle-même.

SCÈNE X.

Lady MARIE, WINDHAM, HENRI, lady SOPHIE, ÉLISABETH.

lady SOPHIE, *se débattant avec force, et s'arrachant des bras d'Elisabeth.*

C'EST en vain que vous voulez me retenir. Il faut que je voie ce Cromwell, il faut qu'il me rende mon fils.

HENRI, *courant à sa rencontre.*

Le voici ! le voici lui-même, ce fils que vous cherchez.

lady SOPHIE, *l'arrêtant les bras tendus, et le considérant d'un regard étonné.*

Qui que tu sois qui me représentes mon cher Henri, je t'en conjure, reste toujours ainsi devant mes yeux.

HENRI, *s'élançant à son cou.*

Non, je veux que vous me sentiez sur votre sein. C'est moi, c'est moi que vous tenez dans vos bras.

ady SOPHIE, *avec attendrissement.*

Oui, voilà ses traits, ses regards; c'est nsi qu'il m'embrassoit, ce cher fils, ce-:ndant je n'ose le croire. Ma tête en dé-rdre est si remplie de fantômes trom-urs!

HENRI.

Non, vous n'êtes point abusée. Serai-je .core long-temps étranger à vos yeux? ma mère! ma mère!

ady SOPHIE, *avec l'émotion la plus vive.*

Ah! je te reconnois à ce doux nom que me donnes. Pourquoi ne l'as-tu pas plu-t prononcé?

HENRI.

Eh bien, je vous le répéterai mille et ille fois. Ma mère, ma tendre mère! vous e voyez rendu pour toujours à votre ıour.

lady SOPHIE.

Est-il bien vrai! quel baume se répand ut-à-coup dans mes veines! O mon fils, ıe j'ai souffert pour toi!

HENRI.

Toutes vos souffrances étoient dans mon eur. Mais ne rappelons tant de maux que

pour mieux sentir notre félicité. (*Il court vers Elisabeth, et l'embrasse.*)

Ma sœur, je t'ai bien affligée; que je craignois de ne plus te revoir!

ÉLIZABETH, *avec des soupirs.*

Ce n'est pas aujourd'hui que je pourrai t'exprimer ma joie. J'en suis trop accablée.

WINDHAM.

Ma chère Sophie, je puis donc enfin m'offrir sans crainte à tes regards. Henri s'est couvert de gloire: et sans perdre notre enfant, j'ai sauvé notre roi.

lady SOPHIE.

Puisque c'est ainsi, je te pardonne. Mon fils et toi, vous m'en devenez plus chers que jamais.

SCÈNE XI.

Lady MARIE, WINDHAM, lady SOPHIE, ÉLISABETH, HENRI, POPE, JACQUES, THOMAS.

On voit entrer Pope, que Jacques et Thomas conduisent en triomphe ; Henri l'apperçoit, court le prendre par la main, et l'amène devant Windham.

HENRI.

MON père, que je vous présente le généreux compagnon de mon sacrifice. (*Pope veut se jeter aux pieds de Windham. Windham lui ouvrant les bras*): Non, Pope, embrasse-moi. Tu voulois mourir avec mon fils : tu ne peux vivre désormais que son égal dans mon cœur. (*A Jacques et à Thomas*). Et vous, mes amis, qui nous avez montré tant de zèle et de fidélité, restez toujours avec nous. Ne formons tous ensemble qu'une famille de frères et de bons citoyens. Vivons pour nous aimer, et réunissons nos vœux pour la liberté de la patrie, en attendant l'occasion de verser, s'il le faut, *tout notre sang* pour la rétablir.

Dans les trois premiers actes de ce drame, j'avois assez exactement suivi la pièce allemande, à l'exception du dialogue, trop étranger à notre goût et à nos mœurs; mais à ce point, j'ai cru devoir abandonner la marche de M. Stéphanie, et me tracer un plan nouveau, pour mieux soutenir l'intérêt que Charles avoit d'abord inspiré, et faire éclater le caractère de Cromwell par un grand trait de dissimulation et d'hypocrisie, qui, devenu nécessaire à sa politique, servît en même temps à produire le dénouement le plus heureux pour l'ame de mes lecteurs.

Le parti que Jacques Ier, roi d'Angleterre, avoit embrassé dans la querelle des évêques et des presbytériens, avoit irrité violemment ceux-ci, qui profitèrent de quelques abus d'autorité de l'administration pour soulever ouvertement le peuple contre Charles Ier, son fils et son successeur. Les presbytériens ne vouloient qu'anéantir l'épiscopat, et diminuer l'autorité royale. Les

indépendans, nouvelle secte qui se forma dans le sein de la première, aspiroient à renverser le trône pour établir une république. Cromwell, qui s'étoit d'abord également servi des uns et des autres pour satisfaire ses vues ambitieuses, s'étoit enfin déclaré pour les indépendans. Après avoir rempli le parlement et l'armée de personnes dévouées à sa fortune, ou dupes de son hypocrisie, il eut l'audace de faire condamner juridiquement son roi à périr sur un échafaud. Les presbytériens, qui se voyoient le jouet de ses artifices, n'osoient cependant se soulever contre l'autorité qu'il avoit usurpée. Ceux d'Écosse, plus hardis, appelèrent le fils aîné de Charles Ier, qui s'étoit réfugié en France, et le reçurent, en lui imposant des conditions très-rigoureuses. Cromwell aussitôt s'avança dans leur pays, et gagna sur eux la fameuse bataille de Dumbar, le 3 septembre 1650.

Les hostilités, interrompues par l'hiver, recommencèrent l'année suivante. Charles II, proclamé roi par les Ecossois, mais indigné de la servitude dans laquelle ils le retenoient, prit le parti de quitter l'Écosse, où Cromwell étoit venu le poursuivre, et d'entrer en

Angleterre avec une armée de quatorze mille hommes, dans l'espérance de la voir grossir des presbytériens anglois, et des partisans secrets de l'autorité royale. Cromwell ne lui laissa pas le temps de recevoir ces secours; il le suivit à grandes journées, l'atteignit avec des forces supérieures dans la ville de Worcester, et détruisit entièrement l'armée écossoise. Après avoir combattu vaillamment jusqu'aux dernières extrémités, Charles eut à peine le temps de se sauver avec une suite de cinquante hommes.

Les embarras dans lesquels il se trouva après sa défaite, obligé de se travestir sous les plus vils déguisemens pour échapper aux soldats que Cromwell avoit envoyés sur tous les chemins, les témoignages de fidélité qu'il reçut du comte de Derby, compagnon de sa fuite, du lord Windham et de tous les domestiques de ce seigneur, qui le tinrent caché, malgré les peines rigoureuses prononcées par le parlement, le fanatisme des partis qui déchiroïent l'Angleterre, l'état déplorable de la nation dans ces temps orageux, présentent une foule de situations attachantes et de tableaux instructifs, que l'on a tâché de réunir dans ce drame. Les traits prin-

:ipaux sont toujours fondés sur la vérité
istorique, ainsi que l'on pourra s'en convaincre en consultant l'Histoire de la maison
le Stuart, par Hume, tom. III et IV, et les
Élémens de l'histoire d'Angleterre, de Millot, tom. II et III.

La fuite du roi offrant une suite de rencontres, d'aventures et d'intrigues du plus
grand intérêt, que l'on n'a pu faire entrer
lans la marche du drame, j'espère que mes
eunes amis ne seront pas fâchés d'en trouver ici les détails.

Aventures de Charles second dans sa fuite (1).

Après la journée de Worcester, le roi s'étoit éloigné du champ de bataille, suivi de
cinquante cavaliers. Il garda son escorte
lans une course de vingt-six milles, pour se
léfendre, soit des insultes des paysans, soit
contre les détachemens que Cromwell avoit
envoyés à sa poursuite. Il crut alors devoir

(1) Extrait de l'Histoire de la maison de Stuart, de
Hume, et des Révolutions d'Angleterre, du P. d'Orléans.

s'en séparer, et il ne garda près de sa personne que Wilmot et le comte de Derby, avec lesquels il se rendit à Witlad, ancien monastère abandonné, dont le fermier avoit autrefois donné un asyle au comte, après une déroute de sa petite armée. Ce fermier, dont le nom mérite d'être conservé, s'appeloit Penderel. Il avoit quatre frères, gens d'honneur comme lui, qui tenoient une autre petite ferme à Boscabel, dans son voisinage. On les envoya chercher; et ce fut entre leurs mains que le roi remit le soin de sa destinée. Ils lui coupèrent les cheveux, lui noircirent le visage, et le menèrent, sous un vieux habit de bûcheron, fendre du bois dans la forêt. On le fit coucher dans une petite chapelle, où il n'eut qu'un lit de paille et un mauvais oreiller. Une femme, qu'on fut obligée de mettre dans le secret, vint lui apporter du laitage, du beurre et des œufs. Le roi fut surpris de la voir, et ne sachant pas si les Penderel lui avoient fait une confidence entière, il lui demanda, pour s'en éclaircir, comment elle pourroit se résoudre à être fidèle à un homme qui avoit été du parti du roi. La femme, sans s'expliquer davantage, répondit qu'elle seroit fidèle au

roi jusqu'à la mort. Elle dit ces paroles d'un cœur si pénétré, que Charles cessa de la craindre, et fit de ce qu'elle lui avoit apporté un repas champêtre, que le besoin lui rendit peut-être le plus délicieux qu'il eût fait de sa vie.

Charles étoit à peine sorti de Witlad, que des soldats envoyés par Cromwell y étoient descendus, et avoient visité tout le monastère. Heureusement une pluie abondante les empêcha de s'écarter pour parcourir les environs; et rien ne troubla le peu de repos qu'une extrême lassitude et de violens chagrins permirent au roi de prendre dans la triste demeure où il se voyoit enfermé.

Informé de cette alarme, le lendemain à son réveil, il résolut aussi-tôt de passer dans le pays de Galles. Il se promettoit d'y trouver plus de sûreté, jusqu'à ce qu'il pût se rendre à Londres, où il avoit envoyé Wilmot pour l'attendre. Il partit dans la nuit avec un des Penderel, pour lui servir de guide. Comme ils passoient près d'un moulin, le meunier entendant ouvrir une barrière qui fermoit le pont sur lequel on traversoit le ruisseau, sortit brusquement, et leur demanda, d'une voix menaçante, où ils alloient à une heure

si indue. Ils continuoient de vouloir ouvrir la barrière sans répondre. Le meunier courut vers eux, et leur cria d'arrêter. A ces mots, Penderel abandonna le pont, et passa tout au milieu de l'eau. Le roi ne balança pas à le suivre, guidé, sans le voir, par le bruit de sa marche. Par bonheur les ténèbres et la corpulence du meunier l'empêchèrent de les atteindre.

Ils arrivèrent tout mouillés chez un paysan nommé Wolph, de la connoissance des Penderel. Wolph, après avoir caché le roi de son mieux, alla lui-même sur le bord de la rivière pour préparer son passage. Mais il trouva tout le rivage tellement couvert de soldats, qu'il crut devoir détourner son hôte d'une entreprise si dangereuse. Charles fut obligé de s'en retourner à Boscabel, et de-là dans la chapelle, où il se tint renfermé pendant que les Penderel battoient le pays, pour découvrir s'il ne paroissoit point de troupes parlementaires aux environs. L'un d'eux, en faisant sa ronde, trouva un homme dont la vue surprit agréablement le roi. C'étoit Carlis, l'un de ces braves guerriers qui, pour donner le temps à ce prince de s'éloigner de Worcester, avoient arrêté quelque temps

tous les efforts de l'ennemi aux portes de la ville. Carlis étoit né dans le pays, et connoissoit les Penderel, qui l'amenèrent chez eux. Le roi s'étant foulé le pied, vint pendant la nuit dans la ferme pour se faire panser. Carlis le reconnut, et ne voulut plus se séparer de lui. Il le ramena dans la forêt avant le jour, et le fit monter sur un gros arbre, où ils restèrent cachés dans l'épaisseur du feuillage pendant près de vingt-quatre heures. Ils virent passer sous leurs pieds plusieurs soldats, dont la plupart s'entretenoient tout haut de l'extrême envie qu'ils avoient de saisir le roi. Cet arbre reçut le nom de Chêne royal, et fut toujours regardé par les habitans du pays avec une extrême vénération (1).

Cependant un bruit secret s'étoit répandu que Charles erroit dans la contrée. L'un des Penderel ayant traversé le village voisin, y trouva des gens de guerre occupés à recueillir tous les renseignemens qu'ils seroient en état

---

(1) J'ai vu moi-même, en 1783, à Londres, tous les gens du peuple porter à leurs chapeaux des branches de chêne, le jour où l'on célèbre la mémoire de cet événement.

de se procurer à ce sujet. L'officier l'accabla lui-même de questions sur le compte du roi, et lui promit une forte récompense, s'il pouvoit donner quelques indices de sa retraite. Penderel ne démentit point sa fidélité ; mais son récit fit prendre au roi la résolution de chercher un autre asyle.

Le guide qu'il avoit donné à Wilmot pour le conduire à Londres, lui avoit rapporté, à son retour, que ce seigneur désespérant d'y parvenir à travers la foule de soldats dont tous les chemins étoient remplis, s'étoit arrêté sur la route chez un gentilhomme du parti royal, nommé Witgrave, où il étoit en sûreté. Charles forma le projet de s'y faire conduire ; et il eut le bonheur d'y arriver, malgré mille périls qu'il eut à courir.

Charles, en se livrant à la joie de retrouver Wilmot, n'avoit pas encore eu le temps de délibérer avec lui sur la route et le parti qu'ils devoient prendre, lorsqu'une compagnie de soldats parut devant la maison de Witgrave, avec l'intention de la visiter. La résistance étoit hors de saison. Witgrave fit cacher ses hôtes, et ouvrit en même temps ses portes d'un air si libre et si serein, qu'il fit perdre aux soldats l'envie de faire une

ıs exacte recherche. On apprit bientôt qu'il n étoit fait une nouvelle dans le monase de Witlad, et que le chef de la troupe oit porté plusieurs fois le pistolet sur la rge de celui des Penderel qui habitoit cette ıison, pour l'obliger à lui déclarer où le s'étoit retiré.

Le péril augmentant de jour en jour, arles quitta le dessein de rester plus longaps en Angleterre, et résolut de s'appro- er le plus près qu'il pourroit de la mer, ur être plus à portée de s'embarquer à la mière commodité. On engagea dans la rtie le colonel Lane, zélé royaliste, établi Bentley, qui n'étoit éloigné que de quel- es milles. Le roi s'étoit fait tant de mal c pieds, en marchant avec des bottes pe- tes, ou de gros souliers qui n'avoient pas faits pour lui, qu'il fut obligé de monter heval. Il se rendit à Bentley, accompagné Wilmot et des quatre Penderel, qui lui ient été si fidèles. Lane proposa un moyen le faire passer à Bristol, où l'on pouvoit érer de trouver quelque vaisseau dans le- l il ne tarderoit pas à s'éloigner. Cet offi- r avoit, à trois milles de Bristol, une pa- *te nommée* mistriss Norton, qui étoit

alors dans une grossesse fort avancée. Il obtint un passeport, précaution sans laquelle on ne voyageoit point dans ces temps de troubles, pour sa sœur et pour un domestique, sous prétexte de visiter leur parente aux environs de Bristol. Le roi partit à cheval, et marcha devant la chaise de miss Lane, dont il passa pour le domestique. Wilmot menant des chiens en lesse, et portant un faucon sur le poing, se donna pour un chasseur de leurs amis qui les avoit rencontrés.

Durant ce voyage, qui ne fut que de trois jours, le roi eut diverses aventures, dont la plupart étoient bien capables de lui causer de grandes frayeurs. Il n'avoit encore fait que six milles, lorsque son cheval s'étant déferré, il alla lui-même au premier village pour lui faire remettre un fer, ne voulant pas démentir le personnage qu'il avoit à représenter. Comme il tenoit le pied du cheval, le maréchal lui demanda des nouvelles du temps, et si le roi n'étoit pas pris. Charles répondit, sans altération, qu'il n'en avoit pas ouï parler, et que ce prince étoit sans doute retourné en Écosse. Je ne le crois pas, repartit le maréchal. J'imaginerois plutôt qu'il est caché en Angleterre. Quelque part qu'i

soit, je voudrois le savoir. Le parlement a fait publier qu'on donneroit mille livres sterling à celui qui le découvriroit.

Cet entretien pénible ayant pris fin avec l'opération, la troupe se remit en marche, et continua son chemin jusques proche d'Evesham, où, sur le point de passer une rivière à gué, l'on apperçut tout-à-coup des chevaux sellés de l'autre côté de l'eau. Charles étoit d'avis de passer tout droit; mais sa suite, moins intrépide, le fit enfin consentir à prendre un détour. On se trouvoit encore à la vue des soldats qu'on avoit cru éviter. Mais le prince montra une contenance si hardie, et son équipage parut si naturellement celui d'une famille de campagne qui faisoit une visite dans le voisinage, que les soldats occupés en ce moment à le chercher, n'en conçurent pas la moindre défiance.

En arrivant chez mistriss Norton, miss Lane lui dit qu'elle avoit amené, pour la servir, un pauvre jeune homme, fils d'un paysan de son voisinage, que la fièvre avoit saisi en route, et demanda pour lui une chambre séparée. Charles s'y retira, et n'en sortit point. Mais un valet de la maison, nommé Pope, le reconnut; et s'étant jeté à

ses pieds : C'est vous, sire, lui dit-il ; je vous ai vu dans votre plus tendre jeunesse, et je n'ai pas été long-temps à me remettre vos traits. Si je puis vous servir, éprouvez mon zèle, et comptez sur ma fidélité. Charles fut surpris et embarrassé de cette nouvelle aventure. Il voyoit un péril égal à se confier à un inconnu, et à marquer de la défiance à un homme qui pouvoit s'éclaircir. Dans une telle perplexité, l'air sincère de la personne qui lui parloit, le décida à s'ouvrir. L'événement fit voir qu'il en avoit bien jugé. Pope rendit de grands services au roi, et ne fut pas un de ceux qui contribua le moins à son salut, en lui indiquant pour retraite le château du colonel Windham, où ce prince passa dix-neuf jours, en attendant qu'on lu eût trouvé une occasion pour s'embarquer.

Ce n'étoit pas une chose aisée, vu les précautions qu'on prenoit pour ne point recevoir de gens inconnus. Il étoit même dange reux de se présenter, les maîtres des vaisseau et des barques soupçonnant tous ceux qu'il ne connoissoient pas d'être le roi, et crai gnant les peines prononcées contre ceux qu refuseroient de le découvrir. Il courut le bruit de sa mort, qui auroit assuré sa

s'il eût duré un peu plus long-temps. Il l'apprit par le son des cloches et par les réjouissances publiques qu'on en fit dans les bourgades voisines ; mais ce bruit se dissipa trop vîte, et ne diminua point les difficultés qu'il trouvoit à son embarquement, malgré tous les soins que Windham se donnoit pour lui en procurer un favorable.

Un marchand nommé Esden venoit de faire passer la mer au lord Barclay, qui fuyoit la persécution des parlementaires. Windham, qui connoissoit le marchand, courut le trouver à Lyme, où il faisoit son séjour, et le conjura de rendre le même service à un seigneur de ses amis, qui ne menoit avec lui, de tout son train, qu'un valet. Esden le conduisit au village de Carmouth, pour lui faire prendre des arrangemens avec un maître de barque. Il fut convenu que celui-ci viendroit le surlendemain prendre ses passagers dans un endroit écarté. Le roi fut exact à l'heure du rendez-vous ; mais la barque ne parut point. On apprit que la veille il y avoit eu une foire à Lyme, où l'on avoit publié l'ordonnance du parlement contre ceux qui cacheroient le roi. La femme du patron, instruite par son mari qu'il devoit passer en

France des gens qu'il ne lui nommoit pas, s'y étoit fortement opposée; et pour l'en mieux empêcher, elle l'avoit enfermé sous clef, lorsqu'il prenoit dans sa chambre quelques hardes nécessaires au voyage.

La crainte que cet incident ne devînt public, obligea Charles de quitter la maison de Windham, sans trop savoir où porter ses pas. Il marcha du côté de Dorcester, toujours accompagné de Wilmot, Windham, avec un de ses valets, leur servant de guides. Un fer qui vint à manquer en chemin au cheval de Wilmot, pensa faire découvrir le roi. On avoit envoyé ferrer le cheval dans un bourg où ils s'étoient arrêtés à l'entrée de la nuit. Le maréchal demanda au valet d'écurie d'où venoient ces voyageurs. Le valet ayant répondu qu'ils s'étoient annoncés comme venant d'Exeter : Ils vous trompent, répartit le maréchal d'un air mystérieux; les derniers fers qu'on a mis au cheval, ont été forgés du côté de l'Ecosse. Ce commencement d'entretien ayant fait faire réflexion au valet que les quatre cavaliers n'avoient pas voulu qu'on ôtât la selle à leurs chevaux, et qu'eux-mêmes ne s'étoient pas couchés, il en conclut d'abord qu'apparemment c'étoient des gens de

qualité de l'armée du roi, défaite à Worcester; et ensuite, que ce pourroit bien être le roi lui-même. Sur cette conjecture, il alla trouver le ministre du bourg, parlementaire fort zélé, et lui fit part de ses soupçons. Le ministre étoit occupé en ce moment à faire des prières qu'il ne voulut pas interrompre. Mais le bruit de cette aventure, que le maréchal raconta de son côté, s'étant répandu, le ministre prit feu, et avertit le juge-de-paix. Là-dessus on court aux armes, on fait des recherches, et l'on détache une compagnie sur la route que venoient de prendre les cavaliers. Le roi ne pouvoit leur échapper, si, au lieu de prendre le grand chemin, il ne s'en fût détourné brusquement pour se rendre, par des routes de traverse, à Salisbury.

On ne peut assez admirer comment il ne fut pas reconnu dans le reste de sa course. Tout le pays étoit plein de troupes en marche; à chaque instant il s'en trouvoit environné; il n'entroit pas dans une hôtellerie qu'il n'y vît arriver des soldats, des officiers, des compagnies entières. Prêt à mettre le pied dans un vaisseau qu'on lui avoit trouvé à Southampton, il survint un bataillon de

soldats destinés pour Jersey, qui s'en empara sous ses yeux. Enfin un ami de Wilmot vint à bout de lui fréter une petite barque à Shoreham, assez près de Portsmouth, dans le comté de Sussex, par l'entremise de Mansell, riche négociant du pays. On se rendit le soir dans un lieu voisin du port, et Charles servit à table Wilmot, qui avoit retenu à souper Mansell et Tetershall, le patron de la barque. Le souper fini, on se disposoit à l'embarquement, et le roi croyoit n'avoir plus de risques à courir que ceux de la traversée, lorsque le patron, s'adressant à Mansell dans un moment où il se trouvoit seul avec lui : Vous m'avez trompé, lui dit-il, et vous vous êtes joué à me perdre. J'ai reconnu le roi dans ce valet déguisé. Mansell, qui paroissoit l'ignorer lui-même, employa tous ses efforts pour le faire revenir de cette idée. Wilmot les entendit, et s'approchant du patron, il lui donna tant d'argent et de promesses, qu'il surmonta sa résistance. Tetershall courut aussi-tôt chez lui, et demanda d'un air empressé des hardes et des provisions à sa femme. Vous avez grande hâte, lui dit-elle ; pourquoi ne pas attendre à demain ? Et comme il la pressa encore plus :

Allez, ajouta-t-elle, je vois bien que c'est pour le roi. Dieu vous conduise et lui aussi. L'entreprise est dangereuse, mais, pourvu que vous le sauviez, je consens à mendier toute ma vie mon pain et celui de mes enfans. Animé par ces mots, Tetershall alla donner les ordres nécessaires pour que sa barque fût en état de mettre à la voile le lendemain vers les cinq heures du matin. Elle vint prendre le roi à l'endroit convenu; les adieux du prince à ses fidèles amis furent fort tendres. Mansell s'approchant de lui le dernier, lui prit la main, et la baisant avec ardeur : J'ai bien voulu, sire, lui dit-il, que votre majesté me trompât; je prie Dieu qu'elle arrive à bon port, et qu'elle revienne bientôt en paix dans ses royaumes. Charles lui répondit en souriant qu'il se souviendroit alors d'un service rendu de si bonne grace. La barque s'éloigna bientôt du rivage, et vogua pendant tout le jour d'un cours si heureux, qu'elle arriva la nuit à Fécamp, d'où le roi se rendit à Paris le 30 octobre 1651.

FIN DU TOME SIXIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

